

Recherches sur la nature et le traitement de la fièvre puerpérale ou inflammation d'entrailles des femmes en couche / [Daniel Delaroche].

Contributors

Delaroche, Daniel, 1743-1813.

Publication/Creation

Paris : P.F. Didot, Jnr, 1783.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/ccp4khez>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



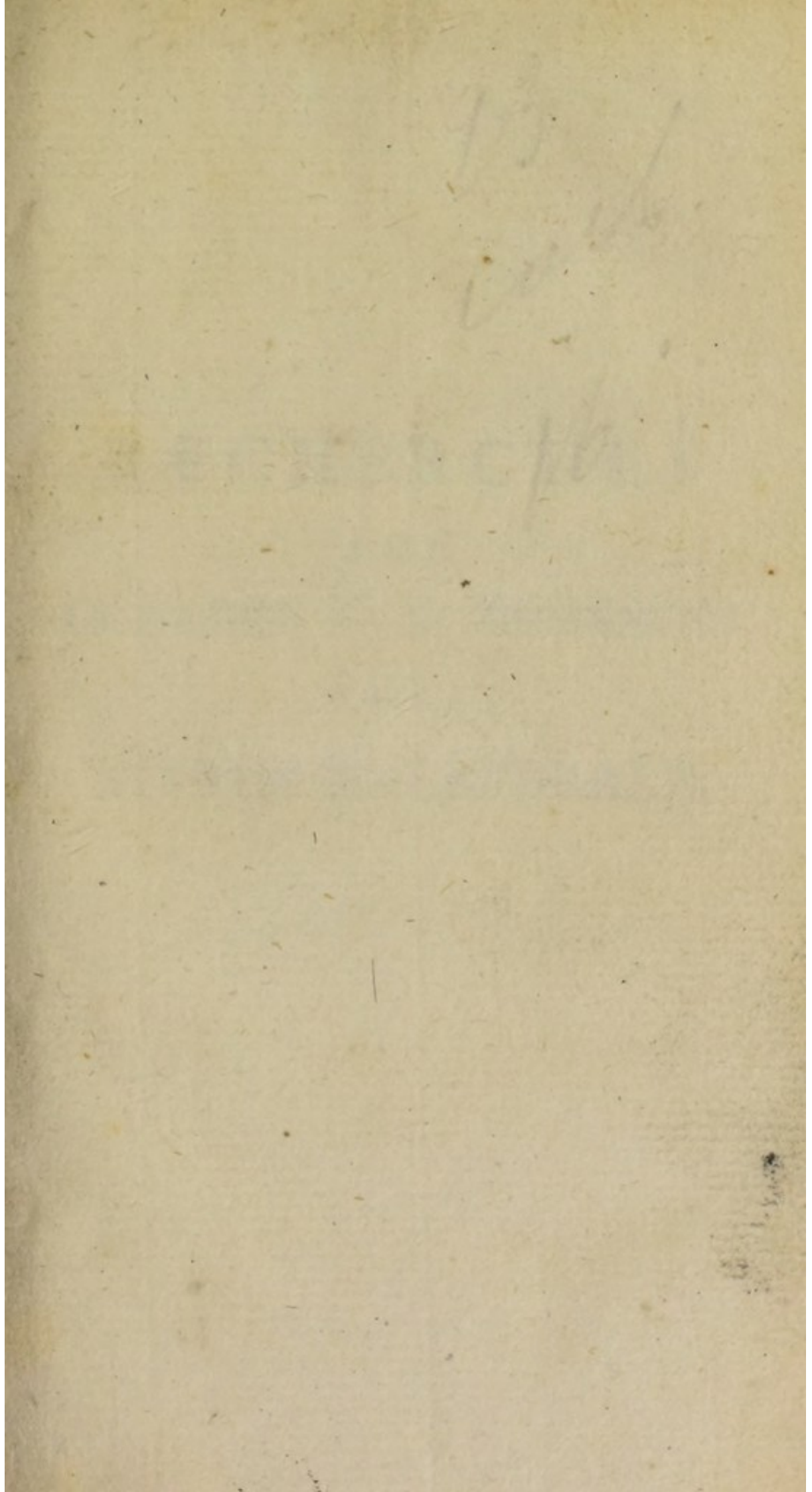





1998/A/1

J. xxxvii

18/a





Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b2876528x>

RECHERCHES
SUR
LA NATURE ET LE TRAITEMENT
DE LA
FIÈVRE PUERPÉRALE.

RECHERCHES

sur

LA NATURE ET LE TRAITEMENT

DE LA

FIÈVRE PUEPÉRALE.

Y

55160

RECHERCHES
SUR
LA NATURE ET LE TRAITEMENT
DE LA
FIÈVRE PUERPÉRALE
OU
INFLAMMATION D'ENTRAILLES
DES FEMMES EN COUCHE.

Par M. DELAROCHE, Médecin de Monseigneur
le DUC D'ORLÉANS, Membre du Collège
des Médecins de Genève, & de la Société
Royale de Médecine d'Edimbourg.



A PARIS,
Chez P. Fr. DIDOT le jeune, Libraire-Imprimeur ;
quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

RICHIEUX

sur

LA NATURE ET LE TRAITEMENT

DE LA

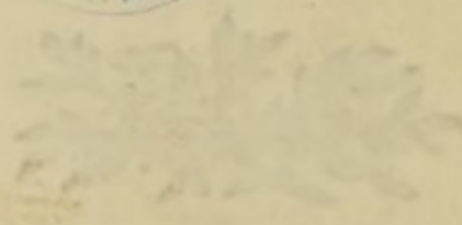
FIEVRE TYPHOÏDALE

ou

INFLAMMATION DYSÉNTÉRIQUE

DES FEMMES EN COÛCHE.

Par M. DELAROCHE, Médecin
à l'Hôtel-Dieu de Paris, et
Membre de la Société
Royaume de Médecine



A PARIS,

chez M. V. Lejeune, Libraire Imprimeur,

quai des Augustins.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, et Privilege de Roi.

P R E F A C E.

C'EST une chose généralement reconnue , que tous les arts , toutes les professions , tant celles qui sont purement mécaniques , que celles qui intéressent plus particulièrement les facultés de l'esprit , ne peuvent être bien exercées que par des gens qui en ont fait une étude approfondie , & dont l'occupation essentielle a été relative aux travaux qui leur sont propres. C'est encore une chose dont personne ne doute , lorsqu'on la considère de sang froid & sans préjugé , que de tous les arts la Médecine est un de ceux qui supposent le plus de connoissances , qui exigent le plus de travaux pour

se mettre en état de l'exercer , & qu'il n'y en a point dont l'objet soit d'une plus grande importance , puisqu'il a pour but de conserver la santé & la vie des hommes. Telle est même la crainte que l'on a eue , de s'exposer à souffrir des erreurs de ceux qui s'ingèreroient à le pratiquer , sans être suffisamment qualifiés pour cela , que dans tous les pays policés , les Gouvernemens se font occupés des moyens d'empêcher les abus qui pouvoient avoir lieu à cet égard , & qu'ils n'ont permis les fonctions de Médecin , qu'à ceux qui auroient donné à des experts , des preuves suffisantes de leur savoir & de leurs talens.

Cependant , par une contradiction incroyable , & une inconsé-

quence que rien ne fauroit justifier, la médecine est prostituée au point, que l'on voit des gens de tout état, des gens d'une ignorance la plus crasse, & les plus bornés quant aux facultés intellectuelles, se donner pour adeptes dans l'art de guérir, porter leurs avis chez celles de leurs connoissances dont la santé est dérangée, & souvent à force d'importunités & de persécutions les obliger à les suivre. Ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que l'on voit la plupart des hommes donner leur confiance à des conseils de cette espèce; des personnes instruites d'ailleurs, des personnes de bon sens & capables de juger sainement dans la plupart des affaires, des personnes qui dans presque tous

leurs besoins ont assez de raison pour s'adresser aux Artistes les plus entendus, & les plus capables de les servir à leur gré; qu'on les voit, dis-je, tous les jours commettre les fautes de jugement les plus grossières, quand il s'agit de leur santé, c'est-à-dire du bien le plus précieux qu'elles puissent avoir; recourir dans leurs maux à des gens dont elles mépriseroient les conseils s'il s'agissoit de quelque affaire d'intérêt, ou d'autre chose de peu d'importance, & qui ignorent aussi profondément les principes sur lesquels il faudroit agir, que la nature des moyens qu'ils employent, & les effets que l'on peut en attendre. L'on voit les personnes les moins crédules, celles qui se piquent le plus

d'être exemptes de préjugés , se mettre à cet égard au niveau du peuple , croire qu'un Charlatan lit toute l'histoire de leur fanté dans un verre d'urine , ou qu'une bonne femme possède des secrets de médecine merveilleux , parce que leurs voisins & leurs connoissances le leur affirment ; enfin se payer de mots qui ne signifient rien , & les employer eux-mêmes dans les raisonnemens qu'ils font sur leur propre fanté , ou sur celle des autres , sans pouvoir se rendre raison du sens qu'ils y attachent.

Il n'y a rien de plus désagréable , j'ai presque dit , de plus dégoûtant pour un Médecin , que les discours qu'il entend tenir tous les jours à des personnes on ne peut pas plus ineptes , & quelquefois

à d'autres plus instruites , sur l'état des malades auprès desquels il est appelé , sur les principes & les causes de leurs maux , sur les suites qui peuvent en résulter , sur les moyens à employer pour les guérir. Il faut qu'après avoir donné un avis bien motivé , il puisse entendre de sang froid les objections les plus futiles , qu'il prenne même son parti de voir donner la préférence à quelque opinion de préjugé dont personne ne peut rendre compte. *Je ne suis pas de votre avis* est une phrase qu'il entend souvent répéter , & dont il faut qu'il se contente , quelques argumens qu'il puisse alléguer. Les choses vont même au point , que le Médecin qui voudroit réfuter toujours par des argumens les adverfaires de

cette espèce , & les heurter de front , réussiroit fort mal , & tomberoit bientôt en discrédit. Il faut qu'il paroisse entrer dans leur sens en répondant par des mots à leurs argumens de mots , s'il veut ménager sa réputation , & demeurer le maître d'agir de la manière la plus convenable pour le bien de ses malades.

Pour être bien jugé il faut être jugé par ses Pairs ; c'est là un axiome de la plus grande vérité , & qui ne souffre , je crois , aucune exception : le mérite d'un Artiste ne peut être évalué que par les maîtres de l'art qu'il professe. Il faut avoir travaillé pour le Barreau ou pour la Chaire , pour bien apprécier les talens d'un Avocat ou d'un Prédicateur ; il faut être

Peintre pour connoître le prix d'un tableau; il faut être Comédien pour bien juger du jeu d'un Acteur; ou du moins ce n'est qu'à proportion de ce qu'on est versé dans ces différens arts, que l'on peut en hasarder la critique. Il en est de même relativement à la Médecine & aux Médecins; on ne devroit jamais s'ingérer à porter à la légère un jugement sur ce qui les concerne, sans connoissance de cause; & cependant tout le monde se le permet; il semble que plus on est éloigné de connoître les principes d'après lesquels on doit juger, moins on sent sa distance, & moins on se doute de l'absurdité de tout ce que l'on peut dire à cet égard.

La santé, a dit très-heureusement quelqu'un, est l'unité qui

fait valoir les zéros de la vie ; c'est de tous les biens le plus précieux, celui sans lequel on ne jouit point des autres ; c'est un bien pour lequel on s'intéresse dans tous les temps & dans toutes les circonstances. La possibilité de le perdre à chaque instant, la facilité apparente des moyens de le recouvrer, font que l'on est porté à tourner son attention sur les causes qui peuvent en priver, comme sur celles qui peuvent en ramener la jouissance. Delà naît nécessairement une Médecine naturelle, qui ne peut être qu'un pur empirisme ; c'est-à-dire, qui consiste seulement à faire usage des moyens qui ont réussi dans des cas parfaitement semblables. Mais qu'on ne s'y trompe pas, cette Médecine qui

paroît à la portée de tout le monde ; prise dans sa juste étendue , n'offre que bien peu de ressources contre la multitude des maux qui affligent l'humanité. Le nombre des cas parfaitement semblables est peu considérable , du moins il est difficile de les rassembler , & toute la vie d'un homme ne suffiroit pas , pour observer & recueillir assez de faits pour lui servir de guides dans chacun des cas qui pourroient se présenter. D'ailleurs , à moins d'une mémoire & d'une netteté d'esprit extraordinaires , tous ces faits entassés sans ordre se confondroient aisément , & il arriveroit ce que nous voyons arriver tous les jours , c'est que l'on regarde comme exactement semblables des maladies qui sont on ne peut pas plus diffé-

rentes. On conçoit aisément ,
quelles doivent être dans la pra-
tique , les conséquences de tant
de jugemens erronés.

Pour parer à ces inconvéniens,
& pour tirer un parti plus sûr de
l'observation & de l'expérience,
on a eu recours à l'analogie , au
moyen de laquelle on a donné un
ordre à ces faits , on a rapproché
ceux qui se ressembloient le plus ,
& l'on en a tiré des conclusions
générales , dont chacune sert de
règle pour un grand nombre de
cas. Mais pour ne point s'égarer
dans cette manière de raisonner,
& pour reconnoître sûrement ces
analogies qui doivent diriger dans
la pratique , il faut être instruit des
rapports qui peuvent exister entre
différens faits ; il faut savoir quels

font les fondemens de ces rapports, & pour cet effet il faut connoître les fonctions de l'économie animale ; il faut avoir fait une étude approfondie du mécanisme par lequel elles s'exécutent, & des principes dont elles dépendent ; il faut connoître les dérangemens dont ce mécanisme est susceptible, & les maux qui en résultent ; il faut être au fait de la nature des moyens qu'on emploie, des effets ordinaires de chaque remède, des causes qui peuvent modifier ces effets dans chaque individu, comme l'âge, le sexe, le tempérament, les maladies antécédentes. Toutes ces connoissances sont absolument essentielles à un Médecin. Or je le demande, ces femmes, ces hommes d'un esprit étroit & borné,

qui trouvent tant de plaisir à médicamenteusement les autres, & qui cependant n'osent pour l'ordinaire, se médicamenteusement eux-mêmes, en ont-ils la moindre idée ? Ils dogmatifient néanmoins dans leur pratique, ils parlent toujours de bile noire, de bile cuite, d'humeur âcre, goutteuse, rhumatismale, de sang corrompu, échauffé, &c. ils en parlent, dis-je, aussi hardiment qu'ils parleroient des choses qu'ils connoissent le mieux; il n'y en a pas un cependant, qui pût rendre raison d'aucun de ces termes qu'il emploie avec tant d'emphase, & donner à quelqu'un d'autre, une idée nette du sens qu'il y attache.

Toutes ces expressions, si familières aujourd'hui chez le vulgaire,

étoient autrefois familières aux Médecins , & résultoient de théories admises généralement parmi eux , mais qui depuis ont été abandonnées , la plupart avec raison. Il seroit intéressant de pouvoir anéantir aussi l'usage des termes qui ne donnent à l'esprit que des idées fausses , mais c'est une chose à laquelle on peut difficilement se flatter de parvenir. Il faudroit pour cela , que les Médecins voulussent bien consentir à ne plus les employer avec le peuple ; à ne jamais faire croire à personne , qu'ils lui exposent précisément leur opinion, lorsqu'ils ne disent que des mots , auxquels ils n'attachent eux-mêmes aucune idée ; qu'ils renonçassent à raisonner avec ceux auxquels ils ne peuvent pas se faire entendre ;

mais que lorsqu'ils raisonnent , ce fût toujours pour exprimer ce qu'ils pensent ; qu'enfin dans les livres qu'ils publient , ils recherchassent par dessus toutes choses la clarté & la simplicité. Les termes scientifiques devroient toujours être proscrits , lorsqu'on peut en employer de plus simples & de plus connus , avec le même avantage. L'obscurité n'est jamais bonne à rien , & le mystère doit être abandonné à l'ignorance.

Je n'ai pu me refuser à présenter au public ces réflexions sur les abus de la Médecine populaire , en entreprenant de traiter un sujet qui les fait naître si naturellement , puisque c'est chez les femmes en couche qu'on en voit les exemples les plus marqués. Mille coutumes

abfurdes & pernicieufes préfident chez elles, & leur dictant des lois, rendent inutiles tous les efforts de la nature pour leur montrer la route qui doit les conduire à un prompt rétabliffement.

D'abord qu'une femme eft accouchée, on a foin de l'enfermer dans fes rideaux, on bouche avec exactitude toutes les ouvertures par lefquelles l'air peut entrer dans fa chambre; on l'accable de couvertures dans fon lit, où elle fe tient toujours dans une fituation horizontale, fans ofer faire un mouvement: trop heureufe encore, fi la crainte de lui faire prendre l'air ne s'oppose pas à ce que l'on change fes linges, & ne la contraint pas à demeurer longtemps dans une atmosphère, dont

la putridité ne peut qu'être extrêmement pernicieuse, comme elle est insupportable par sa puanteur!

Si elle est altérée (& comment ne le seroit-elle pas avec un pareil traitement ?) on se garde bien de lui donner une boisson telle qu'elle la desire, & propre à la rafraîchir; non-seulement on ne lui permet que des boissons chaudes, mais encore on les charge d'aromates. A Genève, l'infusion de canelle passoit, il y a quelques années, pour un article absolument essentiel au régime des femmes en couche, dans quelque'état qu'elles se trouvaient; on auroit cru commettre une faute capitale d'y substituer de l'eau pure, ou simplement mélangée de quelque sirop, dans l'intention de la rendre plus

agréable ; & si depuis peu une pratique plus raisonnable a commencé à s'introduire , elle est encore bien éloignée de devenir générale.

Aussi-tôt que l'accouchée a la force de manger , on la gorge de soupes succulentes , de pigeon , & d'autres alimens échauffans ; & sous prétexte de la fortifier , d'exciter l'écoulement des vidanges , de calmer ou de prévenir ce qu'on nomme le dérangement , on lui fait prendre de la confecton , des rôties au sucre , des vins de liqueur &c. malgré toute la répugnance qu'elle peut y opposer. Si le Médecin , qu'on n'appelle à l'ordinaire que pour la forme dans ces occasions , veut s'opposer à cette pratique , les femmes forment bientôt une ligue contre lui ;

& quelque avis qu'il ait donné, on ne songe point à le fuivre s'il n'est approuvé de la garde, de la têteuse, ou des voisines. Je connois un Médecin qui ne put jamais empêcher dans sa propre maison, qu'on ne prît, toutes les fois qu'il s'absentoit, le contrepied des ordres qu'il avoit donnés à cet égard.

Si la femme en couche se propose de nourrir son enfant, on se garde bien de le mettre de bonne heure au sein, comme la nature indique de le faire; le premier lait plus âcre que celui qui se sépare ensuite, destiné à purger le méconium, se repompe & devient une nouvelle cause d'irritation dans le système sanguin. Les mamelles se gonflent excessivement, & deviennent très-douloureuses; la fiè-

vre de lait , qui seroit peu considérable , si le dégorgement naturel avoit eu lieu , monte à un point extrême ; & des maux de sein sans nombre , sont trop souvent la conséquence de cette mauvaise conduite.

Ce tableau paroîtra peut-être exagéré ; plût à Dieu qu'il le fût réellement ! Je conviens que toutes les femmes en couche ne sont pas dans le cas que je viens de décrire , que toutes ne sont pas environnées de gens aussi déraisonnables , ou aussi empresseés à rendre leurs nuisibles services ; qu'un grand nombre sont contraintes par la nécessité de se refuser à des soins dispendieux & pénibles ; enfin , que le nombre des femmes qui cultivent leur raison augmentant

tous les jours, celles-ci contiennent mieux la fantaisie qui leur vient si aisément, de porter de maison en maison leurs avis médicaux. Plus elles ont éclairé leur esprit, mieux elles voient combien l'art divin de la Médecine est peu fait pour elles, combien il suppose de connoissances qu'elles n'ont pas, & combien, avec les meilleures intentions du monde, on peut faire de mal par d'imprudens conseils, dont l'utilité n'est garantie que par une prétendue expérience de cas semblables à ceux auxquels on veut remédier. Je conviens encore, que toutes les fois qu'on a suivi le traitement que je viens de décrire, il n'en est pas évidemment résulté des suites bien fâcheuses; le sage & prévoyant Auteur de la Nature,

qui favoit à combien de maux le corps humain pouvoit être exposé, lui a donné la faculté de résister à un grand nombre de causes mal-faisantes ; mais cette force conservatrice n'est pas toujours la même ; trop souvent elle est insuffisante lorsque l'économie animale se trouve placée dans des circonstances défavorables. C'est par cette raison , que des femmes dont la constitution est naturellement foible , ou épuisée par des maladies , ou dont l'ame a été fortement affectée par des passions tristes , sont beaucoup plus sujettes que d'autres à souffrir des erreurs de régime , ou des médicamens pris mal à propos pendant le temps de leurs couches. Toutes les fautes de cette nature peuvent leur être très-pernicieuses.

L'accouchement qui parmi tous les animaux , même chez ceux dont l'espèce se rapproche le plus de la nôtre , se fait avec une telle facilité qu'ils n'en éprouvent presque jamais de suites fâcheuses , semble , par une malédiction particulière attachée à la race humaine , être devenu une opération des plus dangereuses , soit par lui-même , soit par ses conséquences ; la manière de vivre des femmes d'un certain rang , énervant leur constitution , les rend inhabiles à supporter des secousses aussi fortes , & des changemens aussi considérables que ceux qui résultent nécessairement dans leur économie naturelle , de l'état de grossesse , & sur - tout de l'accouchement. Les femmes du peuple qui habitent les

villes , quoique plus robustes , font aussi , par le genre de vie qu'elles mènent , exposées à mille maux , suites de la grossesse & des couches , auxquels la nature ne les avoit point destinées ; le mauvais air , la malpropreté , le besoin , combattent chez elles contre la vigueur du tempérament , & donnent lieu dans ces circonstances à des maladies , dont un grand nombre d'entr'elles deviennent les victimes.

Indépendamment de ces circonstances accidentelles , l'accouchement peut être par lui-même accompagné de bien des dangers ; souvent l'enfant ne se présente pas au passage de la manière la plus favorable ; quelquefois les os de la mère mal conformés , opposent

un obstacle à sa sortie , tandis que la nature s'épuise chez elle en efforts aussi douloureux qu'impuissans ; quelquefois une perte abondante donne lieu de craindre pour les jours de la mère & de l'enfant , & fait souhaiter de diminuer la longueur du travail.

Dans ces circonstances, la compassion que l'on a naturellement pour une personne qui souffre , le desir de la soulager , l'intérêt que l'on prend pour la conservation des jours d'une personne aussi précieuse à l'humanité, que l'est une Mère de famille , ont fait chercher les moyens d'abrégier les douleurs de l'enfantement, en facilitant l'ouvrage de la Nature. L'on a trouvé l'art de placer l'enfant dans le corps de sa mère , de la manière la plus

convenable pour rendre sa sortie plus aisée ; on a réduit cet art en préceptes fixes dans tous les cas possibles ; on a inventé des instrumens propres à saisir l'enfant sans lui nuire , pour le tirer dehors lorsque les efforts de la Mère ne suffiroient pas ; enfin , par une hardiesse presque inconcevable , on a osé , dans les cas où les os du bassin opposoient un obstacle insurmontable , délier leurs jointures pour lever cet obstacle , & on l'a fait avec succès.

Cette perfection à laquelle on a porté l'art des accouchemens , le rend infiniment précieux. Il n'y a pas lieu de douter , qu'exercé par d'habiles mains , il n'ait souvent épargné des souffrances , & même sauvé la vie à un grand nombre de

femmes ; mais on en a abusé ,
comme on abuse de tant d'autres
choses. Au lieu de l'employer seu-
lement dans les cas vraiment diffi-
ciles , & où la nature avoit besoin
d'être aidée , on l'a mis en usage
dans toute espèce de cas , lorsque
le travail étoit un peu long , quoi-
qu'en lui donnant du temps elle
pût venir à bout de sa tâche d'une
manière moins pénible & moins
dangereuse. On s'est servi d'instru-
mens pour tirer l'enfant lorsque
cela n'étoit absolument pas néces-
saire ; d'imprudens Chirugiens
ont même quelquefois pris ce parti
pour être plus tôt débarrassés , &
pour avoir le temps de vaquer à
d'autres affaires : & trop souvent, le
peu de ménagement , la violence
même qu'ils ont employée , a

causé des maux que les femmes n'eussent point éprouvés, si elles avoient accouché sans appeler aucun secours.

Je fais bien que ce n'est pas aux grands maîtres de l'art que l'on peut faire ces reproches ; ils s'élèvent eux-mêmes avec force contre de semblables abus , & ne cessent de montrer à leurs disciples les dangers qui en résultent. Mais parmi ceux-ci , combien n'en est-il pas qui oublient ces préceptes ? Combien qui , contents d'avoir acquis quelques connoissances superficielles , entreprennent d'exercer un art aussi délicat , & le suivent toute leur vie , sans l'approfondir , sans chercher même à profiter des instructions que leur propre expérience pourroit leur fournir ? Et

ce qui n'est peut-être pas moins fâcheux , c'est que le traitement des femmes en couche , & des enfans nouveau-nés , étant naturellement dévolu aux accoucheurs, ceux-ci l'entreprennent trop souvent , sans avoir aucune notion des principes suivant lesquels ils doivent agir , & substituent à la connoissance de l'économie animale & des voies de la Nature , ce qu'ils ont appris de la méthode des femmes , qu'ils suivent comme étant la plus commode , & comme celle qui doit nécessairement plaire le plus aux personnes qui entourent le lit de l'accouchée.

Ainsi donc la manière de vivre , l'ignorance , les préjugés , l'art même inventé pour le soulagement des femmes en couche , tout

semble concourir pour entasser sur elles une multitude de maux. Et bien loin de s'étonner du grand nombre de maladies auxquelles on les voit sujettes, on ne peut qu'admirer la sagesse de la Nature qui a tout prévu, & qui les a mises en état de résister, dans la plupart des cas, à toutes les causes de destruction qui les environnent. Mais quelque petit que soit le nombre de celles qui y succombent, si on le compare à la multitude des dangers auxquels elles sont exposées, il est toujours trop grand tant qu'il est en notre pouvoir de le diminuer. Or je n'ai aucun doute que cela ne soit effectivement très-possible, si l'on veut se borner auprès d'elles aux soins qu'indique la Nature & que prescrit une Médecine

éclairée , en abandonnant absolument ceux qui ne sont dictés que par le préjugé , & guidés par l'ignorance.

Pour se faire une idée de ce qu'on peut attendre à cet égard d'une pratique sage & raisonnable , & des avantages qu'elle a par dessus les soins de personnes moins instruites , il ne faut que jeter les yeux sur ce qui se passoit à Londres il y a un siècle , & le comparer à ce qui s'y passe aujourd'hui. Les registres mortuaires , tenus avec beaucoup de soin dans cette ville depuis le milieu du siècle passé , nous apprennent que le nombre des femmes qui y mouroient alors en couche , étoit , proportionnellement au nombre total des morts , plus que double de ce qu'il est au-

jourd'hui. Or d'où peut venir cette différence, si ce n'est des changemens que l'on a peu à peu adoptés dans la manière de soigner les femmes en couche, car la Nature est toujours la même, & ses procédés ne peuvent pas être plus dangereux dans un temps que dans l'autre. Depuis cette époque, la Médecine a fait de très-grands progrès; & quoique les lumières qu'elle a répandues n'aient pas, à beaucoup près, détruit tous les préjugés nuisibles, elle en a cependant affoibli & même déraciné un grand nombre. C'est aussi particulièrement depuis ce temps, que l'art des accouchemens a pris naissance; & il n'y a pas de doute, que la perfection qu'il a acquise n'ait sauvé la vie à beaucoup de

femmes. Je vais mettre sous les yeux de mes Lecteurs un extrait que j'ai fait de ces registres, en calculant le nombre des femmes mortes en couche de dix en dix ans, pēndant un siècle, & en le comparant au nombre des Baptêmes.

TABLE *du nombre des Femmes mortes en couche, comparé à celui des Baptêmes à Londres, depuis l'an 1659 jusqu'en 1758, de dix en dix ans.*

Années.	Baptêmes.	Femmes mortes en couche.	Proportion.
1659 &c.	95084	2686	I : 35
1669	119951	2511	I : 47
1679	139443	3238	I : 43
1689	149363	2445	I : 61
1699	156090	2444	I : 63
1709	163375	2331	I : 70
1719	183745	2627	I : 69
1729	171075	2482	I : 68
1739	147181	2095	I : 70
1749	145496	1873	I : 77

Les registres qui ont été publiés ne vont pas plus loin ; mais en voilà assez pour montrer que le nombre des femmes qui meurent en couche à Londres a considérablement diminué dans ce siècle. Je donnerai ci-après une table tirée des registres mortuaires de Genève, qui fournira à peu près le même résultat.

Puis donc que, graces aux soins d'une Médecine plus éclairée, & aux lumières qu'elle a répandues dans le public, l'accouchement est devenu moins dangereux qu'il n'étoit autrefois ; & d'un autre côté, puisque nous voyons tous les jours commettre tant de fautes dans le régime des femmes en couche, puisque nous les voyons environnées de tant de causes de ma-

ladies qui ne doivent leur existence qu'au préjugé, il est permis d'espérer que des soins mieux entendus encore pourront sauver un plus grand nombre de ces vies si précieuses, & il est du devoir de chaque Médecin de faire tous ses efforts pour parvenir à ce but.

C'est dans cette idée que j'ai écrit ce petit ouvrage. Je ne le donne pas au public avec la confiance qu'inspire une longue expérience, mais plutôt avec celle d'un homme qui a cherché à s'instruire, bien plus qu'à instruire les autres; qui a tâché à bien voir ce qu'il a vu, afin d'en tirer les conséquences les plus sages; & qui en méditant sur son sujet, n'a pas négligé de consulter les Auteurs qui s'en étoient occupés avant lui. Si je

me suis trompé, qu'on me le montre ; je le demande avec instance : personne ne tient moins que moi à ses opinions, & je serai toujours prêt à les abandonner, dès qu'il s'en présentera d'autres qui paroîtront se rapprocher davantage de la vérité.





RECHERCHES

S U R

LA NATURE ET LE TRAITEMENT

DE LA

FIÈVRE PUERPÉRALE.

INTRODUCTION.

DE toutes les maladies qui affligent les femmes en couche, la plus sérieuse sans doute, la plus terrible dans ses conséquences est celle qui doit faire le sujet de cet ouvrage. Cette maladie est d'autant plus redoutable, que ses commencemens sont presque toujours peu mani-

festes & difficiles à reconnoître , sur-tout pour des gens qui n'ont pas été exercés à les distinguer , comme font pour l'ordinaire ceux qui se trouvent les premiers appelés à en juger ; qui d'ailleurs n'en connoissant pas assez le danger , n'ont point appris à trembler pour les jours des personnes chez lesquelles on en observe les premiers symptômes.

Cette maladie , à laquelle j'ai donné le nom d'*inflammation d'entrailles* , par des raisons qui seront développées ci-après , a été nommée par les Auteurs Anglois *Fièvre puerpérale* , & regardée , par la plupart d'entr'eux , comme une espèce particulière de fièvre putride. D'autres écrivains en ont parlé d'une manière plus vague , très-peu en ont décrit les symptômes d'une manière plus satisfaisante , & presque tous se sont égarés dans leurs recherches sur sa cause. Une grande faute dans laquelle la plupart sont tombés , c'est d'avoir presque toujours posé en fait , qu'elle dépend ,

ou d'une inflammation de la matrice ,
 ou d'une suppression des vidanges ;
 tandis que dans la plupart des cas , ni
 l'une ni l'autre de ces circonstances n'exis-
 te , ou que du moins elles ne se mani-
 festent qu'après que la maladie est déjà
 déclarée.

Je diviserai en quatre chapitres ce que
 j'ai à dire sur ce sujet. Dans le premier,
 je ferai l'histoire de la fièvre puerpérale ,
 en la suivant dans tous les principaux
 symptômes qui la caractérisent ; j'établi-
 rai ensuite les fondemens sur lesquels on
 peut former un pronostic. Dans le second,
 j'examinerai les causes de cette maladie ;
 dans le troisième , je m'occuperai de la
 manière de la traiter ; dans le quatriè-
 me , je parlerai des précautions à prendre
 pour en prévenir la formation. Je ter-
 minerai cet ouvrage par l'histoire de
 quelques cas qui m'ont paru très-frap-
 pans , & qui ont servi particulièrement
 à me faire faire de nouvelles réflexions
 sur ce sujet.

CHAPITRE PREMIER

Description de la Fièvre puerpérale. Pronostic.

§. I. *Description des Symptômes.*

CETTE maladie si redoutable, se manifeste pour l'ordinaire deux ou trois jours après l'accouchement, quelquefois plus tard ; je l'ai vue même ne se déclarer qu'au bout de quinze jours. Un des premiers symptômes qui l'annoncent, est une douleur qui occupe d'abord la région hypogastrique, & qui s'étend ensuite à toutes les parties du bas-ventre. Peu violente dans les commencemens, elle ne se fait appercevoir que lorsque la malade essaie de faire quelque mouvement ; au bout de quelques heures elle acquiert plus de vivacité, & se fait sentir sans relâche. Le ventre devient si sensible, que le moindre attouchement

est presque insupportable , au moins dans quelqu'une de ses parties en particulier. Quelquefois le principal siège du mal est d'un seul côté , dans la région iliaque ; quelquefois l'un & l'autre côtés sont également affectés ; souvent il se trouve tout auprès de l'aîne. Souvent aussi il occupe la région de l'estomac , & s'étend le long des fausses côtes jusques à l'épine du dos. Dans le commencement sur-tout , il n'est pas rare que la douleur se fasse sentir dans les mêmes parties que celles de l'accouchement , & qu'on la confonde avec les tranchées , qui , chez la plupart des femmes en couche , accompagnent la perte , sur-tout pendant les premières heures. Il est cependant très-important de les bien distinguer , & c'est ce que l'on peut faire aisément avec un peu d'attention ; ces dernières occupent constamment la région de la matrice & de l'os *sacrum* ; les autres s'en écartent toujours plus ou moins : mais le caractère auquel on peut le mieux

6 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE ,

les reconnoître , ce font les intermissions qu'elles admettent , & la sortie des caillots qui accompagne chaque paroxysme : tandis que les douleurs inflammatoires font constantes, & se font appercevoir, surtout, dans tous les mouvemens du tronc.

Le commencement de ces symptômes est presque toujours accompagné , ou précédé , par un frisson plus ou moins long & plus ou moins violent. Pour l'ordinaire il n'est pas bien fort , & la malade , qui croit seulement avoir pris froid , ne songe qu'au besoin de se couvrir un peu plus. Quelquefois il alterne pendant toute la première journée avec des accès de chaleur ; quelquefois , lorsqu'il est plus violent , il se termine promptement par une chaleur assez forte , & une sueur abondante , comme dans une fièvre intermittente : sa vivacité n'est point proportionnée à celle de la maladie qui doit suivre , laquelle peut être des plus fâcheuses , quoique ce symptôme n'ait été que très-peu considérable.

Un troisième symptôme est le mal de tête, qui se manifeste aussi dès le commencement de la maladie. Il est accompagné pour l'ordinaire d'une forte de vertige, & de difficulté à s'endormir ; souvent aussi d'un sentiment de pulsation dans les tempes. Cependant les malades ont rarement du délire, au moins pendant les premiers jours, quoique souvent elles se plaignent d'un embarras dans la tête, qui semble en annoncer les approches.

La soif est toujours considérable. La langue est ordinairement blanche, souple & humide, comme dans la plupart des maladies inflammatoires ; mais dans les cas qui se terminent par la mort, elle devient sur la fin sèche & brune. Quelquefois aussi, dans ces mêmes cas, tout le fond de la gorge & le palais se couvrent d'aphtes.

Le pouls dans tous les cas que j'ai vus étoit très fréquent ; il étoit aussi toujours assez dur & plein pendant les pre-

miers jours , excepté le temps du frisson. Dans ceux qui devoient être mortels , la fréquence alloit en augmentant jusqu'à la fin , & quoiqu'il devînt toujours plus petit & plus foible , il n'étoit dans aucun temps lâche & mou.

J'ai été surpris de lire dans M. Hulme (1) qu'il l'avoit trouvé le plus souvent *fréquent & foible* , quoique quelquefois il offrit au doigt une résistance assez considérable , & de voir que Leake (2) fût d'accord avec lui sur ce point. Le pouls , il est vrai , n'a pas dans cette maladie toute la dureté qu'on remarque dans la pleurésie ou le rhumatisme aigu , mais c'est ce qui n'arrive presque jamais dans les maladies inflammatoires du bas-ventre. D'ailleurs il m'a paru avoir ce caractère bien aussi marqué dans la fièvre puerpérale , que dans la plupart des autres es-

(1) A Treatise on the puerperal fever. p. 5.

(2) Pratical Observations on the child-bed fever.

pèces d'inflammation d'entrailles. Nous verrons dans la suite , quelle peut être la cause de la différence qui se trouve à cet égard , entre l'observation de ces Auteurs & la mienne.

Si l'on saigne les malades , le sang est presque toujours couenneux , & jamais il ne paroît dans un état de dissolution.

Il y a ordinairement assez de chaleur & de sécheresse à la peau ; mais à mesure que la maladie fait des progrès , il survient souvent des sueurs abondantes , qui sont tantôt générales & tantôt partielles.

La respiration est courte & gênée ; non qu'il y ait des marques d'affection de la poitrine , quoique cela arrive quelquefois , mais en conséquence de la douleur du bas-ventre , qui empêche le diaphragme de se contracter , comme dans l'état naturel ; car si la douleur est foible , la respiration se fait avec assez de facilité ; si elle augmente , les mouvemens du thorax deviennent proportionnement

plus courts & plus fréquents ; l'inspiration sur-tout est extrêmement pénible ; & lorsque la maladie est à son plus haut période , lorsque la mort est prête à la terminer , ils sont , ainsi que le remarque M. Hulme , si petits & si rapides , qu'on ne peut presque plus les appercevoir , & qu'il ne paroît pas que l'air puisse pénétrer au-delà des parties supérieures du poumon , ou même de la trachée - artère.

Les malades se couchent ordinairement sur le dos ; toute autre situation leur cause beaucoup de douleur , & elles ne peuvent la supporter long-temps.

Quelquefois dès le commencement , mais plus souvent au second ou au troisième jour , il survient des nausées , ou plutôt une légère disposition au mal de cœur , que les malades attribuent d'abord à quelque boisson particulière qui leur cause une forte de répugnance ; mais quoique l'on change cette boisson les nausées subsistent , & sont bientôt sui-

vies de vomissement. Peu à peu ce symptôme augmente , quelquefois au point que les efforts pour vomir sont presque continuels , & ne permettent pas aux malades de prendre aucun repos. Les matières ainsi rejetées , sont une partie des liquides qu'elles ont bu, qui se trouve teinte d'une couleur jaune , verte ou noirâtre.

Pour l'ordinaire au commencement de la maladie , le ventre est constipé ; assez souvent cependant un des premiers symptômes qui l'annoncent est une diarrhée très-incommode , & plus ou moins féculente. Mais quoique ce symptôme ne soit pas un de ceux qui se manifestent le plus promptement , il ne manque jamais de paroître au second , ou au troisième jour au plus tard , si le mal est à un certain degré de violence. Quelquefois il est accompagné d'un ténésme perpétuel , quelquefois aussi les déjections sont mêlées de mucofités sanguinolentes. Les felles paroissent soulager au premier moment , mais ce soulagement n'est que

pour un instant ; & quelque abondante que soit l'évacuation , il n'en résulte aucune diminution durable, ni de la fièvre, ni des douleurs.

Le ventre est assez mou & souple pendant tout le temps de la maladie ; mais les douleurs, que le moindre attouchement rend très-vives , empêchent qu'on ne puisse bien juger de sa tension en le palpant & en le comprimant. A mesure que le mal fait des progrès , les intestins se gonflent beaucoup , & les malades éprouvent du soulagement toutes les fois qu'elles peuvent rendre des vents par le haut ou par le bas. A ces symptômes se joint ordinairement un hoquet , qu'elles attribuent souvent aux efforts qu'elles font pour se débarrasser de quelque vent , ou pour vomir.

L'on a beaucoup parlé de l'apparence des vidanges dans cette maladie , & de leur suppression, à laquelle la plupart des Auteurs en ont même attribué la cause. Cependant , il s'en faut de beaucoup que

cette suppression soit un symptôme ordinaire ; ce que l'on voit le plus souvent , c'est que la couleur de la matière évacuée est un peu plus pâle , & que sa quantité devient aussi un peu moindre. Quelquefois la perte ne paroît point du tout altérée , ni en couleur , ni en quantité ; mais elle se supprime toujours , ou devient ichoreuse & noirâtre , sur la fin de la maladie , lorsqu'elle doit se terminer par la mort.

Le lait pendant les premiers jours continue à se porter aux mamelles ; mais si la maladie est très-grave , si l'on est obligé de recourir à un régime très-sévère , s'il y a une diarrhée abondante , cette sécrétion ne tarde pas à se supprimer entièrement.

La durée de cette maladie varie beaucoup ; la plus ordinaire est depuis cinq jours jusqu'à onze. Quelquefois cependant , que l'issue en soit favorable ou fâcheuse , on la voit se terminer plus promptement , ou se prolonger au-delà

de ce terme. Ce dernier cas , suivant nous , est le plus rare.

Il est assez fréquent de voir la fièvre puerpérale se compliquer avec l'inflammation de poitrine & la pleurésie , qui se manifestent alors , comme en toute autre circonstance , par des points de côté , par la toux , le crachement de sang , l'oppression. Quelquefois aussi , mais plus rarement , l'on voit ces affections de la poitrine se manifester sans aucun symptôme qui annonce une inflammation du bas-ventre ; lorsque ces deux maladies se réunissent , cette complication est des plus fâcheuses.

Une autre complication non moins dangereuse , mais beaucoup moins fréquente , est celle de l'inflammation du cerveau , qui se manifeste , tantôt par un délire furieux , tantôt par un état semblable à l'apoplexie ; & qui dans quelques cas s'annonce , peu de temps à l'avance , par de légères rêveries. De tous les accidens qui peuvent arriver aux femmes

en couche , celui-ci fans contredit est le plus grave , à en juger d'après le rapport des Auteurs. (1) Mais comme je ne l'ai jamais rencontré dans ma pratique , je ne me hafarderai pas à le décrire.

La fièvre puerpérale est souvent accompagnée d'épanchemens féreux en diverses parties du corps , lorsque les douleurs & la fièvre commencent à se dissiper ; c'est ce qui arrive sur-tout dans les cas où l'on a négligé d'employer les moyens les plus propres à résoudre promptement l'inflammation. On voit , tantôt une cuisse , tantôt l'autre , s'enfler tout-à-coup d'une façon extraordinaire ; bientôt cette enflure gagne la jambe & le pied ; quelquefois toutes les extrémités inférieures s'affectent ensemble. Cet épanchement commence ordinairement, dans

(1) Van-Swieten Commentaria in Boerhaavii Aphorismos , vol. 4 , p. 610. Burton Système nouveau & complet de l'art des Accouchemens. T. 1 , p. 495. Leake p. 89.

le tissu cellulaire (1) qui unit le péritoine au bassin , entre les muscles psoas & iliaque , autour des ligamens larges , peut-être dans toutes ces parties à la fois. Les malades sentent une douleur obtuse dans les aines , une pesanteur dans le bassin , une foiblesse dans les articulations inférieures. Alors une des cuisses commence à s'engorger , & s'enfle très-rapidement ; pour l'ordinaire , l'autre s'enfle de la même manière quelque temps après. Il n'est pas rare de voir se former ensuite une anasarque générale. Il paroît que l'enflure s'étend particulièrement sur les bras , le cou , le visage , lorsqu'il y a eu quelques symptômes très-graves d'affection de la poitrine. En un mot , ces épanchemens sont l'effet le plus constant de la fièvre puerpérale , sur-tout lorsqu'elle est abandonnée à elle-même ; si elle ne tue pas les malades par excès d'inflammation & par gangrène. Il n'est

(1) Levret , Art des Accouchemens , p. 169.

pas douteux que lorsque la maladie est grave , il ne s'en forme presque toujours plus ou moins dans la cavité de l'abdomen , dont la matière se repompe ensuite par les absorbans lymphatiques ; & d'après quelques cas que j'ai observés, où l'inflammation s'étoit portée principalement sur la poitrine , j'ai eu lieu de croire que la même chose arrivoit dans les vésicules des poumons , & même dans la cavité du thorax.

§. II. *État des cadavres à la suite de la Fièvre puerpérale.*

Il ne fera pas inutile , pour compléter cette description , de parler de l'état où l'on trouve les cadavres , lorsque ni la nature ni l'art n'ont pu surmonter le mal. Le ventre , qui est presque toujours assez gros avant la mort , s'enfle encore considérablement d'abord après ; on n'y observe cependant , par l'attouchement, aucune dureté. En ouvrant les tégumens , les muscles , le péritoine , & quel-

quelquefois l'omentum, paroissent en très-bon état; mais le plus souvent ce dernier viscère est enflammé, & même gangrené dans une portion plus ou moins grande de son étendue. Dès qu'on pénètre dans la cavité de l'abdomen, on aperçoit presque toujours un épanchement, quelquefois très-considérable, de sérosité jaunâtre, & d'une certaine quantité de pus très-épais rassemblé en flocons sur les intestins & le mésentère. L'estomac & les intestins offrent par-tout des signes très-évidens d'inflammation; on trouve souvent leur diamètre rétréci dans quelque partie, & leurs membranes épaissies, comme cela s'observe à la suite des coliques inflammatoires ordinaires; leurs vaisseaux paroissent plus gorgés de sang que dans l'état naturel; & dans presque toute leur étendue, on voit çà & là des taches livides & gangrenées. La matrice est généralement contractée, & dans un état parfaitement sain, quoique bien des gens aient cru observer le contraire.

Peut-être que ce qui a dans quelques cas donné lieu à cette erreur, étoit un reste du chorion spongieux, inconnu avant M. Hunter, & si bien décrit par cet Anatomiste. Quelques parcelles de cette membrane, encore collées aux parois de l'uterus, ont pu faire croire que la surface interne étoit dans un état de mortification.

§. III. *Auteurs qui ont décrit la Fièvre puerpérale.*

Tels sont les caractères par lesquels on peut, soit avant, soit après la mort, déterminer la nature de cette maladie si funeste aux femmes en couche. La suite & la marche de ses symptômes est si constante, qu'il est inconcevable qu'elle ait été si mal observée, & si mal décrite.

J'excepte cependant de ce reproche un petit nombre d'Auteurs qui ont tâché de la faire mieux connoître. On doit beaucoup en Angleterre à MM. White (1),

(1) A. Treatise on the management of preg.

20 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE ,
Hulme (1) , & Leake (2) , en
France à M. Puzos , (3) pour le jour
que leurs ouvrages ont répandu sur ce
sujet. Hulme & Leake entr'autres , sont
les seuls qui l'ayent considérée sous son
véritable point de vue , les seuls qui
ayent déterminé sa cause avec une sorte
de précision. Ils ont donné l'un & l'au-
tre , une description complète de ses
symptômes , & ils sont les premiers qui
aient enseigné à la distinguer des autres
maux qui affligent les femmes en couche.
Ils sont les premiers , enfin , qui aient
publié des observations détaillées sur l'état
où l'on trouve les corps des personnes
mortes de la fièvre puerpérale ; chose

nant and lying-in women. By Charles White
M. D.

(1) A Treatise on the puerperal fever. By
Nathaniel Hulme M. D.

(2) Practical Observations on the child-bed
fever. By John Leake M. D.

(3) Traité des Accouchemens. Par M. Puzos.

bien étonnante, & qui montre combien peu les Praticiens s'occupent de l'ouverture des cadavres. J'ai été on ne peut pas plus surpris de ne rien trouver à ce sujet, dans l'immense collection de dissections rédigée par l'illustre M. Lieutaud, qu'un seul mot de Sauvages, qui dit d'après Puzos, qu'à l'ouverture des corps on trouve dans le bas-ventre un épanchement de matière liquide ou grumelée.

White a donné une description plus abrégée de la fièvre puerpérale, & beaucoup moins exacte que celles de Hulme & de Leake. Quoiqu'il la considère comme une maladie d'une espèce particulière, & très-déterminée, il paroît cependant s'être mépris sur sa nature, comme nous le verrons ci-après. Aussi, d'après son propre témoignage, ses succès ont-ils consisté plutôt à en préserver les femmes qu'il avoit accouchées, qu'à guérir celles qui en étoient atteintes. Ses remarques d'ailleurs, sur le traitement & la conduite des femmes en couche, sont

excellentes, & l'on ne fauroit trop en faire sentir la justesse & l'importance, aux personnes appelées par état à en faire usage.

Puzos, qui regarde tous les maux qui surviennent après la couche, comme étant occasionnés par le lait, a fait un mémoire sur les maladies aiguës produites par les dépôts laiteux, dans lesquelles il comprend l'inflammation d'entrailles. Il n'en donne aucune description proprement dite, se bornant à déterminer en peu de mots quelques-uns des principaux caractères auxquels on peut la reconnoître. Mais quoique sa théorie ne soit fondée que sur un préjugé, sa pratique est très-sage; il la règle uniquement sur les symptômes les plus évidens; & oubliant dans le traitement la cause qu'il a admise, dont la supposition a égaré tant de Praticiens, il réussit pour l'ordinaire à couper le mal par la racine, lorsqu'il peut l'attaquer dans son principe.

Parmi une multitude d'autres Auteurs qui ont écrit sur les maladies des fem-

mes en couche , il n'y en a pas un qui ait distingué convenablement l'inflammation d'entrailles : la plupart n'ont point saisi l'ensemble des symptômes qui la caractérisent , & ne s'expliquent que d'une manière très-vague sur sa nature & sur sa cause. Sauvages dans sa Nosologie méthodique , ouvrage utile tel qu'il est , quoique très-inférieur à ce qu'il pourroit être , a prétendu en déterminer le genre & l'espèce ; mais n'ayant absolument d'autre guide que Puzos, il n'a pu que s'égarer lorsqu'il a voulu en donner les caractères particuliers. Le nom d'inflammation de matrice par lequel il la désigne , lui convient si peu , que dans les dissections il ne paroît pas une fois sur dix que ce viscère ait été affecté. C'est ainsi que d'autres écrivains se copiant les uns les autres , & ne prenant presque jamais la nature pour guide , n'ont fait qu'induire en erreur ceux qui les ont suivis. Je n'excepte pas même de ce reproche le savant Auteur des Commén-

taires sur les Aphorismes de Boerhaave. Son livre infiniment précieux pour tous ceux qui veulent s'initier dans la pratique, est rempli de sages préceptes & d'excellentes observations, mais malheureusement il l'est aussi de théories mal conçues & mal digérées.

Dans son chapitre sur le sujet qui nous occupe, après avoir parlé des accidens qui résultent immédiatement de l'accouchement, tels que ceux qui ont pour cause évidente des efforts extraordinaires, une perte trop abondante, &c. il pose d'abord en fait que les métastases du lait, la suppression des vidanges & leur dépôt sur différentes parties, sont les causes de toutes les autres maladies des femmes en couche. Sans s'occuper à considérer ces maladies dans leurs symptômes, sans chercher à les décrire avec exactitude pour les faire connoître, toutes ses réflexions sont tournées vers ces causes vraies ou prétendues; au lieu de raconter ce qu'il a vu, il cite Hippocrate,

&

& à chaque pas s'appuie de son témoignage pour prouver qu'il pensoit comme lui. Il est douloureux pour des Médecins qui ont à cœur l'avancement de leur art, de voir un homme comme Van Swieten, sacrifier autant au préjugé, & donner l'exemple de croire sur parole. Rien ne nuit plus aux progrès de la médecine, rien n'est plus propre à la replonger dans la barbarie dont elle a commencé à sortir, il n'y a pas encore bien long-temps, que cette légèreté à admettre des causes dont on n'a pas constaté l'existence, ou la manière d'agir, par d'exactes observations & des faits bien avérés. Nous verrons ensuite les inconvéniens qui résultent dans la pratique de cette manière de raisonner.

§. IV. *Importance des caractères propres à faire reconnoître de bonne heure la Fièvre puerpérale.*

D'après notre description, nous espérons qu'on pourra reconnoître aisé-

ment cette maladie si funeste , dont les caractères essentiels sont les douleurs fixes du bas-ventre & la fièvre aiguë. Ces caractères la distinguent suffisamment des tranchées qui accompagnent les évacuations de sang après l'accouchement, de la fièvre de lait, de la fièvre miliaire, des coliques venteuses, du cholera morbus. L'inflammation de matrice est celle qui lui ressemble le plus ; mais ici la douleur est plus vive, & plus limitée dans le voisinage du pubis ; & l'on sent extérieurement dans cette partie une dureté & une tumeur considérables.

Il est d'autant plus essentiel d'avoir des marques sûres pour distinguer cette maladie, qu'il n'en existe peut-être aucune dont il importe davantage d'observer les commencemens, & où le succès dépende plus de la promptitude dans les secours. Dès que les premiers symptômes se manifestent, il n'y a pas un moment à perdre ; le mal fait des progrès si rapides, qu'un retard de quelques heures peut le

rendre mortel. Quelquefois même, telle est sa violence, que quelques soins qu'on apporte à l'observer dans son principe, quoi que l'on fasse pour en arrêter les progrès, il tue les malades en moins de vingt-quatre heures. Heureusement ces cas sont rares, & pour l'ordinaire une attention exacte à ce qui se passe chez une femme en couche, met le Praticien lorsqu'il y est appelé, à portée de le reconnoître assez de bonne heure pour en arrêter le cours, avant qu'il soit parvenu à ce degré de malignité qui le met au dessus de tous les efforts de l'art.

Mais quelles sont les personnes chargées de ce soin si important d'avoir l'œil sur les accidens qui peuvent arriver à une femme nouvellement accouchée ? Les parentes, les gardes, les voisines qui s'emparent à l'envi du gouvernement de sa conduite, sont-elles suffisamment qualifiées pour porter ce coup-d'œil clairvoyant sur tout ce qui se passe ? Ont-elles seulement une idée du danger

que l'on doit redouter ? Sauront-elles distinguer les premiers symptômes d'une inflammation d'entrailles, de ceux de la fièvre de lait, d'une colique venteuse &c ? On parle beaucoup de l'expérience qu'une garde peut avoir acquise auprès des femmes en couche. J'accorde qu'une femme qui a fait ce métier pendant un grand nombre d'années, & qui a naturellement du bon sens & de la sagacité, doit nécessairement acquérir une sorte de tact, que n'auront pas celles qui n'ont pas eu les mêmes occasions de s'instruire. Il est infiniment rare cependant, que ce tact les conduise à distinguer avec netteté les différences qui ont lieu, même dans les cas les plus ordinaires ; & pour ce qui est de la manière dont on doit conduire les accouchées, ce qu'on appelle chez les gardes une pratique fondée sur l'expérience, n'est autre chose que la répétition de ce qu'elles ont vu faire à d'autres ; une routine qu'elles appliquent à tous les cas possi-

bles , & dont elles se départent d'autant plus difficilement , qu'elles l'ont suivie pendant un plus grand nombre d'années. D'ailleurs on ne se fait pas une idée assez exacte de ce que l'on doit entendre par le terme expérience , & du nombre des cas que doit avoir vus une personne qui n'a que sa propre observation pour guide, avant que l'on puisse se confier tout-à-fait à son discernement. S'il ne meurt qu'une femme en couche sur cent , on comprend aisément comment le hasard peut faire qu'une garde ait suivi un grand nombre d'accouchemens , sans avoir vu périr une seule des femmes qui avoient été confiées à ses soins. Il faut observer encore que le plus grand nombre des femmes en couche étant dans la classe du peuple , il en doit nécessairement mourir davantage parmi des gens obscurs , que dans les familles qui occupent un rang plus distingué ; & ces morts sont ou entièrement ignorées , ou ne font aucune sensation dans le public , & tombent bien-

tôt dans l'oubli. D'ailleurs il est bien rare qu'une femme meure des suites de couche, soit parmi le peuple, soit dans un ordre plus relevé, sans qu'on ait appelé auprès d'elle quelque personne de l'art, que le public, dont les jugemens sont presque toujours faux dans tout ce qui tient à la médecine & aux Médecins, ne manque jamais de charger de la catastrophe, sans songer que son secours a été demandé trop tard; & que toute la faute, si l'on en peut reprocher à quelqu'un, vient de ceux qui étant appelés à veiller sur ce qui se passoit, n'ont pas su voir le danger assez de bonne heure, & n'ont pu par conséquent donner assez tôt l'allarme.

Mais, dira-t-on, comment remédier à ce mal? Toutes les femmes ne pourront pas avoir dès le moment de leur accouchement un Médecin qui les observe, qui veille constamment sur tous les dangers qu'elles peuvent courir, qui leur serve pour ainsi dire d'Ange tutélaire.

Depuis que le monde existe, les femmes ont présidé aux couches des autres femmes, & jusqu'à la fin des siècles il en sera de même. Il importe donc de les éclairer, de les instruire, de leur faire connoître l'ennemi dont elles doivent sur-tout se défier. C'est cette raison qui a contribué en partie à me faire publier cet écrit. Je ne crois point en général que la médecine soit faite pour le peuple; je suis persuadé au contraire que toutes les tentatives que l'on a faites pour la mettre à sa portée, n'ont eu que peu d'utilité, pour ne pas dire qu'elles ont été plutôt nuisibles. Le zèle pour le bien de l'humanité a pu persuader à quelques Médecins, qu'il étoit possible de tracer en termes clairs, & intelligibles pour tout le monde, les caractères distinctifs de chaque maladie, d'indiquer les remèdes qui conviennent à chacune, & de mettre par là toute personne à portée d'en entreprendre la cure. Mais, outre que le peuple ne fait point apprécier la

différence qu'il y a entre leurs ouvrages , & ceux des Charlatans , qui ne sont faits que pour le tromper , c'est une erreur de croire que ces livres puissent mener au but pour lequel ils ont été publiés ; on n'est pas plus qualifié pour être Médecin après avoir lu un traité de Médecine , qu'on ne le feroit pour être Horloger après avoir lu un traité d'Horlogerie , j'ose dire même qu'on l'est beaucoup moins. D'ailleurs les méprises perpétuelles de ceux qui entreprennent de pratiquer d'après des écrits de cette nature , ne montrent que trop que ces livres , quelque excellens qu'ils soient en eux-mêmes , sont bien éloignés de remplir les intentions de leurs Auteurs.

Ce n'est donc point la mienne d'enseigner aux gardes de femmes en couche à les traiter lorsqu'elles seront malades , la chose est impossible ; mais ce que je souhaite , c'est que le public soit instruit qu'il existe une maladie très-grave , que l'on confond sous le nom général de

suites de couche ; que cette maladie , quoique peu meurtrière en apparence , a tué peut-être plus de gens que la peste , parce qu'elle est de tous les temps & de tous les lieux ; que toutes ses victimes étant des Mères de famille , c'est-à-dire , des personnes dont la conservation est on ne peut pas plus intéressante à l'humanité , il faut veiller avec soin sur ses premiers symptômes , parce que le salut des malades dépend de l'attention qu'on y porte ; que dès leur première apparence on doit avoir recours à quelque Médecin éclairé ; & que si on le fait d'assez bonne heure , on a tout lieu d'espérer que ce ne sera pas sans succès. Je puis insister d'autant plus fortement là-dessus , que j'ai eu plus d'une fois le malheur de voir les funestes conséquences de la négligence à cet égard ; je suis encore pénétré de douleur en pensant à des personnes que j'ai vu périr , & que j'ai tout lieu de présumer qu'on auroit pu sauver par des secours administrés plus tôt.

§. V. *Pronostic.*

Je passe à présent au pronostic qu'on peut former suivant les diverses apparences des symptômes. Dans toutes les périodes de la maladie , mais sur-tout au commencement , l'état du pouls est un des principaux sur lesquels on doit le fonder. Toute personne qui a une fièvre puerpérale bien caractérisée , & dont le pouls bat cent vingt fois dans une minute , ou au-delà , doit être regardée comme étant dans un état très-critique ; mais tant qu'il se maintient fort & plein , le danger est beaucoup moins grand que lorsqu'il devient petit & foible. Si après les premiers secours , au lieu de diminuer , sa fréquence augmente , ou si elle ne diminue que pour augmenter bientôt de nouveau , on doit regarder le mal comme très-grave. On doit tout craindre lorsqu'on le voit battre au-delà de cent trente fois par minute ; s'il monte à cent quarante , il est presque toujours

un présage de mort , sur-tout si , avec ce degré de fréquence , il est petit , foible & concentré , parce qu'alors la supuration est déjà formée , & les entrailles ont commencé à se gangrener.

Si au contraire la fréquence du pouls est peu considérable , ou si on la voit diminuer graduellement , c'est une très-bonne marque ; mais il faut se tenir extrêmement sur ses gardes lors qu'elle diminue & augmente alternativement. En général telle est l'importance que j'attache à l'état du pouls , que quoique tous les autres symptômes paroissent améliorés jusqu'à un certain point , je ne puis croire que le danger soit moindre , tant que le pouls ne m'annonce pas aussi un changement en mieux. Il est vrai qu'il y a bien des personnes , des femmes hystériques , par exemple , chez qui des causes très-légères en augmentent considérablement la fréquence ; c'est pourquoi , quoique ce que je viens de dire soit applicable à la plupart des cas , il ne faut pas négliger la confidé-

ration des autres symptômes , dont la fuite & le concours constituent l'essence de la maladie.

La diarrhée est un de ceux qu'on regarde généralement comme très-menaçans : c'est celui de tous qui effraye le plus les personnes chargées du soin de veiller à la santé des femmes en couche. Le plus souvent en effet il ne présage rien de bon , cependant je ne voudrois pas en faire une règle générale. Une diarrhée qui n'est accompagnée ni de fièvre , ni de douleur d'entrailles , n'annonce pour l'ordinaire rien de fâcheux.

» Lorsque le dévoiement prend à une
 » femme accouchée depuis peu , dit M.
 » Levret (1) , il faut examiner attentivement s'il est critique ou s'il est symptomatique.

» Le flux de ventre critique , n'arrive
 » ordinairement qu'après le troisième ou

(1) Art des accouchemens p. 166

» le quatrième jour de l'accouchement,
 » & le symptomatique survient souvent
 » beaucoup plus tôt.

» Dans la diarrhée critique, les ma-
 » tières excrémenteuses sont, comme
 » on le fait, en forme de purée jaune
 » ou blanche, & quelquefois marbrées
 » de l'une & de l'autre de ces couleurs.

» Ce flux allège la nature, & d'ail-
 » leurs il ne supprime point les lochies,
 » ni les urines; ces dernières excrétions
 » diminuent seulement de quantité, mais
 » sans être altérées dans leur couleur,
 » dans leur odeur, ni dans leur consis-
 » tance; l'accouchée a de l'appétit, elle
 » dort bien, son pouls est tranquille, &
 » son ventre souple & mollet.

» Au contraire, dans le dévoiement
 » symptomatique, les déjections sont
 » d'abord bourbeuses & noirâtres, elles
 » deviennent ensuite grisâtres & fereuses,
 » quelquefois aussi glaireuses & sangui-
 » nolentes; dès lors les lochies se sup-
 » priment, & le ventre est bouffe.

» Ce flux opprime & débilite les fonc-
 » tions de l'économie animale ; il ôte
 » l'appétit & le sommeil ; il diminue con-
 » sidérablement la quantité des urines ,
 » & les rend briquetées.

» D'ailleurs la malade est fort altérée ;
 » elle sent intérieurement un feu dévo-
 » rant , pendant que quelquefois l'exté-
 » rieur du corps est froid : son pouls
 » devient de plus en plus ample , ondu-
 » lant & précipité. «

C'est-à-dire que la diarrhée ne pronostique rien de mauvais, qu'autant qu'elle est accompagnée des autres symptômes que nous avons regardés comme dangereux, tels que les douleurs du bas-ventre, la fièvre ardente, &c. Tant que le pouls est bon & naturel, on ne doit point s'en allarmer ; mais lorsqu'après des évacuations abondantes par les selles, le pouls est fréquent, & ne tend point à diminuer, on peut regarder cela comme une des plus mauvaises marques.

Le vomissement, & même les simples

nausées, sont toujours un symptôme très-fâcheux, sur-tout lorsque la fièvre & les douleurs de ventre sont parvenues à un certain degré de vivacité. Dans ces circonstances le plus léger mal de cœur, même ce qui paroît être excité par la boisson, & que les malades elles-mêmes attribuent à une simple répugnance pour quelque espèce particulière de liquide, doit être très-suspect. On voit bientôt, qu'en changeant l'espèce de boisson on n'a rien avancé; celle qu'on supportoit le mieux ne tarde pas à produire le même effet; les nausées deviennent peu à peu plus fréquentes, les efforts pour vomir sont toujours plus violens. Ces efforts souvent redoublés, & accompagnés de vomissemens de matières vertes ou noirâtres, sont généralement un symptôme mortel. Quelquefois il arrive que le vomissement se manifeste en même temps que la fièvre, dont il n'est alors qu'un symptôme; dans ce cas il n'est pas d'un aussi mauvais pré-

40 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE ,
sage , & se calme aisément par les premiers secours.

Quoique les douleurs du bas-ventre soient un caractère essentiel de la maladie , le danger n'est pas toujours proportionné à leur vivacité , elles sont souvent purement spasmodiques. Dans ces cas elles ne sont pas aussi constamment fixes à la même place , leur intensité n'est pas aussi soutenue ; & si d'ailleurs le pouls est bon , elles n'ont rien de bien allarmant. Cependant il faut toujours se souvenir , qu'un simple spasme nerveux des intestins amène souvent un spasme inflammatoire , dont les conséquences peuvent être funestes.

Le gonflement du ventre , qui survient pendant que la diarrhée continue , est toujours un mauvais symptôme. Leake remarque , que dans ce cas il est presque constamment mortel , sur-tout s'il se manifeste immédiatement après que les douleurs ont commencé à occuper la région entre l'estomac & le nombril.

Les aphtes dont se tapiffe quelquefois tout le fond de la gorge , font un des fympômes qui annoncent le plus furement une iffue prompte & funefte de la maladie.

Le pronoffic que l'on peut tirer des autres fympômes , tels que l'apparence des urines , celle de la langue , les fueurs , eft à peu près le même ici que dans d'autres maladies. J'observerai cependant ,

1° Que la langue qui eft au commencement blanche & humide , & n'annonce par là rien de mauvais , demeure quelquefois jufques vers la fin de la maladie , à peu près dans le même état , quoique tous les autres fympômes aient beaucoup empiré ; enforte qu'on ne peut pas trop fe fier à cette apparence ; mais lorsqu'elle devient fèche & noirâtre , on peut être à peu près sûr que la maladie fe terminera par la mort.

2°. Qu'en examinant les urines chez une femme en couche , il faut toujours fe fouvenir qu'elles font plus ou moins

teintes par les lochies , qui , lorsqu'elles vont bien , donnent à l'urine une couleur brune ou rougeâtre , qui subsiste , même après qu'elles ont déposé un sédiment. Le sédiment des urines le plus favorable est abondant , d'une couleur jaune foncée , & assez semblable à celui qui se forme dans une décoction de kina ; cette couleur est aussi quelquefois mélangée d'un peu de rouge. L'on ne voit point un sédiment de cette espèce dans les urines , lorsque la maladie doit se terminer d'une manière funeste.

L'on ne peut pas conclure grand'chose de l'état des lochies. Les malades peuvent se tirer d'affaire lors même que cette évacuation a été supprimée dès le commencement , & j'en ai vu mourir chez qui elle s'étoit soutenue presque jusqu'à la fin. Si après avoir cessé on la voit reparoître , on peut regarder ce nouvel écoulement comme un symptôme favorable.



CHAPITRE II.

Causes de la Fièvre Puerpérale.

SI c'est une chose étonnante pour ceux qui n'ont jamais fait une étude particulière de l'économie animale, que l'incertitude & les doutes dont ils voient la médecine hérissée de toutes parts, c'est aussi un sujet de réflexions bien tristes pour le Médecin qui a vraiment à cœur l'avancement de son art, & le bien de l'humanité. Des sentimens différens sur les mêmes matières, des opinions même diamétralement opposées, ont eu leurs sectateurs qui les ont soutenues avec force, & les ont rendues également plausibles. Des Praticiens ont suivi dans la cure des maladies des routes tout-à-fait contraires, au moins en apparence; & ce qui ne contribue pas peu à augmenter la confusion, on les a vus souvent parvenir au même

but. On seroit quelquefois tenté de croire que tous nos efforts pour guérir, ne vont qu'à donner une secousse à la machine dérangée, qu'il importe peu par quelques moyens que cela se fasse, & que la nature profite de ce moment, pour rétablir l'équilibre & le jeu mutuel des organes.

La complication presque infinie des ressorts, de l'action desquels dépendent la vie, & l'exercice des fonctions animales; l'immense variété des causes à l'influence desquelles cette action est soumise; la différence essentielle qui existe entre le principe vital & toutes les autres espèces de pouvoirs, ou d'agens, que nous connoissons dans la nature; la difficulté beaucoup plus grande ici que partout ailleurs, d'appercevoir les rapports des causes & de leurs effets, toutes ces circonstances ont ouvert le plus vaste champ aux conjectures. L'autorité, comme il arrive dans toutes les matières qui ne sont pas susceptibles d'évidence ou

de démonstrations rigoureuses , soit par leur propre nature , soit relativement aux personnes qui s'en occupent , l'autorité , dis-je , a établi une multitude d'opinions , que le préjugé a maintenues & accréditées pendant une longue suite de siècles , sans qu'on ait songé à les combattre , ou du moins sans qu'on leur en ait substitué de plus raisonnables. Et lorsque des Médecins plus sages ont tâché de porter sur ce chaos le flambeau de l'observation & de la philosophie , ils ont trouvé tant d'erreurs à détruire , tant de fausses doctrines à réfuter , qu'ils n'ont pu faire que bien peu de chemin dans la carrière de la science & de la vérité.

Il n'y a pas un sujet de médecine , quelque bien manié qu'il ait été par des Auteurs éclairés , qui n'offre encore à l'expérience beaucoup de questions intéressantes à décider. La fièvre puerpérale en est un exemple frappant. Cette maladie est de tous les temps & de tous les pays. Elle avoit déjà été observée par

Hippocrate , & il est à préfumer qu'il n'y a pas un Médecin qui ne l'ait rencontrée quelquefois dans sa pratique. Elle paroît d'ailleurs si simple , la suite des symptômes est si uniforme & si constante , qu'il sembleroit que tout ce qu'on pouvoit dire à son sujet doit être épuisé. Cependant , malgré tant d'observations , malgré tant de traités écrits sur les maladies des femmes en couche , non-seulement sa nature & sa cause prochaine , mais aussi la méthode qu'on doit suivre pour sa guérison , sont encore autant de problèmes.

Je ne me flatte pas de donner une solution complète de tous ces problèmes ; mais je me propose , en publiant le résultat de mes observations sur ce sujet si intéressant , & en le comparant avec ce qu'en ont dit quelques Auteurs , de réveiller l'attention des Médecins qui ont adopté avec trop de confiance les opinions reçues , & de les engager à les examiner scrupuleusement en interrogeant avec soin la nature.

§. I. *Cause prochaine de la Fièvre puerpérale. Réfutation de ceux qui regardent cette maladie comme étant essentiellement une Fièvre putride.*

D'après la description que j'ai donnée au chapitre précédent , de la fièvre puerpérale & de ses symptômes , il paroît évident que la cause prochaine de cette maladie est une inflammation des viscères du bas-ventre. C'est particulièrement aux dissections que j'en appelle pour constater cette cause. Les taches de gangrène qu'on observe sur les intestins ; le rétrécissement que l'on trouve quelquefois dans quelque'une de leurs parties , accompagné du raccornissement de leurs membranes ; la grande quantité de pus qui est épanchée dans toute la cavité de l'abdomen , en font des marques non équivoques. M. Hulme , comme je l'ai déjà dit , est le premier qui ait exposé cette opinion avec une certaine étendue, & il l'a établie avec beaucoup de force.

D'un autre côté elle a été vivement combattue, entr'autres par M. White, qui regarde la fièvre puerpérale comme étant en tout point une fièvre putride (1) & maligne. Il importe d'éclaircir le sujet de cette dispute; de montrer que M. White en réfutant M. Hulme n'a pas donné des argumens sans réplique; & de faire voir que son sentiment sur la nature de la fièvre puerpérale, est faux dans son principe, comme dangereux dans ses conséquences.

Il prétend anéantir l'induction tirée de l'apparence des cadavres, en citant différens Auteurs, qui ont trouvé des gangrènes & des suppurations dans ceux des personnes mortes à la suite de maladies putrides. Suivant moi, sa conclusion n'est pas juste.. Au lieu de dire que le mal qu'on trouve par la dissection dans les

(1) Voyez p. 24 où il l'appelle, *a malignant fever of the same genus as the jail or hospital fever.*

viscères à la suite de la fièvre puerpérale, n'annonce point que la maladie ait été inflammatoire, parce qu'on découvre des affections de la même espèce en diverses parties du corps, à la suite de maladies d'une nature toute différente, je concludrois plutôt que dans tous ces cas où l'on trouve quelques organes particuliers suppurés, ou gangrenés, il y a eu avant la mort une inflammation de ces mêmes organes.

C'est ce qui paroît évident, même d'après les Auteurs dont M. White tire ses autorités. Il cite entr'autres Cleghorn, qui en décrivant la dyffenterie épidémique de Minorque, dit, qu'à l'ouverture des cadavres, il a toujours vu les gros intestins enflammés & gangrenés, & quelquefois un épanchement de matière purulente dans l'abdomen, accompagné de marques d'inflammation de divers autres viscères. En parlant des fièvres tierces du même pays, cet Auteur rapporte encore, qu'il a constamment

trouvé chez ceux qui en étoient morts , quelque partie du tissu graisseux du bas-ventre , du méfentère , du colon , &c. noirâtre , ou même totalement gangrenée. Mais bien loin de regarder ces accidens comme dépendans d'une disposition à la putridité , effentielle à ces maladies dont ils font les suites , M. Cleg-horn les confidère comme les effets d'une vraie inflammation. Auffi , dans le traitement de la dyffenterie , il recommande fortement la méthode rafraîchiffante & antiphlogiftique ; il répète plusieurs fois la faignée au commencement de la maladie , & n'emploie les autres moyens propres à évacuer les matières irritantes , qu'après avoir fait usage de ces fecours auxquels il attache beaucoup d'importance. Dans le traitement des fièvres tiercés , au commencement de fa pratique dans l'île de Minorque , il employoit les mêmes moyens à cause des violentes coliques qui les accompagnent , auxquelles il donne expreffément le nom d'inflam-

mation d'entrailles, & contre lesquelles il recommande aux Médecins de se tenir extrêmement sur leurs gardes. Il a trouvé ensuite qu'une seule saignée pouvoit suffire, parce que le kina pris en grandes doses prévenoit les coliques, en même temps qu'il empêchoit le retour des accès.

Dans les corps de ceux qui sont morts de fièvres proprement dites putrides ou malignes, on trouve très-fréquemment quelque partie des intestins gangrenée; souvent des portions du cerveau dans un état d'inflammation, & quelquefois des dépôts purulens assez considérables dans l'intérieur de sa substance. Mais M. White se trompe, quand il considère ces diverses apparences, comme dépendantes directement de la disposition à la putridité. Il y a presque toujours dans ces maladies une complication d'inflammation purement locale, laquelle peut être l'effet de quelque irritation produite par le miasme qui a causé la maladie princi-

pale , ou dépendre de quelque dérangement dans l'équilibre de la circulation , occasionné par le grand affaïssement du principe vital ; affaïssement qui n'est jamais uniforme dans toutes les parties du systême , & qui , en conséquence de son inégalité , peut exciter un spasme dans les extrémités de certains vaisseaux sanguins , d'où résulte l'inflammation des organes auxquels ils appartiennent

C'est cette complication d'inflammation qui fait le plus grand danger des fièvres malignes ; il est rare même que l'on meure de ces maladies , sans qu'elles aient été accompagnées de quelque affection de cette nature , soit que le cerveau , le bas-ventre , la poitrine ou quelque partie extérieure en ait été le siège. Ce qui rend ces inflammations si fâcheuses , c'est le grand abattement des forces , & l'affaïssement du systême nerveux , qui ne permettent pas d'employer aussi hardiment la méthode des évacuations , au moyen de laquelle on réussiroit dans

toute autre circonstance ; & qui font qu'elles font, beaucoup plus facilement que dans d'autres cas, suivies de gangrène ou de suppuration, dont les exhalaisons infectes achèvent promptement de détruire l'énergie du principe vital.

Cependant c'est par l'usage des secours propres aux accidens inflammatoires, prudemment combiné avec celui des remèdes cordiaux & toniques, que l'on parvient assez souvent à obtenir une guérison, même dans des cas très-graves de fièvre putride ou maligne. Les saignées topiques faites par des ventouses, ou des sangsues ; les vésicatoires appliqués le plus près possible de la partie affectée ; les bains ; les fomentations ; les remèdes internes propres à résoudre le spasme des extrémités des vaisseaux, & à favoriser les sécrétions, comme sont toutes les préparations d'antimoine, mais particulièrement la poudre de James ; le camphre, le musc, le feneka, &c. ont quelquefois opéré des miracles.

Il ne faut donc jamais regarder ces gangrènes & ces suppurations, que l'on trouve dans les cadavres à la suite de maladies aiguës, comme des effets directs de la tendance à la putréfaction, mais comme étant produites par quelque inflammation; soit que la disposition inflammatoire ait été générale dans tout le système, soit qu'elle ait été limitée à certaines parties, soit qu'il y ait eu quelque complication de maladie putride. Par conséquent les dissections nous conduisent à conclure, par l'analogie la plus raisonnable, qu'il y a dans la fièvre puerpérale une violente inflammation des viscères du bas-ventre.

La question est à présent, s'il faut considérer cette inflammation comme le mal essentiel, ou si elle n'est qu'un symptôme d'une autre maladie, comme dans les fièvres putrides ou malignes? On peut aisément décider cette question, en suivant la description de la fièvre puerpérale que j'ai donnée ci-dessus.

Mais pour éclaircir ce sujet autant qu'il est en mon pouvoir , je vais faire encore quelques recherches sur les différentes manières dont se compliquent les maladies inflammatoires & putrides , & sur les causes qui peuvent modifier ces complications.

§. I. *Recherches sur la connexion qui existe entre les maladies inflammatoires & les maladies putrides , & particulièrement la gangrène. Causes qui déterminent ou accélèrent la tendance à la putridité.*

Tous les fluides de notre corps ont une tendance marquée à la putréfaction , dont les effets sont constamment prévenus , tant que la vie & la santé subsistent , par l'énergie du principe vital , & par le renouvellement continuél de leurs parties constituantes au moyen des alimens. Mais différentes causes , tant internes qu'externes , peuvent augmenter cette

56 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE ,
disposition , & produire un état réel de
putrescence dans le corps vivant. Telles
sont toutes les exhalaisons putrides qui
agissent comme des ferments sur la masse
des humeurs , (1) toutes les vapeurs

(1) Y a-t-il effectivement des exhalaisons
putrides , qui agissent comme des ferments sur
la masse des humeurs ? Ou plutôt , ces mias-
mes dangereux qui altèrent si promptement la
santé & les principes de la vie , peuvent-ils en
aucun cas , être considérés comme agissant di-
rectement sur les fluides soumis au mouvement
de la circulation ? Je ne le crois pas , ou du
moins , je regarde la chose comme extrême-
ment douteuse ; & si je m'exprime ici de ma-
nière à faire supposer le contraire , je dois
avertir , que ce n'est que pour me confor-
mer , quant à présent , à l'opinion reçue , afin
qu'on ne me taxe pas d'inconséquence si jamais
je cherche à établir , que les effets des exha-
laisons méphitiques sur nos humeurs , sont seule-
ment secondaires ; & que l'action qu'elles exer-
cent sur elles est bien différente de celle que
déployent des levains sur les matières qu'ils
font fermenter.

méphitiques , tous les miasmes contagieux qui agissent directement sur le principe vital , & qui en diminuant son énergie , & son pouvoir antizymique , permettent aux fluides de suivre leur pente naturelle vers la putréfaction. L'état inflammatoire des vaisseaux sanguins , soit général dans tout le système , soit limité à quelque organe particulier , lorsqu'il est porté à un certain degré , peut aussi occasionner une disposition de la même nature , à cause de l'atonie qui suit toujours une action trop violente des fibres motrices. C'est , suivant moi , cette atonie des vaisseaux sanguins qui , lorsqu'elle est complète , devient la cause prochaine de la gangrène , parce que ces vaisseaux n'agissant plus sur les fluides qu'ils contiennent , ces fluides cessent de circuler & se corrompent très-promptement.

Je ne saurois , sans m'écarter trop de mon plan , examiner toutes les questions qui se présentent ici , entrer dans la théorie des fièvres putrides qui se sont mon-

trées d'abord comme de simples fièvres inflammatoires, sans aucune détermination locale, ni suivre la Nature dans le procédé de l'inflammation, dans celui de la suppuration, & dans toutes ses conséquences. Mais comme la gangrène est le cas de putréfaction la plus complète qui puisse avoir lieu dans le corps vivant, j'entrerai dans quelques détails sur les causes qui accélèrent, ou modifient sa formation, dans les maladies inflammatoires; & je tâcherai par là de jeter quelque jour sur le sujet que je traite.

La première circonstance à laquelle il faut ici faire attention, c'est que toutes les parties sujettes à l'inflammation, ne sont pas également susceptibles de se gangrener. La disposition à la gangrène est beaucoup plus marquée dans les parties très irritables, telles que l'estomac, les intestins, la vessie. Les coliques inflammatoires abandonnées à elles-mêmes, tuent quelquefois en peu d'heures, & dans ces cas on trouve toujours quelque

portion des intestins gangrenée. Une tension ou compression extraordinaire de la partie enflammée, augmentant l'irritabilité dans des organes qui en sont naturellement moins pourvus, peut aussi en très-peu de temps causer la gangrène dans ces organes.

Lorsque la cause d'une maladie inflammatoire se trouve compliquée d'un levain putride, on voit la gangrène se manifester beaucoup plus promptement, ou du moins beaucoup plus sûrement, que s'il n'y a point de semblable complication. C'est ce qui paroît dans certaines maladies contagieuses qui se manifestent d'abord par des symptômes d'inflammation. Telles sont, par exemple, les dyssenteries & les fièvres d'accès de l'île de Minorque, dont nous venons de parler. Telle est la petite vérole, qui pour l'ordinaire a dans les commencemens tous les caractères d'une maladie inflammatoire, qui conséquemment exige l'usage de tous les remèdes propres à diminuer

l'action trop forte des vaisseaux sanguins, le regime rafraîchissant poussé aussi loin qu'il est possible, l'application même d'un froid extérieur long-temps continuée, mais qui prend bientôt l'apparence d'une maladie putride, est accompagnée d'une suppuration fétide, & souvent de la mortification des parties de la peau qui ont le plus souffert dans le premier période de la maladie.

La facilité plus ou moins grande avec laquelle des parties enflammées tendent à se gangrener, tient aussi à une disposition particulière des sujets. Cette disposition peut être constitutionnelle ou accidentelle. On peut croire qu'elle tient à quelque particularité dans la constitution, lorsqu'on voit la gangrène se former très-promptement à la suite de symptômes peu graves en apparence, & desquels pour l'ordinaire on n'auroit pas lieu de redouter de semblables conséquences; lors sur-tout que cette disposition paroît héréditaire, comme elle l'est souvent en

effet. C'est une disposition de cette espèce qui contribue à rendre la petite vérole si terrible pour les uns, tandis qu'à peine elle est un mal pour les autres, & qui quelquefois la rend meurtrière, même après l'inoculation, dont l'heureuse influence n'est pas encore assez puissante pour prévenir chez tout le monde les cruels effets de cette maladie.

Nous ne pouvons point dire à quoi tient cette disposition particulière de certaines personnes, ni déterminer *à priori* qui sont celles chez qui elle existe; & quand nous le pourrions, cette connoissance ne seroit pas d'un grand usage. Mais ce qu'il nous importe de connoître, ce dont on pourroit déduire une infinité de conséquences pratiques, ce sont les causes qui peuvent accidentellement occasionner une disposition de la même nature: telles sont, par exemple, la vieillesse, les maladies antécédentes, l'état de l'ame, le régime, le climat, le lieu que l'on habite dont l'atmosphère peut

varier beaucoup dans le même pays.

Chez les vieillards , le principe vital perd de son énergie , & le ton des vaisseaux s'affoiblit. Ils sont beaucoup plus sujets que les jeunes gens aux maladies gangréneuses , & toute espèce d'inflammation , celle des plaies entr'autres , prend beaucoup plus aisément cette tournure chez eux , que chez des personnes d'un âge moins avancé. C'est ce que chacun peut aisément vérifier par sa propre observation.

La même disposition est souvent la conséquence de certaines maladies qui ont diminué l'activité du système nerveux , ou le ton des fibres dans quelque organe particulier. A la fin des fièvres malignes , il n'est pas rare de voir se former dans quelque partie du corps une tumeur inflammatoire , que les Médecins font accoutumés à regarder comme un dépôt critique. Si le malade a encore des forces , si on a soin de les soutenir par des toniques ou des cordiaux , cette tu-

meur ou se résout, ou vient en suppuration, & se termine heureusement. Mais si les forces du malade sont fort épuisées, s'il est dans un mauvais air, s'il est mal soigné, on voit souvent cette inflammation se terminer par la gangrène. Chez les hydropiques, toute cause d'irritation dans quelqu'une des parties de la peau qui par une grande extension ont perdu leur ressort, peut produire une inflammation, & cette espèce d'inflammation a pareillement une disposition des plus marquées à devenir gangreneuse.

L'état de l'ame a aussi un grand pouvoir à cet égard; les passions tristes diminuent l'énergie du sensorium, & cette atonie s'étend sur toutes les parties du système. Si dans ces circonstances il survient une maladie inflammatoire, si elle occupe quelque organe irritable & plus particulièrement soumis à l'influence du cerveau, elle est beaucoup plus sujette que dans un autre temps à se terminer d'une manière fâcheuse. Les coliques in-

flammatoires qui tendent le plus rapidement à la gangrène, sont celles qu'excite quelquefois un chagrin violent, ou qui prennent naissance pendant que l'ame est en proie à quelque affection de ce genre.

Chacun connoît les effets pernicioeux de ce qu'on nomme vulgairement un régime échauffant. Les alimens très-suculens, ceux qui piquent le plus l'organe du goût, les liqueurs spiritueuses, les râteaux, les aromates, augmentent beaucoup l'irritabilité des vaisseaux sanguins; & en même temps qu'ils les disposent au spasme inflammatoire, ils diminuent chez eux cette force tonique qui maintient leur action dans l'état de santé, & augmentent par cette raison la tendance à la putridité dans les affections générales du système, & à la gangrène dans les inflammations locales proprement dites. Si ces causes ne produisent pas toujours les mêmes effets, c'est souvent parce que l'habitude en émouffe l'in-

tenfité , ou parce que chez les gens qui mènent une vie active , l'exercice continu des fibres motrices maintient le ton des vaisseaux , & balance en eux cette pente à une irritabilité excessive , qui à la plus légère occasion pourroit devenir une cause de maladie.

Le climat a aussi une influence très-remarquable sur les tempéramens , & le plus grand pouvoir pour engendrer les dispositions de ce genre ; il paroît même jusqu'à un certain point déterminer la constitution originelle. Dans les pays froids, les fibres motrices des vaisseaux sanguins sont , comme tout le reste du système musculaire , douées d'une très-grande force tonique , & d'une irritabilité peu considérable , si on la compare à ce qu'elle est dans d'autres parties du globe. Les hommes y sont plus sujets aux maladies d'inflammation proprement dites , telles que le catarrhe , la péri-pneumonie , le rhumatisme. Le froid, en augmentant outre mesure le ton des vais-

seaux , produit ce qu'on nomme la disposition inflammatoire , qui n'est pas une maladie , mais qui fait que l'on est plus aisément affecté par toutes les causes qui produisent des maux de ce genre. Aussi les voit-on se manifester particulièrement au printemps , lorsque les rayons du soleil devenus plus ardens ont réchauffé l'atmosphère , & augmenté l'activité de la circulation. Le sang poussé avec plus de force dans les extrémités des artères rétrécies par l'augmentation de ton qu'a produite en elles le froid de l'hiver, éprouve une résistance inaccoutumée ; & en vertu d'une loi constante de l'économie animale , cette résistance excite une réaction des gros vaisseaux , & une sorte d'éréthisme dans les petits , qui à la moindre occasion se change en spasme inflammatoire dans tel ou tel organe particulier , suivant que les circonstances déterminent la cause occasionnelle à agir sur une partie plutôt que sur l'autre. Mais en diminuant la tension du système artériel par

la saignée , en faisant usage d'un régime rafraîchissant , en administrant quelques remèdes fédatifs , on vient pour l'ordinaire aisément à bout de ces maladies. L'excès même de force tonique des vaisseaux leur sert de préservatif contre les mauvais effets d'une irritabilité accidentelle , & prévient les suites fâcheuses que l'inflammation pourroit avoir dans d'autres circonstances.

Dans les pays chauds au contraire , la force tonique est peu considérable & l'irritabilité est extrême. Les maladies inflammatoires y sont plus rares & beaucoup plus dangereuses. Le rhumatisme toujours engendré par le froid , y est à peu près inconnu. Les inflammations du cerveau , de la poitrine , des viscères du bas-ventre , qui peuvent être occasionnées par beaucoup d'autres causes , telles que l'action de certains miasmes , des erreurs dans le régime , des passions de l'ame , y sont plus fréquemment observées ; & la violence des symptômes étant

proportionnée à l'excessive irritabilité des vaisseaux , il en résulte promptement la gangrène & la destruction des organes qui étoient le siège du mal.

Dans les pays où la chaleur est ordinairement très-considérable , mais dont la température est cependant sujette à quelques altérations , le froid , quoique léger , occasionne des maladies inflammatoires d'autant plus funestes , que les habitans y ont été accoutumés à une atmosphère plus ardente. Dans l'île de Minorque , par exemple , il regne pendant l'hiver des inflammations de poitrine qui tuent les malades en très-peu de temps , s'ils ne sont secourus avec toute la diligence possible , & qui exigent des saignées beaucoup plus promptes & beaucoup plus abondantes , que les maladies de la même nature dans les pays plus voisins du Nord. (1)

(1) Cleghorn's Observations on the Epidemical diseases of Minorca, p. 259.

Enfin dans tous les climats , la salubrité de l'atmosphère dans laquelle on vit peut varier beaucoup à raison des exhalaisons de différens genres dont elle est fréquemment souillée. Ces exhalaisons , soit qu'elles s'élèvent de terres humectées par des eaux croupissantes , soit qu'elles tirent leur origine d'émanations animales, sont toutes de nature à disposer les personnes qui y sont exposées à des maladies putrides , & en diminuant le ton des artères elles rendent plus fâcheuses les maladies inflammatoires qui peuvent leur survenir. En général dans les pays très-chauds , lors même qu'elles ne causent pas immédiatement des maladies , » elles » abattent le courage & les forces, (1) » donnent un penchant à l'inaction & au » sommeil , & affoiblissent toutes les facultés intellectuelles. Toute étude ,

(1) Lind on diseases of hot Climates , Part 2 , Ch. 1.

» toute attention soutenue de l'ame à
» quelque sujet devient dangereuse ; les
» plaisirs de l'amour y ont souvent des
» conséquences funestes , les passions y
» sont plus sujettes à déranger le corps
» que dans un air plus pur. Une vive
» émotion suffit fréquemment pour cau-
» ser un accès de fièvre ; un emporte-
» ment de colère , un chagrin , donnera
» la jaunisse ou la fièvre jaune ; la vue
» d'un objet défagréable , un récit capa-
» ble d'inspirer de l'effroi , occasionnent
» souvent des maladies qui tuent en vingt-
» quatre heures. Si l'on transporte des
» blessés dans une atmosphère ainsi in-
» fectée , leurs plaies , quoiqu'elles paroîs-
» sent en bon état , & tendantes à se fer-
» mer , se rouvrent bientôt & prennent
» tous les caractères de la putridité. »
Dans les pays dont l'air est ainsi empoi-
sonné par ces exhalaisons , on n'observe
pas des maladies inflammatoires , ou du
moins s'il en existe , comme pourtant
je n'endoute pas , elles prennent si promp-

tement tous les caractères de maladies putrides , qu'elles demeurent confondues avec celles qui étoient essentiellement telles dans leur principe , & que quant à la cure elles n'admettent pas un autre traitement.

Dans les climats tempérés, les exhalaisons impures ne sont pas aussi nuisibles , quoiqu'en certaines circonstances elles produisent des effets analogues à ceux que nous venons de décrire. Les vapeurs marécageuses y énervent aussi le principe vital , & produisent des fièvres intermittentes ou rémittentes , dont la considération n'est point de notre sujet. Les effets des émanations animales se manifestent sur - tout dans les villes , & particulièrement dans les grandes villes. Là , l'air toujours mêlé avec celui qui a servi à la respiration d'un grand nombre d'hommes & d'animaux resserrés dans un petit espace , & entassés pour ainsi dire les uns sur les autres, chargé des vapeurs qui s'exhalent constamment de

la surface de leur corps , retenu par une infinité d'obstacles , ne peut circuler librement , ni se renouveler comme celui que respirent dans la campagne des hommes beaucoup plus isolés. Mille autres sources d'exhalaisons putrides contribuent encore à le souiller. Telles sont les boucheries , les cloaques , les ordures de toute espèce dont la police la plus exacte ne peut jamais purger assez promptement les villes d'une certaine grandeur. L'air ainsi corrompu n'est plus aussi propre à maintenir le principe vital dans toute son énergie ; où plutôt , ces vapeurs produites par la putréfaction , dont il est impregné , agissent sur ce principe comme un poison & détruisent son activité. De là vient que les villes sont les tombeaux du genre humain ; chaque année il y meurt beaucoup plus de gens qu'il n'en naît, en sorte qu'elles se dépeupleroient très - promptement , si les habitans n'étoient constamment renouvelés par les gens de la campagne. L'habitude
fait

fait que la plupart de ceux qui y font leur séjour ne s'en trouvent pas incommodés, mais lorsqu'ils vont vivre dans un air plus pur, le bien-être qu'ils éprouvent leur fait assez sentir la différence de cette atmosphère à celle qu'ils ont quittée. D'ailleurs si les adultes & les personnes d'une constitution vigoureuse résistent à ce poison, les enfans, les personnes foibles, les valétudinaires en souffrent fréquemment, & l'on en voit périr une multitude qui auroient vécu & recouvré des forces, s'ils avoient pu respirer l'air de la campagne.

Je ne puis pas dire à quel point l'impureté de l'air dans les villes peut influer sur les maladies inflammatoires, & déterminer leur tendance à la putréfaction. Je ne connois point d'observations qui aient été faites dans la vue de décider cette question. Mais il me paroît qu'en général, les fièvres inflammatoires sans détermination locale se terminent plus promptement dans la campagne que

74 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE ;
dans les villes , ou elles sont plus ordi-
nairement suivies de quelques symp-
tômes de putridité , & que les inflam-
mations particulières , celles de la gorge
par exemple , de la poitrine , des entrail-
les y sont beaucoup plus sujettes à se ter-
miner par la gangrène. Dans les grands
hôpitaux , où les pernicioeux effets de
l'air corrompu par des exhalaisons ani-
males sont plus manifestes que par-tout
ailleurs , on remarque sur-tout que les
blessés dont les plaies sont accompagnées
d'une inflammation considérable , & de
nature à intéresser des parties très-irrita-
bles , ont infiniment plus de peine à se
guérir que ceux qui ont le bonheur de
pouvoir être soignés dans un air plus
pur. (1) » Les contusions violentes «
dit un Chirurgien très - éclairé , qui
s'est beaucoup occupé des moyens de
parer à ces inconvéniens , » les brûlures ,
» les plaies de parties nerveuses ou mem-

(1) Aikin , Thoughts on hospitals , p. 24.

» braneuses , les fractures composées &
 » autres maux de cette espèce , sont par-
 » ticulièrement dangereux & difficiles à
 » guérir dans l'air impur d'un hôpital.
 » Les Chirurgiens des armées & des flot-
 » tes , ont appris à connoître par une ex-
 » périence malheureuse les terribles suites
 » des plaies faites par des armes à feu ,
 » dans leurs hôpitaux. Ils voyent l'inu-
 » tilité de tous leurs efforts pour sauver
 » un membre fracassé , & malgré toute
 » leur répugnance , ils sont conduits à
 » recourir fréquemment à l'amputation,
 » remède défagréable par lui-même ,
 » & dangereux dans ces sortes de cas. Et
 » tout Chirurgien attaché au service
 » d'un hôpital vaste & abondant en ma-
 » lades, fait combien il est difficile d'y
 » guérir une fracture composée. Cette
 » difficulté est si généralement reconnue,
 » que les plus humains & les plus sensés
 » d'entr'eux ont été obligés de se sou-
 » mettre à cette affreuse regle de pra-
 » tique , que dans toute fracture com-

» posée il faut faire l'amputation sur le
 » champ. Cependant la différence de suc-
 » cès dans la pratique particulière mon-
 » tre assez que cette règle n'est point
 » fondée sur la nature même du mal,
 » mais seulement sur la malignité de l'air
 » des hôpitaux. »

Cette pernicieuse influence du mauvais air, ne s'étend pas également à toutes les maladies inflammatoires ; mais celles qui par leur nature, ou plutôt par une disposition particulière des vaisseaux affectés, ont naturellement une tendance plus marquée à se terminer par la gangrène, sont aussi celles où l'on en observe plus manifestement les effets. Nous avons de ceci un exemple bien frappant dans l'érysipèle, espèce particulière d'inflammation dont le siège paroît limité aux vaisseaux les plus voisins de la peau ou de la surface des viscères, dont l'effet est constamment un épanchement de sérosité âcre, qui n'est retenue que par l'épiderme ou l'épithelion, & conséquemment ne forme

jamais de pus, & dont la cause prochaine paroît tenir entièrement à une augmentation d'irritabilité dans ces vaisseaux qui en sont le siège. Tandis que des inflammations d'un autre genre, telles que la pleurésie, le rhumatisme aigu surviennent particulièrement à des personnes robustes, & chez lesquelles le principe vital a beaucoup d'énergie, l'érysipèle attaque également des personnes délicates, âgées, ou cacochymes; on le voit aussi se manifester comme symptôme dans des parties affoiblies, & qui ont jusqu'à un certain point perdu leur ton, lorsque la peau est irritée par une distension excessive, comme cela arrive aux parties devenues œdémateuses, ou par quelque autre cause. Dans ces derniers cas sur-tout, il tend facilement à la gangrène, & dans la cure il faut bien prendre garde à ne pas employer des moyens qui puissent affoiblir le malade. Mais en général, lorsqu'il attaque des personnes fortes & bien portantes d'ailleurs, lors-

que sa cause n'est pas compliquée de quelque levain putride , il demande à être traité par la saignée , les remèdes tempérans & le régime le plus rafraîchissant. Cette méthode est généralement admise ; Sydenham , Boerhaave , Cullen , & presque tous les plus grands Praticiens la recommandent. M. Brocklesby (1) après une pratique très étendue comme Médecin d'armée , assure qu'il n'a point vu de maladies aiguës qui se guérissent plus sûrement que l'érysipèle par la saignée & un abondant usage de nitre.

Cependant cette pratique garantie par tant d'autorités , & par le succès le plus constant dans la campagne & dans les Villes qui par leur peu d'étendue , ou par une situation particulière , ont l'avantage de jouir d'un air pur , ne réussit pas également bien dans les grandes villes , & quoique suivie avec prudence , elle y

(1) Medical observations by Richard Brocklesby , p. 140.

est souvent sans succès. Le savant & ingénieux M. Fordyce accoutumé à exercer la médecine en Ecoſſe , & à traiter l'éryſipèle par la ſaignée & les remèdes rafraîchiſſans , vit bientôt , lorsqu'il eut commencé à pratiquer à Londres , qu'il falloit ſuivre une autre méthode dans le traitement de cette maladie , parce que celle là manquoit fréquemment , & qu'en affoibliffant les malades elle amenoit ſouvent des ſymptômes de malignité. Son génie & l'expérience le conduiſirent à en adopter une bien différente , & en apparence tout à fait oppoſée ; il trouva que tout ce qu'il faiſoit autrefois par des évacuations & des remèdes antiphlogiſtiques , il pouvoit l'obtenir par de très-fortes doſes de kina. Depuis cette découverte , il fait faire quelquefois une ſaignée au commencement de la maladie , & ſeulement aux gens les plus robuſtes ; le plus ſouvent il n'en fait point , quoique la fièvre paroiffe très - forte , mais il donne ſur le champ le kina en ſubſtance

à la dose d'une once ou davantage , toutes les vingt-quatre heures. Par ce moyen il calme promptement l'irritation des vaisseaux , il abat la fièvre , il fait cesser les symptômes nerveux qui par-tout accompagnent plus ou moins l'érysipèle , & prévient sûrement les symptômes de putridité & de malignité qui se manifestent souvent , lorsqu'on traite cette maladie dans un air impur par la méthode des évacuans , ou lorsqu'on l'abandonne entièrement à elle-même. On peut voir dans ses élémens de pratique , qu'il suit cette méthode , même dans l'érysipèle de l'urètre qui accompagne la gonorrhée virulente.

Je ne fais jusqu'à quel point réussiroit ce traitement lorsqu'aucune cause extérieure ne concourt pour donner à la maladie une terminaison fâcheuse. Je ne l'ai jamais suivi dans ma pratique , parce qu'à Genève la méthode ordinaire a toujours le plus heureux succès. Cette ville par sa situation avantageuse sur une col-

line , par le cours du Rhône qui la traverse , par le voisinage d'un grand lac dont l'eau est parfaitement pure , par la police exacte qui y regne , jouit d'un air plus sain qu'aucune ville de la même grandeur. A l'exception de la petite vérole & de quelques autres exanthèmes , les fièvres épidémiques & contagieuses qui désolent tant de pays , y sont totalement inconnues; on n'y voit que très-peu de maladies vraiment putrides ou malignes , & celles ci sont presque toujours sporadiques. Toutes les maladies aiguës y portent plus ou moins un caractère inflammatoire, & je puis dire qu'il n'y en a point où la saignée ne soit utile au moins dans le commencement.

§. III. *Influence du mauvais air sur les Femmes en couche.*

Revenons à présent à la fièvre puerpérale. Cette maladie est une de celle qui sont le plus affectées par l'influence

du mauvais air , comme cela se prouve par une multitude de faits consignés dans les annales de la médecine. Van Swieten rapporte d'après Peu , que dans un hôpital où il mouroit beaucoup de femmes en couche, on soupçonna qu'elles étoient mal gouvernées ou négligées par les accoucheurs. Un Médecin examinant avec soin toutes les circonstances, crut trouver la cause de ces défastres en ce que l'appartement des femmes en couche étoit immédiatement au dessus de celui des blessés; & ce qui confirmoit son opinion, c'étoit qu'il mouroit un plus grand nombre de ces femmes lorsqu'il y avoit le plus de malades dans l'appartement inférieur. On mit les accouchées dans un autre appartement , & bientôt cette mortalité cessa. En général la fièvre puerpérale est toujours plus fâcheuse dans les hôpitaux que partout ailleurs : les symptômes les plus légers de cette maladie , ceux qui dans d'autres circonstances seroient de nature à se dissiper promptement d'eux-

mêmes , ne tardent pas à devenir très-graves, & tuent les personnes qui en sont atteintes , malgré tous les efforts de l'art pour les sauver.

Mais concluons nous delà , avec M. White, que cette maladie soit essentiellement une maladie putride , qu'elle ne doive son origine qu'à des causes qui tendent à disposer les humeurs à la putréfaction , & que le mauvais air y contribue toujours plus ou moins? J'ai vu bien des cas de fièvre puerpérale très-graves, j'en ai même vu qui ont été mortels, qu'on ne pouvoit point attribuer à des causes de cette nature. Je donnerai dans la suite l'histoire de trois de ces cas qui se sont terminés par la mort , où il y avoit eu quelques erreurs de regime , mais où l'on prit , pendant le temps au moins que les malades furent confiées à mes soins , toutes les précautions possibles pour purifier l'air de leurs appartemens , & pour éviter tout ce qui pou-

voit le moins du monde favoriser une tendance à la putréfaction.

Je suis fâché de voir dans un ouvrage aussi recommandable que celui de M. White, & dont il n'y a que le grand cas que j'en fais qui puisse m'engager à relever ce que j'y trouve de répréhensible, qu'il aille jusqu'à donner pour cause immédiate de la fièvre puerpérale l'action d'un air impur sur la matière des vidanges, par lequel elle est infectée & passe à un état de corruption. Suivant lui, cette matière ainsi corrompue étant pompée dans la matrice par les lymphatiques, se porte sur l'omentum & les parties adjacentes, & y produit cet état de putréfaction qu'on y observe par la dissection. Il paroît croire aussi, que les matières putrides logées dans les premières voies, peuvent être réabsorbées au travers des tuniques des intestins, se porter sur les autres viscères, & contribuer à ces mêmes effets.» Pourquoi,

» dit-il, la fièvre puerpérale est elle tou-
» jours accompagnée de douleurs dans
» les régions hypogastriques ou iliaques,
» & fréquemment au dessus de la sym-
» phise du pubis ? C'est parce que ces
» parties sont les plus voisines de l'uterus
» & des intestins, & sont par conséquent
» plus à portée d'absorber la matière pu-
» tride. Pourquoi trouve-t-on générale-
» ment la partie inférieure de l'omen-
» tum gangrenée ? C'est parce qu'elle
» est en contact avec l'uterus & les intes-
» tins, & que la nature graisseuse de ce vis-
» cère le dispose à se gangrener promp-
» tement. » Mais d'abord il me paroît ab-
surde que l'on puisse regarder l'action de
l'air dans l'uterus comme la cause directe
de l'altération des vidanges, & je ne
comprends pas qu'à moins de le faire en-
trer par force, il puisse s'en introduire
la moindre parcelle dans sa cavité. Si
l'air infecté d'exhalaisons méphitiques est
dangereux pour les femmes en couche,
comme je n'en doute pas, ce n'est point

en agissant sur une petite portion du corps, avec laquelle il ne peut pas même avoir de contact, ni en corrompant un fluide destiné à être promptement évacué, mais en vertu d'une action directe sur le système nerveux, avec lequel il communique par toute la surface interne de la bouche, des narines, des poumons, & par tout les points de la surface extérieure du corps qui sont doués de sensibilité. Comme on voit la flamme d'une bougie s'affoiblir, & ne donner qu'une lumière très-pâle dans un air fouillé de vapeurs impures, de même le principe vital, plus sensible encore à leurs funestes impressions, perd bientôt de son énergie dans une semblable atmosphère; & toutes les causes nuisibles, tant celles qui sont inséparables de la nature même de l'économie animale, que celles qui ne sont qu'accidentelles, y deviennent plus dangereuses. Les femmes déjà très-éprouvées par les travaux de l'accouchement, en sont bien plus facilement affectées

qu'elles ne le feroient dans un autre temps ; & d'après ce qui a été dit de l'éryfipèle , il est aisé de comprendre qu'une inflammation que nous avons lieu de regarder comme étant du genre éryfipélateux , ainsi que nous le verrons ci-après , dans une partie aussi irritable que les intestins , & chez des personnes dans lesquelles , en conséquence des circonstances particulières où elles se trouvent , le principe vital a moins de vigueur , amène promptement des symptômes de putridité , la gangrène & la mort.

Je remarquerai encore sur l'opinion de M. White, que quoique l'anatomie nous montre par-tout des vaisseaux absorbans lymphatiques , & qu'il lui soit permis d'en admettre qui repompent les sucs viciés contenus dans la cavité des intestins & dans celle de la matrice , il n'est point fondé à supposer que ces sucs ainsi réabsorbés puissent se déposer sur la surface des viscères voisins ; tous les faits au contraire annoncent que les fluides altérés

dans leur nature , lorsqu'ils sont absorbés par les vaisseaux lymphatiques , ne manifestent leurs mauvais effets qu'en affectant le système glandulaire ; or nous ne voyons rien de semblable dans la fièvre puerpérale. Je crois encore qu'il est à préfumer , que si les vaisseaux lymphatiques repompoient dans la matrice un fluide capable de corrompre les parties voisines de cet organe , il devrait toujours être lui-même corrompu le premier ; cependant ni M. Hulme , ni M. Leake , ni moi n'avons vu que ce fût le cas ; je suis convaincu au contraire qu'à peine une fois sur dix paroît-il par la dissection qu'il ait subi quelque altération de la nature de celles qu'on observe dans les autres viscères. On voit donc que quoique le mauvais air puisse être extrêmement nuisible aux femmes en couche , quoiqu'il paroisse même quelquefois engendrer la fièvre puerpérale , il ne peut cependant pas être considéré comme en étant la cause directe. Cette fièvre est

dans sa nature une maladie tout-à-fait inflammatoire , & comme telle , elle n'est affectée par les causes de putridité que dans sa terminaison , ou tout au plus , par l'effet de ces causes sur le principe vital , qu'elles rendent en général plus irritable , & par là même plus susceptible d'une révolution inflammatoire.

§. IV. *Causes prédisposantes & occasionnelles de la Fièvre puerpérale.*

Après avoir rendu raison de ce fait , je vais passer à l'examen des causes prédisposantes & occasionnelles qui peuvent donner lieu à cette maladie : cet examen ne servira pas peu à confirmer notre opinion sur la nature de sa cause prochaine.

(a) *Le changement de tension dans les vaisseaux du bas-ventre lors de l'accouchement.*

La première dont je ferai mention , c'est la compression des vaisseaux de tous

les viscères du bas - ventre pendant la grossesse, & le changement qu'éprouvent ces viscères, relativement à l'équilibre de la circulation , en conséquence de l'accouchement. Pendant les derniers mois de la grossesse , la matrice dont le volume est très-considérable , comprime extrêmement l'omentum & les intestins, particulièrement les intestins grêles à cause de leur situation dans la partie inférieure de l'abdomen ; mais, soit que cette compression augmente très - graduellement & que le corps s'y accoutume peu à peu , soit que la sage Nature ait pris d'autres précautions pour parer aux inconvéniens qui pourroient en résulter , il ne paroît pas que la santé des femmes enceintes en soit considérablement dérangée. Cependant, on voit pour l'ordinaire bien des petits symptômes , qui sont la conséquence d'un changement dans l'état de la circulation , & qui indiquent ou une pléthore réelle, ou plutôt une tension de tout le système

sanguin , semblable jusqu'à un certain point à celle qui a lieu dans les maladies inflammatoires. C'est par cette raison qu'il arrive si souvent aux femmes enceintes de se plaindre d'un sentiment de plénitude , de douleurs de tête , de maux de dents , de chaleur extraordinaire ; qu'elles supportent le froid beaucoup mieux qu'en tout autre temps ; qu'elles ont le pouls plus fort & plus plein que dans l'état habituel ; que lorsqu'on fait une saignée pendant la grossesse , le sang se couvre presque toujours d'une croûte inflammatoire.

Aussi - tôt après l'accouchement , la pression sur les viscères ne subsistant plus , le sang passe avec plus de facilité de l'aorte descendante dans tous les vaisseaux abdominaux. Ces vaisseaux , qui probablement ont perdu un peu de leur ton , par la gêne dans laquelle ils ont été pendant long-temps , cèdent plus facilement qu'ils ne feroient dans d'autres circonstances , à l'effort de la co-

lonne de sang qui n'éprouve plus la résistance accoutumée. Je suis d'autant plus porté à admettre cette atonie des vaisseaux, que les fibres mêmes des intestins perdent évidemment de leur ressort, puisqu'après leurs couches, la plupart des femmes ont le ventre plus volumineux qu'il n'étoit avant qu'elles fussent enceintes, puisque ce gonflement ne se dissipe que peu à peu, & puisque cette disposition va toujours en augmentant à chaque nouvelle grossesse. Or il est permis de présumer que ce qui arrive aux tuniques des intestins, arrive aussi à celles de leurs vaisseaux qui ont été dans le même état de compression & de gêne. Je dis donc qu'en conséquence de cette atonie des vaisseaux, ils admettent une plus grande quantité de sang, & qu'ils sont par-tout dans un état de tension & de pléthore qui les rend très-irritables.

C'est ce changement d'équilibre dans la circulation qui est une des principales

causes prédisposantes de la fièvre puerpérale. Il ne faut pas croire qu'il puisse jamais directement & par lui-même produire une inflammation sans le concours d'aucune autre circonstance : si cela arrivoit dans un seul cas , la même chose devroit arriver dans tous. Mais la plénitude extraordinaire des vaisseaux du bas-ventre , jointe à l'irritabilité naturelle des viscères auxquels ils se distribuent , les rend beaucoup plus susceptibles que dans un autre temps d'être affectés par toutes les causes de spasme , même les plus légères. Et la preuve que cette cause entre pour beaucoup dans la production de la fièvre puerpérale , c'est que cette maladie se déclare presque toujours peu de temps après l'accouchement. M. Leake , Médecin d'un très-grand hôpital destiné uniquement aux femmes en couche , affirme que dans le temps où il y avoit le plus de fièvres puerpérales , les femmes grosses , celles même qui étoient le plus près de leur terme , n'en étoient

94 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE ,
jamais attaquées, quoiqu'elles se tinssent
constamment auprès des malades , &
qu'elles leur rendissent des soins , mais
qu'après l'accouchement plusieurs d'en-
tr'elles tomboient malades. On comprend
aisément que les causes occasionnelles ,
telles que les affections de l'ame , le froid,
le mauvais air, &c. n'ont pas le même pou-
voir sur les extrémités des artères des in-
testins pour y engendrer un spasme in-
flammatoire , tandis qu'elles sont dans
cet état de compression dont nous avons
parlé , que lorsque ayant perdu une par-
tie de leur ton , & n'étant plus soutenues
par cette compression même qui y sup-
pléoit , distendues d'ailleurs par une quan-
tité de sang d'autant plus grande que ce
fluide y aborde avec plus de force que
dans l'état ordinaire , & que le relâche-
ment de leurs tuniques leur permet d'en
admettre davantage , elles sont devenues
beaucoup plus irritables ; cette irritabi-
lité sur-tout étant rendue plus considé-
rable par l'augmentation de mobilité de

tout le systême nerveux qu'on observe généralement chez les femmes en couche.

Il y a un fait assez remarquable, qui tend à confirmer cette théorie, en même temps qu'il sert à l'expliquer, & dont je ne pouvois me rendre raison avant que d'avoir porté mes vues d'une manière particulière sur la nature & les causes de la fièvre puerpérale; ce sont les douleurs de ventre dont se plaignent souvent les hydropiques après qu'on a évacué par la ponction les eaux contenues dans la cavité de l'abdomen. Il n'est pas rare après cette opération de voir les malades se plaindre de douleurs de colique, qui sont quelquefois très-vives, qui vont même dans certains cas au point de dégénérer en vraie colique inflammatoire, & de se terminer par la gangrène. On ne peut pas attribuer cette inflammation à une irritation mécanique produite par l'instrument dont on s'est servi, parce que de la manière dont se pratique cette opération, il est à peu près impossible

que l'on blesse aucun viscère. D'ailleurs si ces douleurs tenoient à une cause de cette espèce , elles seroient toujours accompagnées de quelque symptôme grave , au lieu que le plus souvent il n'y a rien de semblable. Mais il me paroît tout naturel de les attribuer au changement d'équilibre qui a lieu dans la circulation. Car les eaux contenues dans le ventre , quoiqu'elles ne compriment pas les vaisseaux des viscères aussi fortement que le fait la matrice vers la fin d'une grossesse , agissent cependant sur eux avec une certaine force, à raison de la pression qu'elles éprouvent elles-mêmes de la part des muscles abdominaux. Aussi à mesure que les eaux s'écoulent , tel est le changement qui arrive dans la distribution du sang vers les parties supérieures & inférieures , que le cerveau n'en recevant plus une quantité suffisante , il arrive souvent aux malades de tomber en syncope , accident que l'on prévient en les tenant dans une position horizontale , &

en

en comprimant le ventre par des bandages. Les vaisseaux des viscères plus remplis de sang qu'ils ne devroient l'être, rendent toutes les parties auxquelles ils se distribuent, plus sensibles à des causes de tension & d'irritation très-légères, & qui ne s'appercevroient pas dans un autre temps, telles, par exemple, que des vents, ou quelques matières logées dans les intestins. Mais bientôt l'équilibre de la circulation se rétablit, les vaisseaux relâchés reprennent leur ton, & ceux des viscères ne recevant plus que la quantité de sang qui leur étoit destinée, l'extrême sensibilité de ces parties revient à son état naturel.

On voit donc comment un changement dans la distribution du sang aux viscères du bas-ventre, peut produire une disposition telle, que concourant avec certaines causes occasionnelles, il en résulte une inflammation de ces mêmes viscères. Mais quoique j'aie comparé ce qui arrive aux hydropiques après la ponc-

tion, avec ce qu'éprouvent les femmes nouvellement accouchées, je suis bien éloigné de croire que le cas des uns soit parfaitement semblable à celui des autres. Chez les hydropiques, tous les vaisseaux abdominaux sont également comprimés; & comme cette compression ne s'exerce que par un corps tout-à-fait fluide, elle ne sauroit être aussi forte que celle que produit le poids de la matrice & de son contenu, que l'on peut considérer tout ensemble comme faisant une masse solide. D'ailleurs cette masse repose sur certaines parties beaucoup plus que sur d'autres, & ces parties qui ont le plus souffert peuvent être après l'accouchement comme un foyer où commence l'inflammation, qui étant une fois formée dans quelques points, s'étend ensuite avec facilité sur tout ce qui les entoure. J'observerai encore que chez les hydropiques l'irritabilité est peu considérable, qu'il y a au contraire un relâchement universel dans tout le système vasculaire, & qu'en conséquence,

la plénitude occasionnelle des vaisseaux sanguins peut bien donner lieu à des douleurs plus ou moins vives , mais que ces douleurs sont rarement accompagnées de symptômes graves. Si pourtant elles sont suivies d'une vraie inflammation , comme je l'ai vu arriver, cette inflammation est beaucoup plus lente qu'elle n'est ordinairement dans ces organes , & n'est accompagnée que de peu ou point de fièvre.

L'état des femmes en couche est bien différent. Non-seulement la mobilité de tout le système nerveux est fort augmentée chez elles , mais encore tous leurs vaisseaux sanguins sont dans une sorte d'éréthisme qui a pris naissance pendant la grossesse , & qui, comme je l'ai dit tout à l'heure , est une vraie disposition inflammatoire. Car cette disposition, quel qu'en soit le principe , ne cesse pas avec la cause qui l'a produite. Lorsqu'un froid long-temps continué l'a engendrée, le retour de la chaleur ne suffit pas pour y

100 DELA FIÈVRE PUERPÉRALE ,
mettre fin ; elle subsiste encore pendant
quelque temps , & occasionne à cette
époque une multitude de maladies. De
même , celle qui est l'effet de la gros-
sesse demeure après l'accouchement ;
elle paroît d'ailleurs entretenue jusques
à un certain point par la sécrétion du lait ;
c'est ce que prouve le grand nombre
d'accidens inflammatoires auxquels les
nourrices sont sujettes , & que la mé-
decine vulgaire attribue à des dépôts
laiteux.

(b) *Le froid.*

Si cette disposition à l'inflammation se
trouve augmentée par quelque autre cau-
se , comme par le froid qui est une de
celles qui l'engendrent le plus puiffam-
ment , l'état des femmes en couche de-
vient encore plus critique. Or c'est un
fait que le froid contribue singulière-
ment à la production de la fièvre puer-
pérale , puisque cette maladie est beau-
coup plus fréquente dans les pays du

nord que dans ceux du midi , & que dans les climats tempérés tels que le nôtre elle est beaucoup plus meurtrière en hiver qu'en été.

Ce fait cependant , qui méritoit bien l'attention des Médecins , a été si peu observé par eux , qu'aucun des Auteurs qui ont écrit sur ce sujet , n'en fait la moindre mention , enforte que je ne puis tirer d'eux aucune lumière à cet égard. A leur défaut , je ne saurois passer sous silence les remarques de M. Brydone, voyageur éclairé , & observateur judicieux , qui en décrivant les mœurs des habitans de la Sicile, raconte que les femmes de condition y sont dans l'usage de recevoir compagnie chez elles dès le lendemain de leurs couches , qu'elles continuent à tenir des assemblées nombreuses tous les soirs pendant la convalescence qui dure communément onze à douze jours , sans en être du tout incommodées , & que ces femmes paroissent très-surprises d'apprendre qu'en d'autres

pays on mouroit souvent des suites de l'accouchement. Il remarque que dans les pays froids les accouchemens font difficiles & dangereux, mais qu'ils se font plus aisément dans les contrées chaudes & basses. Enfin il observe que dans quelques endroits des Alpes, la moitié des femmes meurent en couche, mais que celles qui descendent dans la plaine quelques semaines avant que d'accoucher, courent un risque beaucoup moins grand. Je ne déterminerai pas jusqu'à quel point cette dernière assertion sur la mortalité des femmes en couche dans les Alpes est exagérée : peut-être l'est-elle moins qu'elle ne le paroît au premier coup-d'œil. Je crois bien aussi qu'il se trompe lorsqu'il semble affirmer que dans les pays chauds, & particulièrement en Sicile, l'accouchement n'est jamais funeste, ni par lui-même, ni par ses suites. Il suffit d'avoir lu Hippocrate & les autres Médecins qui ont écrit dans les contrées méridionales, pour voir que la fièvre

puerpérale & les autres maladies qui tuent chez nous tant de femmes en couche , ne leur étoient pas inconnues ; mais on peut pardonner ces exagérations à un homme qui n'étoit pas Médecin , qui n'a fait ces observations , pour ainsi dire , qu'en passant , & sans y donner toute l'attention qu'elles auroient méritée. Cependant il en résulte assez évidemment , que l'accouchement est beaucoup moins dangereux dans les pays chauds que dans les pays froids. Il seroit à souhaiter que l'on fit en différens pays des recherches sur la mortalité des femmes en couche , & sur la proportion avec le nombre total des naissances ou des morts : les résultats rapprochés & comparés ensemble, pourroient être très-intéressans , & fournir des vues importantes à la médecine.

On a publié des extraits des registres mortuaires de la ville de Londres depuis le milieu du siècle dernier, d'après lesquels il est aisé de déterminer quel est

en cette Capitale le nombre des femmes qui meurent en couche, & la proportion avec celui des naissances ; j'en ai dressé une table qu'on peut voir à la fin de ma préface. J'aurois bien souhaité pouvoir tirer de ces mêmes extraits des renseignements sur la proportion de la mortalité des femmes en couche dans les différentes saisons, mais ils ne donnent aucune lumière à cet égard. Desirant cependant d'apprendre quelque chose sur ce sujet qui me tenoit fort à cœur, j'ai consulté les registres mortuaires de Genève, & je les ai suivis pendant l'espace de quatre-vingts ans. J'ai noté année par année, & mois par mois, le nombre des femmes mortes de l'accouchement ou de ses suites. (1) Je donnerai ci-après la ta-

(1) J'ai tâché de recueillir dans ces extraits le nombre de toutes les femmes mortes en couche, sans avoir égard à leur genre de mort, quoique mes recherches soient relatives seulement à la fièvre puerpérale, & que toutes mes

ble que j'ai faite ensuite de ces recherches. En attendant, voici le résultat que j'ai trouvé en sommant le nombre total de ces morts dans chaque mois.

Depuis l'année 1699 jusqu'en 1778

conclusions se rapportent à cette maladie ; mais l'inexactitude des registres ne m'a pas permis le plus souvent de distinguer les cas où elle avoit été la cause de la mort, d'avec ceux où la mort dépendoit de quelqu'autre cause. On ne peut cependant tirer de là aucune objection importante contre mes conclusions. Il est aisé de voir que la fièvre puerpérale est de beaucoup la cause de mort la plus fréquente parmi les femmes en couche : je crois être plutôt au dessous de la véritable proportion qu'au dessus, en disant qu'elle est à toutes les autres comme quatre à un. D'ailleurs dans les époques où les registres m'ont paru avoir été tenus avec le plus de soin, j'ai trouvé que les inflammations de poitrine formoient une assez grande proportion de ce cinquième des morts causées par d'autres maladies, & tous les cas de cette nature tendent manifestement à confirmer ma théorie.

106 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE,
 inclusivement il est mort, au mois de
 janvier, 77 femmes en couche.

		juillet, 37
fevrier, 43		août, 36
mars, 76		septembre, 51
avril, 55		octobre, 51
mai, 53		novembre, 66
juin, 30		décembre, 61

Ces morts sont évidemment beaucoup plus nombreuses en hiver qu'en été. La somme des mois de juin, juillet & août, n'est que la moitié de celle des mois de novembre, décembre & janvier. Ce dernier qui est généralement le plus froid, est aussi celui de tous qui fournit le nombre le plus considérable. On est surpris de voir la disproportion qu'il y a entre le mois de février & ceux qui le précèdent ou qui le suivent; mais un peu d'attention à la météorologie de ce pays suffit pour l'expliquer. Dans ce mois pour l'ordinaire les fortes gelées ont cessé, l'air est calme & serein, on n'a

ni pluie, ni neige, ni vents froids; je parle de ce qui arrive le plus communément, car il y a bien des exceptions. (1) Au mois de mars la saison devient extrêmement irrégulière ; on a quelques jours chauds , qui semblent ne promettre le retour de l'été que pour rendre plus sensible la rigueur de ceux qui les suivent. On voit fréquemment reparoître la glace & la neige , ou bien l'on a des bises très-fortes , qui font sur le corps une impression beaucoup plus désagréable que n'est celle du froid le plus vif dans un air calme. Pendant le mois d'avril & jusques vers la fin de mai , les même alternatives de chaleur & de froid se renouvellent fréquemment , & occasionnent une multitude de maladies inflammatoires de

(1) Il faut aussi considérer que ce mois étant plus court que les autres , il en résulte une différence dans le nombre des morts qui doit être à peu près d'un dixième.

toute espèce. Au mois de septembre , & souvent dès la fin du mois d'août , il survient des pluies qui rafraîchissent beaucoup l'air ; & à cette époque , la mortalité qui avoit diminué pendant l'été parmi les femmes en couche , augmente sensiblement. Elle est cependant moins grande en automne qu'au printemps , parce qu'en tout il y a moins de froid , & que la température est beaucoup plus uniforme. Aussi voyons-nous par la table ci-dessus , qu'il est mort 131 femmes en couche dans les mois de mars & d'avril , tandis qu'il n'y en a que 102 dans ceux de septembre & d'octobre. En novembre & décembre il en meurt davantage , à raison de ce que la saison est plus rigoureuse.

Les mois de juillet & d'août sont les plus chauds de toute l'année , ce ne sont pourtant pas ceux qui présentent le plus petit nombre de morts ; le mois de juin , dont la chaleur n'est pas aussi grande , est celui où il y en a le moins. La diffé-

rence, il est vrai, n'est pas considérable ; & l'on pourroit bien supposer que c'est purement une affaire de hafard si elle existe , ou même si elle n'est pas inverfe. Cependant je remarquerai que quoique cela pût être vrai en ne prenant qu'un petit nombre d'années , cela devient beaucoup moins probable lorsqu'on en embrasse un grand nombre. C'est pourquoi je ferois plutôt porté à conclure , que la température moyenne de l'air dans le mois de juin est , pour Genève au moins , la plus favorable aux femmes en couche , & que si l'hiver est la saison la plus dangereuse pour elles , les trop grandes chaleurs de l'été peuvent auffi , jusqu'à un certain point , leur être nuisibles.

Il y a cette différence entre la fièvre puerpérale & tous les autres genres d'inflammation , relativement au pouvoir qu'a le froid de les engendrer : c'est qu'il paroît que , toutes choses égales d'ailleurs , plus le froid est vif & continu ,

plus il tue de femmes en couche , au lieu que ce sont plutôt les vicissitudes rapides de la chaleur & du froid qui produisent les autres espèces de maladies inflammatoires. C'est par cette raison qu'à Genève il y en a plus au printemps qu'en toute autre saison. Cela vient de ce que l'action d'un froid égal & constant ne suffit pas par elle-même pour exciter l'inflammation ; il faut que son action coïncide avec quelque changement dans la circulation, comme celui, par exemple, qui a lieu en conséquence d'un exercice violent, au moyen duquel l'action du cœur & des gros vaisseaux étant beaucoup augmentée, le sang est poussé avec plus de force dans les extrémités des vaisseaux. Toute personne qui dans ce cas s'expose subitement à un certain degré de froid échappe difficilement à une inflammation de poitrine, ou à quelque autre maladie très-grave, à moins qu'en s'y exposant elle ne continue par l'exercice de ses muscles à maintenir l'activité de la circulation dans

les petites artères de la surface & des poumons. Mais au printemps, le passage subit du froid à la chaleur & de la chaleur au froid, suffit pour produire ces changemens d'équilibre dans la distribution du sang, nécessaires à la formation des maladies inflammatoires. Dans le premier cas, le froid agit comme cause prédisposante, dans le second, comme cause occasionnelle ou excitante ; peut-être que le plus souvent il agit des deux manières. Dans l'un & dans l'autre cas, la cause prochaine de l'inflammation est toujours un spasme excité dans les petits vaisseaux, dans un moment où leur tension est augmentée par l'abórd d'une plus grande quantité de sang que celle qu'ils étoient accoutumés à recevoir.

Quant à la fièvre puerpérale, toutes les femmes en couche y sont déjà plus ou moins disposées, comme nous venons de le voir, par le changement qui se fait dans l'équilibre de la circulation au moment de l'accouchement. Ce change-

ment a les mêmes effets que celui que produisent les vicissitudes de la chaleur ; & lorsqu'il concourt avec le froid de l'hiver, la disposition inflammatoire que ces deux causes réunies donnent aux accouchées, suffit par elle-même pour exciter une vraie inflammation d'entrailles à la plus légère occasion , & cette considération explique pourquoi c'est dans la saison la plus froide que cette maladie s'engendre le plus facilement. Cependant il paroît que dans la saison où les vicissitudes de la chaleur & du froid sont les plus marquées, leur succession rapide peut aussi contribuer puissamment à la faire naître , puisqu'au mois de mars où la somme de froid est bien moindre qu'au mois de janvier , la mortalité des femmes en couche est à peu près la même. Aussi M. Leake, qui le premier a cherché à déterminer quelque chose à cet égard , a-t-il cru observer que ces vicissitudes étoient précisément ce qui donne la constitution de l'air la plus fu-

nefte aux femmes en couche. Mais les observations ne s'étendent pas au-delà d'une année, & portent sur un trop petit nombre de faits pour qu'on puisse en tirer des conféquences bien précises. Ce qui réfulte le plus clairement de ceux qu'il raconte, c'est qu'il meurt beaucoup plus de femmes de suites de couche en hiver qu'en été; conclufion qui s'accorde parfaitement avec la nôtre, mais qui n'est rien moins que favorable à la théorie de ceux qui s'obftinent à confidérer la fièvre puerpérale comme une maladie putride, & qui recommandent l'admission de l'air froid comme le fouverain remède.

(c) *La constitution épidémique.*

A l'exception de cette différence de mortalité des femmes en couche en hiver & en été, les extraits que j'ai faits de nos régiftres, ne me fourniffent rien qui puiſſe mener à conclure que la fièvre puerpérale foit jamais vraiment épidémi-

que. Dans l'espace de quatre-vingts ans, je trouve une seule année où il y a dix-sept femmes mortes en couche & trois où il n'y en a que deux, pas une où il n'y en ait point du tout; deux exemples seulement de quatre dans un mois, & d'ailleurs une assez grande uniformité dans la distribution des autres morts produites par cette cause, pour croire que le hasard seul a rapproché celles qui se trouvent en nombre un peu considérable dans un espace de temps plus court qu'à l'ordinaire. Il n'est pas impossible cependant qu'il n'y ait quelquefois dans la constitution de l'air quelque vice particulier, qui par sa complication avec le froid augmente beaucoup le nombre & la mortalité des fièvres puerpérales. On seroit au moins porté à le croire, en parcourant les annales de la médecine. Il est fait mention, par exemple, dans l'histoire de l'académie des sciences (1), d'une

(1) Histoire de l'Académie, 1746, p. 160.

épidémie qui regna parmi les femmes en
 couche à Paris pendant l'hiver de 1746,
 & qui fut extrêmement meurtrière. » Elle
 » commençoit par le dévoiement , ou
 » par une disposition au dévoiement qui
 » continuoit pendant la couche : les eaux
 » qui accompagnent ordinairement la
 » naissance de l'enfant , fortoient pen-
 » dant le travail de l'accouchement ; mais
 » après ce temps , la matrice devenoit
 » sèche , dure & douloureuse , elle étoit
 » enflée , & les vuidanges n'avoient pas
 » leur cours ordinaire.

» Ensuite , ces femmes étoient prises
 » de douleurs dans les entrailles , surtout
 » dans les parties qu'occupent les liga-
 » mens larges de la matrice : le ventre
 » étoit tendu ; & tous ces accidens étoient
 » accompagnés d'une douleur de tête ,
 » & quelquefois de la toux.

» Le troisième & le quatrième jour
 » après l'accouchement , les mamelles
 » se flétrissoient , au lieu qu'elles durcis-
 » sent & se gonflent naturellement dans

» ce temps par le lait qui s'y filtre alors en
» plus grande quantité : enfin ces fem-
» mes mouroient entre le cinquième &
» le septième jour de l'accouchement.

» Cette maladie n'a attaqué que les
» pauvres femmes , & elle n'a pas été
» aussi violente , ni aussi commune par-
» mi les pauvres femmes qui ont accou-
» ché chez elles , que parmi celles qui
» ont été accouchées à l'Hôtel-Dieu ;
» on a remarqué que dans le mois de fé-
» vrier , de vingt de ces femmes mala-
» des en couche à l'Hôtel-Dieu , à peine
» en échappoit-il une : cette maladie n'a
» pas été aussi meurtrière dans le reste de
» l'hiver. MM. Col de Villars & Fon-
» taine, Médecins de cet hôpital, nous ont
» rapporté qu'à l'ouverture des cadavres
» de ces femmes , ils avoient vu du lait
» caillé & attaché à la surface externe des
» intestins , & qu'il y avoit une sérosité
» laiteuse épanchée dans le bas-ventre ;
» ils ont même trouvé aussi de cette séro-
» sité dans la poitrine de quelques unes ;

» & lorsqu'on en coupoit les poumons,
 » ils dégorgeoient une lympe laiteuse
 » & pourrie.

» L'estomac, les intestins & la matrice
 » bien examinés, paroissoient avoir été
 » enflammés; & il est sorti, suivant le
 » rapport de ces deux Médecins, des
 » grumeaux de sang, à l'ouverture des
 » canaux de la matrice. «

Cette maladie étoit évidemment notre fièvre puerpérale; & de la manière dont ce fait est raconté, il est clair que cette épidémie paroissoit quelque chose de fort extraordinaire aux Médecins qui en furent les témoins, quoique pour nous mettre à portée d'en juger nous-mêmes, il faudroit qu'ils nous eussent informé de ce qui se passoit les autres années parmi les femmes en couche, & dans le même ordre de gens. Il est à remarquer cependant que cette épidémie eut lieu en hiver, qu'elle fut particulièrement meurtrière au mois de février, temps auquel

le froid fut le plus vif, (1) & où il produisit le plus de maladies inflammatoires & catarrhales ; qu'elle attaqua seulement les pauvres femmes qui pouvoient le moins se défendre de la rigueur de la saison ; & qu'enfin le mauvais air de l'Hôtel-Dieu est tel, qu'il n'est pas étonnant que sur vingt femmes qui y sont attaquées de fièvre puerpérale, il en meure dix-neuf. Je l'ai déjà dit ci-devant , je ne crois pas que le mauvais air d'un hôpital ait un grand pouvoir pour engendrer directement cette maladie , mais je crois qu'aucune autre cause n'en a davantage pour en aggraver tous les symptômes , & pour la faire passer du degré le plus léger , & qui dans d'autres circonstances n'auroit eu aucune conséquence , à l'état le plus dangereux & le plus funeste. (2)

(d) *Les affections de l'ame.*

Il y a une autre cause très - fréquente

(1) Histoire de l'Académie, p. 158, an. 1746.

(2) Voy. là-dessus White, p. 160 & 332.

de la fièvre puerpérale, dont je n'ai point encore parlé ; ce sont les affections de l'ame. De tous nos organes il n'y en a point dont les fonctions soient plus facilement altérées par des causes de ce genre que l'estomac & les intestins , & il n'est pas étonnant que lorsqu'ils sont dans des circonstances propres à augmenter leur irritabilité , comme nous avons vu que c'est le cas chez les femmes en couche, une vive émotion, un saisissement puisse causer dans ces parties un spasme qui devienne le principe d'une inflammation , & produire ainsi une fièvre puerpérale. Les exemples de cas semblables devenus mortels ne sont malheureusement que trop fréquens. C'est même une chose bien remarquable, que la facilité qu'ont à s'émouvoir dans le temps de leurs couches , des femmes qui dans d'autres temps ne sont pas extrêmement mobiles. Il n'est pas extraordinaire (dit la Motte en parlant de la suppression des lochies, qu'il regarde comme la cause de

la fièvre puerpérale) » que cette suppression succède à un emportement furieux, à une extrême peur, à une excessive joie, & à d'autres semblables passions, mais qu'elle arrive pour un mot dit par inadvertance, ou à l'occasion d'une bonne ou mauvaise nouvelle presque indifférente à la personne à qui on la débite, par l'odeur d'une fleur, par un petit froid, par une peur légère, à l'occasion d'un cri imprévu, soit dans la rue, soit dans la maison, enfin par un rien pour ainsi dire dont la réflexion a causé la plus légère émotion. «

De toutes les espèces d'émotion, il n'y en a point de plus funeste que celle qui naît de la crainte de la mort. Une femme qui a entendu parler de quelqu'autre personne morte en couche, se frappe aisément de cette idée; & souvent il arrive que ce retour qu'elle fait sur elle-même lui coûte la vie. C'est là probablement une des causes de la grande mortalité de ces malades dans les hôpitaux.

taux. Il est impossible que les nouvelles accouchées qui voyent périr autour d'elles celles dont l'accouchement a précédé le leur, n'en soyent vivement affectées, & que la crainte qui les fait, & qui devient toujours plus forte, ne concoure puissamment soit à produire la maladie, soit à lui faire prendre la tournure la plus fâcheuse.

§. V. *Explication des principaux Phénomènes de la Fièvre puerperale.*

(a) *La Nature des douleurs de ventre.*

Il y a cette différence entre la colique inflammatoire des femmes en couche & les autres espèces d'inflammation d'entrailles, c'est que la douleur quoique très-vive, l'est pourtant moins dans le premier cas que dans les autres. Deux circonstances concourent à former cette différence; la première c'est que dans les coliques inflammatoires ordinaires, il y

a un spasme très-violent des fibres musculaires des intestins , qui par lui-même est extrêmement douloureux , & qui doit l'être encore davantage lorsque la partie sur laquelle il s'exerce est dans un état d'inflammation. Dans la fièvre puerpérale au contraire , la membrane musculaire des intestins a beaucoup perdu de son ton pendant la grossesse , & ce relâchement ne lui permet pas de subir des contractions aussi fortes que celles dont elle seroit susceptible dans un autre temps.

La seconde circonstance c'est que l'ordre des vaisseaux qui sont principalement affectés , dans l'un & l'autre cas, n'est pas le même. Dans l'ileus, toute la substance des intestins dans les portions qui en sont le siège se trouve enflammée. Souvent il résulte de cette inflammation un rétrécissement du canal , ou bien une suppuration qui en détruit quelquefois une partie , & ces effets que l'on découvre par l'ouverture des cadavres, ne laissent aucun doute qu'elle n'ait été phlegmoneuse ,

& qu'elle n'ait eu son siège principal dans les membranes internes. Dans la fièvre puerpérale, ce sont surtout les vaisseaux de la surface des intestins, & des autres viscères, qui sont le siège de l'inflammation, comme ceux de la surface de la peau le sont dans l'érysipèle. Or c'est un fait que les douleurs causées par cette espèce d'inflammation sont en général beaucoup moins vives, que celles qui sont produites par une inflammation phlegmoneuse.

(b) *La rapidité avec laquelle l'inflammation s'étend d'une partie à l'autre.*

Le caractère érysipelateux de cette maladie se manifeste encore par la promptitude & la facilité avec laquelle le mal s'étend d'une portion des viscères à toutes les autres, comme on voit l'érysipèle à la peau paroître d'abord en quelques points & s'étendre ensuite rapidement de proche en proche. On ne peut

cependant pas la regarder comme étant purement de ce genre ; il y a presque toujours une complication de phlegmon, puisqu'à l'ouverture des cadavres , on trouve ordinairement quelque abcès, soit dans l'omentum , soit dans le tissu cellulaire du méfentère ; mais comme ces parties ne font pas extrêmement sensibles , les douleurs qui résultent de ces affections ne font pas aussi vives que si elles avoient leur fiège dans les membranes mêmes des viscères.

(c) *La diarrhée.*

Ce point de vue sous lequel nous considérons ici la fièvre puerpérale , fournit l'explication de deux symptômes , ou effets de cette maladie , qui ne font pas analogues à ceux que présentent les coliques inflammatoires d'une autre espèce. La fièvre puerpérale, comme nous l'avons dit ci-devant , est presque toujours accompagnée d'une diarrhée très - fré-

quente , tandis que la colique inflammatoire ordinaire occasionne le plus souvent une constipation opiniâtre , & que les cas ou elle produit la diarrhée sont très-rares. La membrane villeuse , qui forme la surface interne des intestins , étant particulièrement affectée , l'action de ses vaisseaux exhalans devient beaucoup plus vive , & il en résulte une sécrétion trop abondante de la sérosité qui dans l'état de santé est destinée à lubrifier les parois internes du canal. Or il arrive ici ce que l'on voit arriver à toutes les sécrétions de ce genre , lorsqu'elles sont trop augmentées , l'humeur qu'elles séparent devient trop tenue , par là même elle perd sa qualité adoucissante , & en prend une opposée. C'est ainsi que par une légère ophthalmie , un léger rhume , les liqueurs destinées à défendre les membranes de l'œil , la membrane olfactive &c. prennent quelquefois une qualité âcre & corrosive. L'effet naturel d'un tel fluide sur les intestins est d'occasionner la diar-

rhée, de rendre les douleurs plus vives & de produire le ténésme. Mais ce qui prouve que cette diarrhée ne dépend pas originairement d'un miasme ou levain putride, & qu'elle est plutôt l'effet d'un spasme inflammatoire, c'est que rien ne la calme plus promptement qu'une saignée, si on est à portée de la faire de bonne heure.

(d) L'épanchement qui se fait dans le bas-ventre.

L'autre effet de la colique inflammatoire des femmes en couche, auquel j'ai fait allusion, c'est l'épanchement qui se fait dans le bas-ventre. On fait que dans certaines affections inflammatoires des viscères, ils se recouvrent d'une couche de pus épais, & que la quantité de ce pus est quelquefois si considérable qu'on le trouve épanché dans la cavité du bas-ventre, sans qu'il y ait aucune trace d'abcès qui ait pu lui servir de foyer.

Ce ne font pas là cependant les cas les plus fréquens de suppuration dans l'abdomen. Mais dans tous les cas graves de fièvre puerpérale, dans ceux au moins qui se terminent par la mort, il y a toujours un épanchement qui est en grande partie séreux, mêlé d'un pus épais formé par exsudation sur quelque portion des viscères ou l'inflammation étoit apparemment un peu plus profonde, car il paroît que lorsqu'elle est très-superficielle, son effet ordinaire est une excrétion de sérosité par les vaisseaux exhalans, comme cela arrive dans tous les cas d'érysipèle à la peau.

Cette double exsudation explique parfaitement les phénomènes qu'on observe à l'ouverture des cadavres, relativement à l'épanchement. Le pus épais formé sur une étendue de surface plus ou moins grande, lavé par une sérosité abondante qui suinte d'une multitude de points, se détache, & se divise en flocons dans une liqueur avec laquelle il n'est pas miscible,

& prend cette apparence qui le fait ressembler à du lait caillé, ressemblance si grossière cependant, qu'il n'y a qu'un préjugé sur la théorie de sa formation, trop fortement enraciné, qui ait pu la faire admettre comme une justification suffisante de cette théorie.

(e) *Le vomissement bilieux*

On a regardé la diarrhée & le vomissement bilieux comme des marques non équivoques de congestion putride dans les premières voyes. Nous avons fait voir que la première pouvoit dépendre d'une cause tout à fait différente, & qu'il étoit beaucoup plus probable qu'elle tenoit à un principe inflammatoire, puisqu'on pouvoit la calmer, ou du moins la modérer par la saignée. Le vomissement bilieux ne prouve pas davantage; il est un symptôme très-ordinaire de toutes les affections graves des organes les plus irritables, on l'observe très-constam-

ment dans l'étranglement de l'intestin causé par une hernie incarcerated, dans les accès violens de colique néphrétique, à la suite de plaies ou de fortes commotions du cerveau &c. Dans ces différens cas il est évidemment un accident purement sympathétique, & personne ne s'avise de l'attribuer à une trop abondante sécrétion de bile. Rien n'empêche dans la fièvre puerpérale de l'envisager sous le même point de vue, on conçoit aisément que ce symptôme qu'on voit exister sympathiquement avec d'autres affections inflammatoires ou spasmodiques de certains viscères, accompagne aussi cette maladie, lorsque l'inflammation est parvenue à un certain point de violence, & qu'elle occupe une grande partie des intestins & de l'omentum.

(f) *Fréquence & nature du pouls.*

Il n'y a point de cas d'inflammation d'entrailles ou le pouls s'altère autant que

dans la fièvre puerpérale. J'ai rencontré bien des cas de colique inflammatoire ou il n'étoit guères plus fréquent que dans l'état naturel; mais ici on le voit s'élever rapidement à 120 ou 130 pulsations par minute. L'extrême mobilité des femmes en couche suffit pour rendre raison de cette grande fréquence. Quoi qu'il en soit, le pouls m'a presque toujours paru plein, fort & assez dur dans les commencemens, tandis que MM. Hulme & Leake temoignent qu'ils l'ont trouvé le plus souvent petit & foible. Cette différence ne viendrait-elle pas de ce que ces deux Médecins ont observé la fièvre puerpérale sur-tout dans leurs hôpitaux, où, malgré tous les soins possibles, le mauvais air abat très-promptement les forces, & diminue l'énergie du principe vital, tandis qu'à Genève la disposition aux maladies inflammatoires étant beaucoup plus générale qu'à Londres, le système sanguin conserve mieux sa force tonique qui le rend susceptible de cette vive réaction

que j'ai observée dans la fièvre puerpérale.

Je suis d'autant plus surpris de voir ces deux Praticiens porter un semblable jugement sur l'état du pouls, qu'ils s'accordent cependant à reconnoître, que le sang qu'on tire dans cette maladie, est ordinairement couenneux, apparence qu'on n'observe que bien rarement avec un pouls petit & foible, & jamais avec un pouls parfaitement souple; elle suppose toujours (1) une action plus vive du système artériel, que celle qui est nécessaire à la circulation. Aussi, quoi que l'on puisse dire pour prouver que la présence n'est pas toujours une marque sûre d'inflammation, quoiqu'il soit vrai qu'il y ait certains cas particuliers où il faut prendre garde à ne pas juger trop précipitamment d'après ce symptôme, il ne l'est pas moins que c'est là un des ca-

(1) Voy. Hewson's Inquiry into the properties of the blood, p. 9 & ailleurs.

raâtres les plus distinctifs que nous ayons de l'existence d'une affection inflammatoire , ou au moins de celle de quelque cause d'irritation analogue dans le systême sanguin. (1) M. White dit que le sang n'est pas toujours couenneux dans la fièvre puerpérale ; cela est vrai, mais il en est de cette maladie , comme de tant d'autres , où cette apparence du sang n'est point constante , parce que mille circonstances particulières peuvent l'empêcher de se manifester. J'ai vu des inflammations de poitrine parfaitement ca-

(2) Par la couenne du sang , j'entends seulement cette croûte jaune , compacte , & plus ou moins épaisse , qui recouvre le *crassamentum* , & non cette membrane blanchâtre , mince , à demi transparente , & semblable à de la gelée qu'on observe quelquefois sur toute la surface du sang ; cette dernière , suivant moi est assez souvent d'un mauvais augure , elle annonce ordinairement une tendance du sang à la dissolution.

raâterifées , & dont la cure exigeoit plusieurs saignées , où depuis le commencement jusqu'à la fin , le sang ne monroit pas un atôme de couenne , & je n'ai jamais songé à en conclure , que les maladies où cela se trouvoit ainsi , ne fussent pas vraiment inflammatoires. D'ailleurs rien n'est plus ordinaire que de voir le sang tiré d'une même personne , tantôt être couenneux & tantôt ne l'être point du tout. La présence de la couenne trompe rarement le Praticien , mais jamais il ne doit se fier trop à son absence , lorsque d'autres symptômes donnent lieu de soupçonner une maladie inflammatoire.

§. VI. *Examen de quelques autres Théories de la Fièvre puerpérale.*

Après avoir exposé mon opinion sur la nature & les causes de la fièvre puerpérale , & détaillé les raisons sur lesquelles elle est fondée , en opposition sur - tout

au dangereux systême de ceux qui rangent cette maladie dans la classe des fièvres putrides , il me reste , avant que de finir ce chapitre , à dire quelques mots des différentes théories de ceux qui l'attribuent au lait , à la suppression des lochies , ou à l'inflammation de la matrice.

(a) *De celle qui l'attribue aux métastases du lait.*

La plupart des Auteurs qui ont écrit sur ce sujet , ont adopté une de ces trois opinions ; plusieurs même en combinent deux ensemble pour pouvoir mieux rendre raison des phénomènes ; & quelques-uns qui ne trouvent pas que ce soit assez , les admettent toutes les trois. Van Swieten entr'autres , est de ce nombre. Pour ne pas s'écarter de l'avis de Boerhaave , il attribue la fièvre puerpérale à la suppression des lochies , il croit même que cette suppression peut occasionner une inflammation de l'uterus ; mais l'opinion à laquelle il paroît tenir le plus , c'est

que les métastases du lait, sont la cause de la plus grande partie des maux des femmes en couche.

Il commence par observer (1) que chez les femmes nouvellement accouchées, le lait se sépare du sang très-facilement, & que lorsque cette facilité est extrême, on peut la regarder comme une maladie qui épuise le corps. Il ajoute que si avec cette disposition des femmes en couche à avoir du lait, quelque cause vient à empêcher la détermination de ce fluide vers les seins, ou à l'empêcher d'en sortir par les voies naturelles, on doit craindre qu'il n'en résulte beaucoup de maux, soit dans les mamelles mêmes, soit en quelques autres parties. Il raconte qu'on a trouvé à la suite de certaines maladies de femmes en couche, une matière laiteuse épanchée dans le cerveau, dans

(1) Commentaria in Boerhavii Aphorismos
tom. IV. p. 610.

la cavité du bas ventre &c. Il observe , avec Levret , que lorsque la fièvre de lait a eu lieu en son tems , que les seins se sont gonflés convenablement , & qu'ils ont pu s'évacuer par la succion , il n'y a point eu de semblable métastase , au moins pendant les quinze premiers jours après que les seins avoient commencé à se flétrir.

Je remarquerai d'abord qu'il est difficile de comprendre comment le lait peut se déposer quelque part , sans avoir été dans les seins , ni pourquoi ce fluide seroit dans un cas différent de toutes les autres humeurs qui se préparent dans le corps , à chacune desquelles la nature a destiné des organes particuliers pour les séparer du sang & les élaborer , en sorte qu'il n'en existe aucune sous la forme qui lui est propre , qu'autant qu'elle a passé par ces organes. La sécrétion du lait ne se fait pas avec moins d'appareil que celle de la salive , de la bile &c. ; ses élémens existent , il est vrai dans le

fang , mais non pas avec les modifications particulières qu'ils acquièrent par la sécrétion ; & quelle que soit la facilité avec laquelle le lait se sépare du fang chez les femmes nouvellement accouchées dans les organes sécrétoires que la nature lui a préparés , je ne vois pas ce que l'on peut en conclure pour prouver qu'en ces circonstances le chyle , qui à la couleur près diffère à tous égards du lait , est plus disposé à se séparer de la masse des fluides. Les mammelles séparent beaucoup de lait , c'est une chose évidente , mais la matière des prétendus dépôts laiteux , quelque attention que j'apporte à l'observer , ne me paroît être autre chose que du pus , ou de la sérosité ; & je ne connois aucune expérience qui constate la moindre analogie entr'elle & le lait.

Si l'on se retranche sur ce que le lait préparé en grande abondance dans les seins peut être réabsorbé dans le fang , que cette réabsorption peut même se

faire quelquefois après qu'il a été altéré dans sa nature par un trop long séjour dans les vaisseaux lactifères, & que l'on dise qu'en conséquence de ce repompe-ment, il peut ensuite se déposer sur des parties essentielles à la vie & causer des maladies très graves, cette opinion a aussi contr'elle de bien grandes difficultés. Levret nous dit que, pour l'ordinaire, les métastases du lait n'ont lieu qu'une quinzaine de jours après que les mamelles ont commencé à se flétrir; & s'il est vrai, comme l'assure Van Swieten, que les faits confirment la vérité de cette observation, il est bien clair que la fièvre puerpérale, qui se manifeste le plus souvent en même tems, ou même avant la fièvre de lait, ne sauroit être l'effet d'une semblable métastase.

Lorsque les seins s'affaissent & que le lait se dissipe, particulièrement chez les femmes qui ne nourrissent pas, on voit pour l'ordinaire que les lochies augmentent de nouveau, ou continuent plus

long-temps que chez celles qui nourrissent. Les premières reprennent leurs règles souvent au bout de six semaines, & pour le plus tard au bout de trois mois, tandis que les dernières ne les reprennent quelquefois qu'au bout d'un an ou même d'un plus long terme. Il paroît donc que le défaut de sécrétion du lait, dispose les femmes à un état de pléthore, & il n'est pas étonnant que cette disposition survenant dans un tems ou une pléthore locale rend déjà les vaisseaux des viscères très-susceptibles d'une affection inflammatoire, elle augmente encore cette tendance, & paroisse déterminer le commencement d'une maladie. On a même remarqué que lorsque le lait avoit disparu au commencement d'une fièvre puerpérale, s'il venoit de nouveau à couler dans les seins, la malade ne tarδοit pas à se trouver mieux. Mais la considération des faits que je vais rapporter, me conduit à croire que dans ces cas-là, on doit regarder la suppression du lait comme étant

un effet de la fièvre, & son retour comme tenant à la cessation de certe cause.

Bien des femmes n'ont que peu ou point de lait après leurs couches, sans que pour cela il leur survienne aucune maladie. Chez d'autres la fièvre puerpérale se manifeste malgré une sécrétion abondante de lait, qui se soutient même après que le mal a déjà fait assez de progrès. Leake assure avoir vu cette sécrétion durer jusqu'à un jour ou deux avant la mort. Il raconte même qu'étant dans l'idée que les femmes qui nourrissoient devoient être moins sujettes à l'inflammation d'entrailles & à la fièvre qui en est l'effet, il demanda aux Directeurs de l'hôpital dont il étoit Médecin, de mettre en vigueur un ordre qu'ils avoient donné auparavant, pour que toutes les femmes qui viendroient y faire leurs couches fussent obligées de nourrir leurs enfans jusqu'au moment où elles en fortiroient, & que dès lors cet ordre ayant été soigneusement exécuté, il n'a-

voit pas observé que cette précaution fut suffisante pour diminuer beaucoup le nombre des fièvres puerpérales qui attaquoient les femmes, même les plus abondantes en lait.

Si cette maladie dépendoit d'une métastase du lait, déjà formé dans les seins, les femmes qui sevrèrent leurs enfans au bout de quelques mois devroient y être sujettes, c'est pourtant ce qui est contraire à l'expérience. Van Swieten il est vrai, dit, qu'il a trouvé un dépôt de matière laiteuse dans le bassin, chez une femme qui ayant accouché depuis un an, avoit en dernier lieu perdu son enfant qu'elle allaitoit; mais pour un fait comme celui-là, on peut citer des milliers de cas où il n'est rien arrivé de semblable; d'ailleurs il ne nous parle point de la maladie qui a précédé ce dépôt, & qui peut-être ne ressembloit pas à une fièvre puerpérale. Rien au contraire n'est plus fréquent que de voir des femmes qui après avoir sevré leurs nourrissons, ont des engorgemens

laiteux dans les seins, dont elles souffrent beaucoup, & qui se terminent quelquefois par des abcès considérables. Si jamais le repompement du lait dans le sang pouvoit occasionner des maladies, c'est certainement dans les cas de cette espèce, où l'on peut supposer que ce fluide a été corrompu par son séjour dans les vaisseaux lactifères, & par l'état inflammatoire de ces vaisseaux; mais quoiqu'il y ait bien des maux que le préjugé attribue à cette cause, (1) ils ne

(1) Tout accident qui arrive à une femme accouchée depuis peu, est généralement regardé comme étant causé par le lait; la théorie admise par les femmes lui attribue même beaucoup de maladies qui ne se manifestent qu'au bout de quelques années, & celle de bien des gens de l'art réunit sous la dénomination générale de dépôts laiteux, toutes les tumeurs inflammatoires & tendantes par leur nature à la suppuration, qui se forment pendant les premiers mois d'une couche. La prodigieuse abondance de matière séreuse ou purulente qu'on

sont rien en comparaison de la fièvre puerpérale , avec laquelle ils n'ont d'ailleurs aucun rapport.

trouve quelquefois dans ces dépôts , comparée à la grande quantité de lait qu'une femme peut fournir , la ressemblance qu'on observe entre ces deux substances quant à la couleur , le rapport qui existe entr'elles quant au temps de leur formation , peuvent jusqu'à un certain point justifier cette théorie. Je ne nie pas d'ailleurs que le lait repompé dans les seins & porté dans le sang , ne puisse être mêlé avec lui pendant quelque temps d'une manière imparfaite , & disposé à s'en séparer plus facilement que ses parties constituantes. Ce que je nie , c'est que le lait existe dans le sang avant que d'avoir passé par les organes destinés à le séparer ; c'est qu'après avoir subi l'action de ces organes , cette matière laiteuse portée dans les voies de la circulation puisse directement & par elle-même causer les maux qu'on lui attribue. Mais je crois que lorsqu'il se fait quelque dérangement d'équilibre dans les pouvoirs du système , principalement dans ceux qui maintiennent la circulation (dérangement auquel les femmes nouvellement

(b) *De celle qui l'attribue à la suppression des lochies.*

La suppression des lochies , ou vidanges , n'explique pas mieux la cause de cette maladie si funeste que ce que l'on a

accouchées (ont particulièrement sujettes) le lait peut fournir aux déjections qu'excite une diarrhée , rendre les sueurs plus abondantes , augmenter la matière purulente contenue dans un abcès.

Des faits sans nombre rapportés par les Auteurs , & constatés par l'observation de chaque Médecin , montrent , que dans certaines circonstances il peut se former en très-peu de temps dans un abcès une quantité incroyable de pus , on le voit même se déposer en très-grande abondance dans des parties où à peine a-t-on observé quelque symptôme inflammatoire. Ce pus n'existoit pourtant pas dans le sang sous cette forme , chacun fait que par des remèdes toniques tels que le kina , on peut d'une manière très-prompte en diminuer prodigieusement l'affluence. D'ailleurs les observations de
 nommé

nommé un épanchement de lait. L'on voit souvent les symptômes les plus graves de la fièvre puerpérale se manifester , sans avoir été précédés par aucune altération dans la quantité ni dans la qualité de cette évacuation , qui d'un

M. Hewson (*Voy. experimental inquiries ; containing a description of the lymphatic system*) démontrent , que l'état inflammatoire des extrémités des artères suffit pour convertir la lymphe coagulable qu'elles contiennent , en un pus plus ou moins parfait, suivant le degré plus ou moins grand de spasme où elles se trouvent. Or si , comme nous venons de le supposer , le lait, ou plutôt sa partie coagulable est plus disposée à se séparer du sang que la lymphe , on conçoit comment elle peut favoriser la formation d'un dépôt purulent , mais ce ne sera jamais que sous la forme de pus qu'elle existera dans un abcès , ce ne sera aussi que par le développement de quelque cause d'inflammation étrangère à sa nature , que se produiront ces tumeurs phlegmoneuses dans lesquelles elle pourra contracter l'apparence de matière purulente.

autre côté se supprime quelquefois très-promptement, sans qu'il en résulte aucun accident.

Les lochies ne sont autre chose que du sang qui sort par les extrémités déchirées de tous les vaisseaux de la matrice, dont l'office avant l'accouchement étoit d'établir une communication entre le corps de la mere & celui du fœtus, en fournissant du sang au placenta. On ne peut pas supposer avec les Anciens que le fluide ainsi évacué soit d'une mauvaise nature, & déjà dans un état de corruption, puisque toutes les circonstances qui accompagnent cette évacuation, correspondent exactement avec celles qu'on observe à la suite de blessures faites dans une partie quelconque du corps. On voit d'abord sortir du sang pur des vaisseaux qui ont souffert, quelque tems après ils ne fournissent plus qu'un fluide qui a moins de couleur & de consistance, enfin au bout de trois ou quatre jours ils donnent une matière qui a toutes les qualités

du pus. Peu à peu ils se referment & la matrice retournant à l'état où elle étoit avant la grossesse, l'écoulement des lochies est tout-à-fait supprimé. Puis donc que cet écoulement ne diffère point dans sa nature de celui qui a lieu dans une simple blessure, est-il raisonnable de supposer, que la matière qu'il fournit puisse produire une maladie aussi fâcheuse que la fièvre puerpérale, même lorsque son évacuation seroit supprimée ? Ne l'est-il pas bien davantage de présumer, que lorsque cette suppression se manifeste en même temps qu'une fièvre accompagnée de douleurs de ventre & d'autres symptômes graves, l'une & l'autre dépendent de la même cause.

Les lochies sont quelquefois extrêmement abondantes, d'autres fois elles le sont très-peu, & l'on voit la fièvre puerpérale se manifester aussi souvent dans un cas que dans l'autre. M. White nous assure même qu'il a fréquemment observé, que les femmes dont les vidanges étoient

les plus abondantes, paroissent plus disposées que les autres à ce qu'il appelle des fièvres putrides. Ces différences paroissent tenir à la constitution particulière de chaque femme, & sur tout, au degré plus ou moins grand de force tonique des fibres de la matrice. C'est un fait constant, que les femmes qui par leur état sont obligées de vaquer à des travaux pénibles & fatiguans, ne sont point sujettes à un écoulement aussi abondant, soit dans le temps de leurs règles, soit après avoir accouché, que les femmes qui mènent une vie plus sédentaire. Elles sont aussi beaucoup plus robustes & se remettent plus promptement de leurs couches. Il ne faut donc pas juger de l'état d'une femme en couche, ni du danger qu'elle peut courir, uniquement d'après la quantité de cette évacuation, mais seulement d'après les autres symptômes; & quelque peu abondante qu'elle soit, si elle n'est accompagnée ni de douleur, ni de fièvre, ni de diarrhée, il est fort inutile

& même il peut être très-dangereux , de chercher à l'augmenter par des remèdes.

C'est un bien grand inconvénient de cette doctrine des lochies , que la pratique erronée à laquelle elle a conduit les Médecins. Combien d'inflammations d'entrailles qui ont été traitées par des remèdes extrêmement irritans, connus sous le nom d'emménagogues, tels que la myrrhe, l'affafoetida, l'aloès, la scammonée, les aromates les plus chauds, &c. ; & en conséquence, combien de Mères de famille font mortes victimes du préjugé, tandis qu'une Médecine plus sage auroit pu leur conserver la vie !

(c) De celle qui l'attribue à l'inflammation de la matrice.

La doctrine de ceux qui regardent la fièvre puerpérale comme étant causée par une inflammation de la matrice, est bien moins dangereuse, puisqu'elle conduit à peu près au même traitement que

la nôtre. Cependant elle ne repose pas sur des fondemens beaucoup plus solides que les deux précédentes. La matrice peut être affectée dans cette maladie, mais cette affection n'en est pas un symptôme essentiel. Le plus souvent elle ne l'est point du tout, & la preuve la plus forte que j'en puisse donner, c'est qu'à l'ouverture des cadavres on la trouve presque toujours parfaitement saine. Il paroît étonnant, qu'une maladie qui est en quelque sorte la conséquence d'une opération naturelle, dans laquelle cet organe est particulièrement intéressé, & qui a son siège dans les viscères qui en sont les plus voisins, le laisse absolument intact au milieu des ravages qu'elle produit sur l'omentum, les intestins, &c. ; mais cela s'explique aisément par ce que nous avons dit sur la principale cause prédisposante de la fièvre puerpérale, qui est la révolution soudaine que subit la circulation du sang dans le bas-ventre ; car tandis que les vaisseaux sanguins des vis-

cères devenus plus lâches , en même temps qu'ils sont exposés à un plus grand *impetus* du sang , se distendent & sont dans un état de pléthore , ceux de la matrice se trouvent dans un cas tout-à-fait différent , leur calibre diminuant peu à peu par la contraction graduelle de cet organe.

Il faut observer cependant , que dans bien des cas une affection de la matrice peut être la cause excitante d'une fièvre puerpérale. Telle est, par exemple, l'irritation de ses parois qui a lieu quelquefois dans un accouchement difficile , ou celle que cause la main de l'accoucheur , lorsque l'exclusion de l'arrière-faix ne se faisant pas promptement , il emploie la force pour l'accélérer. Telle est encore celle qui dans certains cas (très-rare il est vrai lorsque l'ouvrage de la nature n'a pas été troublé par un imprudent travail) résulte de la rétention du placenta ou de quelqu'une de ses parties , peut-être même quelquefois de celle de simples

152 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE ,
caillots de sang. Toutes ces causes d'ir-
ritation sur l'intérieur de la matrice peu-
vent , à raison du *consensus* qui existe
entre cet organe & les intestins , donner
lieu à la formation d'un spasme inflam-
matoire dans les vaisseaux de ces der-
niers. Mais quoique dans ces cas on puisse
regarder la matrice comme étant le pre-
mier siège du mal , elle n'en est pas le
siège essentiel , & elle revient pour l'or-
dinaire à son état naturel , pendant que
l'inflammation étend ses ravages sur les
autres viscères.

§. VII. *Récapitulation de ce qui a été dit
sur les causes de la fièvre puerpérale.*

Après avoir fini ce que j'avois à dire
sur les causes de la fièvre puerpérale ,
il ne fera pas hors de propos de résumer
en peu de mots mes principales conclu-
sions , & de les présenter au lecteur sous
un point de vue plus rapproché.

1°. La cause immédiate de la fièvre

puerpérale est une inflammation des viscères du bas-ventre. C'est ce que prouvent la suppuration & les traces de gangrène qu'on trouve dans ces viscères à l'ouverture des cadavres. Si quelquefois on voit les mêmes apparences à la suite de certaines maladies essentiellement putrides ou malignes, elles dénotent toujours que ces maladies ont été compliquées d'inflammation, dans les organes qui paroissent affectés.

2°. La suite naturelle d'une inflammation excessive est la tendance à la putréfaction & à la gangrène. Cette tendance est beaucoup plus manifeste dans les parties les plus irritables par leur nature, ou rendues telles accidentellement.

3°. La tendance à la gangrène dans une affection inflammatoire, peut être augmentée par différentes circonstances : les affections tristes de l'ame & le mauvais air, sont celles qui manifestent le plus puissamment cette nuisible influence.

4°. L'inflammation érysipélateuse est

celle qui , toutes choses d'ailleurs égales , tend le plus manifestement à se terminer par la gangrène ; & le mauvais air est extrêmement pernicieux aux personnes qui en sont atteintes.

5°. Le principe de la fièvre puerpérale est une inflammation du genre *érysipélateux* , qui a son siège dans des organes extrêmement irritables. L'irritabilité toujours très-grande chez les femmes en couche , est particulièrement augmentée dans les vaisseaux sanguins des viscères du bas-ventre , par un changement dans l'équilibre de la circulation produit par l'accouchement , d'où résulte une plénitude extraordinaire de ces vaisseaux , qui est la principale cause prédisposante de la fièvre puerpérale , mais qui n'a son effet comme telle , qu'autant qu'elle concourt avec certaines circonstances qui déterminent la formation de cette maladie.

7°. Le froid est une autre cause que l'on peut considérer , soit comme prédisposante , soit comme occasionnelle ,

il meurt plus de femmes en couche dans les pays froids que dans les pays chauds, & plus en hiver qu'en été.

8°. Dans la saison la plus favorable, d'autres causes peuvent suffire pour exciter une inflammation d'entrailles chez une femme en couche. Une de celles qui agissent de la manière la plus marquée, ce sont les passions & émotions de l'ame, particulièrement celles qui sont accompagnées de crainte.

9°. Le mauvais air probablement, ne détermine pas par lui-même une affection inflammatoire des viscères, mais il a un très-grand pouvoir pour en aggraver les plus légers symptômes chez les femmes en couche, & pour leur donner une tendance à la malignité.

10°. Les principaux symptômes de la fièvre puerpérale s'expliquent parfaitement d'après notre théorie, en même temps qu'ils en constatent la vérité.

11°. Enfin les théories de ceux qui attribuent cette maladie aux métastases

du lait , à la suppression des lochies , où à l'inflammation de la matrice, sont tout-à-fait improbables , insuffisantes , & dangereuses par leurs conséquences en pratique.

CHAPITRE III.

Traitement de la Fièvre puerpérale.

IL n'y a peut être point de maladie inflammatoire dont le traitement demande plus de promptitude dans les secours , & en même temps plus de prudence & de circonspection chez le Médecin appelé à les administrer , que celle dont nous nous occupons. D'un côté une inflammation violente dans des organes très-irritables par leur nature, & dont les vaisseaux le sont encore davantage par les circonstances particulières où ils se trouvent , demande qu'on mette en usage

les remèdes les plus efficaces pour diminuer la trop grande activité de la circulation, & pour résoudre le spasme des vaisseaux affectés; de l'autre il faut veiller soigneusement à ce que des circonstances étrangères à la maladie n'en aggravent pas les symptômes, en précipitant leur tendance vers la putréfaction; il faut prendre garde à ne pas trop abattre les forces des malades, par les moyens qu'on employe pour calmer la violence des accidens; il faut savoir juger du moment où les progrès du mal sont déjà parvenus au point que tous les remèdes les mieux indiqués au commencement deviennent dangereux; il faut même prendre garde à ne plus les mettre en usage dès qu'ils sont inutiles, afin de ne pas compromettre la Médecine en donnant lieu aux ignorans de leur attribuer une catastrophe qui seroit arrivée, quelque conduite que l'on eût tenue, & pour ne pas effrayer par là les personnes qui pourroient ensuite avoir besoin de ces

mêmes secours. Mais en même temps on ne peut que blâmer le Médecin trop circonfpect, qui de peur de nuire à sa propre réputation, n'oseroit pas mettre en usage les moyens qu'il regarde comme les plus salutaires, parce qu'ils sont condamnés par les gens qui environnent la malade, & que la crainte d'un mauvais succès, dont la possibilité subsiste encore après la conduite la plus sage, empêcheroit de suivre la route qui lui paroît la plus sûre.

§. I. *La Saignée.*

La saignée, dit Hulme, est le premier moyen que l'on doit tenter dans le traitement de la fièvre puerpérale, quoique quant à son effet on ne doive la considérer que comme un remède secondaire. Je ne suis pas de son avis, & je crois que dans presque tous les cas graves, elle est le remède essentiel, & sur lequel on doit le plus compter pour assurer la guéri-

fon (1). Il faut s'en servir pour prévenir la suppuration & la gangrène dans le

(1) Tout ce que je dis sur le traitement de la fièvre puerpérale, & particulièrement sur la saignée, doit s'entendre de la maladie telle qu'on la rencontre dans la pratique particulière, où l'on est maître de purifier l'air des appartemens, lorsqu'on le trouve infecté de vapeurs nuisibles. Mais si les malades respirent dans une atmosphère souillée d'exhalaisons putrides, sans qu'à cet égard on puisse rien changer à leur position, comme cela se voit dans certains hôpitaux, il est très-possible que la méthode de curation que j'expose ne soit point celle à laquelle on doit alors donner la préférence; & sûrement il ne conviendrait pas d'employer la saignée aussi hardiment que je le fais. Mais quel est le traitement à suivre dans de telles circonstances? Je n'en fais rien. Les émétiques donnés de très-bonne heure, le camphre, & sur-tout le kina, sont les principaux remèdes auxquels la théorie me feroit prendre quelque confiance; mais une malheureuse expérience n'a que trop fait voir qu'un air pur est le premier de tous les secours, sans lequel il faut, quoique l'on fasse, s'attendre à voir périr la plupart des malades,

bas-ventre , comme on s'en sert dans la pleurésie pour prévenir l'empyème. Et comme les progrès de cette maladie sont très-rapides, lorsque l'inflammation est violente , il faut autant qu'il est possible le faire dès que les symptômes commencent à devenir graves , un renvoi d'un jour a souvent suffi pour la rendre infructueuse. Toujours est-il certain, qu'il faut tirer une plus grande quantité de sang pour obtenir le même effet, lorsque le mal est plus enraciné, que dans ses commencemens, & que par ces évacuations plus abondantes on court un danger beaucoup plus grand de trop affoiblir la malade.

Ce qui doit régler la conduite du Praticien à cet égard, c'est moins la force des douleurs que le degré de la fièvre. Le peu de vivacité des douleurs ne tient souvent qu'à l'atonie des fibres musculaires des intestins, qui ne sont pas susceptibles de contractions spasmodiques aussi violentes , que lorsqu'elles ont conservé

davantage de force tonique; auffi c'est ordinairement dans ces cas où les malades fouffrent le moins, que le ventre se météorife le plus. L'état du pouls, l'altération, le mal de tête, la chaleur, le frisson qui l'a précédée, la diarrhée féreufe & le ténefme donnent des indices beaucoup plus furs de l'intenfité de l'inflammation. L'on peut fouvent fe dispenser de faire une faignée, quoique les douleurs foient très-vives, lorfqu'elle n'est pas indiquée par ces différens symptômes; mais rarement néglige-t-on de la faire fans avoir lieu de s'en repentir enfuite, lorfque le pouls est plein, dur & fréquent.

Il n'est pas poffible de donner des règles précifes pour reconnoître tous les cas où il convient de faigner, ni de déterminer jufqu'à quel point on doit pouffer cette évacuation: c'est auprès du lit des malades que le Médecin doit juger de la manière dont il convient d'agir dans chaque cas particulier. J'ai fait jufqu'à cinq faignées pendant les deux ou

trois premiers jours à des malades dont le pouls, la chaleur, l'altération indiquoient une forte fièvre, & je n'ai pas eu lieu de m'en repentir. Pour l'ordinaire cependant deux ou trois, de sept à dix onces chacune, faites de bonne heure, doivent suffire. Mais il y a des cas où la saignée est nécessaire, & où cependant les symptômes qui indiquent cette nécessité sont fort équivoques. Quelquefois les symptômes d'irritation dans le système nerveux sont tels dès le commencement, qu'il y a une prostration de forces excessive, & que le pouls est gêné au point qu'on ne peut pas distinguer s'il est réellement foible, ou s'il n'est qu'embarassé. Dans ces circonstances, il faut bien peser les autres symptômes fébriles, & juger d'après la chaleur du corps, la diarrhée, la douleur, &c. Si la malade est jeune, si elle a joui jusqu'alors d'une bonne santé, si elle n'a pas perdu une trop grande quantité de sang dans l'accouchement, & si en même

tems le pouls paroît très-foible dès le premier abord de la maladie, on doit juger que cela tient à une gêne dans la circulation, & en conséquence, on peut espérer qu'en tirant du sang on verra bientôt le pouls se développer. Mais si la maladie a été précédée par d'abondantes évacuations, si elle attaque une personne d'une constitution foible & délicate, on peut raisonnablement, dans ces circonstances, regarder la foiblesse du pouls comme tenant à la foiblesse générale du système.

Dans les cas douteux, je crois qu'on ne risque jamais beaucoup de tirer une très-petite quantité de sang par manière d'essai. Si après cette évacuation le pouls commence à se développer, & si le sang paroît couenneux, il ne faut pas hésiter à en tirer davantage. Mais si au contraire les pulsations de l'artère deviennent plus foibles & plus concentrées, si elles commencent à être inégales & irrégulières, une nouvelle saignée seroit tout au moins

164 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE ,
inutile , & quoi que l'on fasse , il est probable que l'on ne pourra pas sauver la malade (1).

(1) Parmi les Médecins qui recommandent la saignée dans cette maladie , les uns veulent qu'on saigne au bras , les autres au pied ; mais il ne paroît pas qu'ils donnent des raisons bien fortes pour préférer une méthode à l'autre. Sans entrer à cet égard dans aucune discussion , je me contenterai de remarquer , qu'il vaut mieux saigner au bras , parce que 1°. l'évacuation est plus prompte , & que le relâchement du système sanguin tient beaucoup à cette promptitude ; 2°. que l'on juge mieux de la quantité de sang que l'on tire lorsqu'il coule dans un vase où il n'y a pas autre chose , que lorsqu'il se trouve mêlé avec une grande quantité d'eau. Peut être que les grands effets qu'on a obtenus quelquefois par une saignée au pied , étoient dus à ce que le Chirurgien avoit tiré plus de sang qu'on n'imaginait , & j'ai eu lieu de croire que cela étoit arrivé dans bien des cas ; mais cette incertitude peut aussi la rendre très-dangereuse. Enfin l'apparence du sang aide le Praticien à se déterminer sur ce qu'il doit

Ceux qui condamnent la saignée dans la fièvre puerpérale disent, que vu la grande quantité de sang qu'une femme perd dans l'accouchement, & ensuite par les lochies, on ne peut que l'affoiblir extrêmement en lui en ôtant encore par cette voie; & qu'en épuisant ses forces, on empêche la crise naturelle de se former, on aggrave tous les symptômes de la fièvre, & on la dispose à la putridité. Il est aisé de voir cependant, que la violence de la fièvre & la diarrhée qui l'accompagne, affoiblissent les malades pour le moins autant que la saignée pourroit le faire, que celle-ci au contraire en diminuant la tension & la douleur du bas-ventre, & en modérant la diarrhée, agit comme un calmant & répare bien plus les forces par le repos qu'elle procure,

faire ensuite, & il est impossible qu'il porte aucun jugement sur le sang qui s'est coagulé dans l'eau.

qu'elle ne les abat par la quantité de l'évacuation. » Il faut faire attention , dit Puzos , » qu'une fièvre aiguë dont une » femme est attaquée dans les premiers » jours de sa couche, peut être comparée » à une pleurésie , à une fluxion de poi- » trine , à l'inflammation du foie , ou à » une fièvre violente dans laquelle le sang » se porteroit fortement à la tête. Or, » lorsque dans ces maladies il survient un » crachement de sang, un saignement » de nez, ou un flux hémorroïdal qui » fait perdre au malade quatre ou cinq » onces de sang dans vingt - quatre heu- » res, se contente-t-on d'une telle éva- » cuation dans des maladies aussi graves ? » N'en tire-t-on pas au contraire deux » ou trois livres , & même plus , dans le » même espace de tems ? Dans une » femme nouvellement accouchée , les » évacuations qui se font par la matrice » vont tout au plus à cinq ou six onces » par jour , ce qui suffit pour calmer la » fièvre de lait , appaiser un mal de tête

» léger , & pour favoriser une éruption
 » bénigne à la peau ; mais une telle éva-
 » cuation est insuffisante pour remédier
 » à une inflammation du bas-ventre ,
 » pour détourner un dépôt prêt à se
 » fixer , & pour empêcher une suppu-
 » ration ou même une gangrène dont
 » on est menacé. Les saignées seules un
 » peu brusquées & répétées plusieurs
 » fois , sont capables de remédier à de si
 » grands maux ; & si par timidité , ou par
 » trop de confiance dans les évacuations
 » naturelles , on s'est abstenu de saigner
 » comme il convenoit , on a bien lieu de
 s'en repentir « (1).

Je fais bien que toutes les femmes
 qu'on saigne dans la fièvre puerpérale
 ne guérissent pas , & que d'autres se
 tirent d'affaire sans ce secours , malgré
 des symptômes très-graves. Mais on voit

(1) Voyez dans les observations les cas I, II, V, & X.

tous les jours des pleurésies se guérir sans saignée, l'on en voit aussi qui deviennent mortelles quoiqu'on l'ait mise en usage : personne cependant ne doute qu'elle ne soit un remède essentiel dans cette maladie. On parle beaucoup de la crise & de ce qu'il ne faut rien faire qui puisse la déranger, mais je ne connois d'autre crise naturelle de la fièvre puerpérale que l'exudation séreuse qui a lieu à la surface des viscères. Celle qui se fait à la surface interne des intestins produit la diarrhée, qui peut, il est vrai, quelquefois soulager les malades, en diminuant la plénitude & la tension des vaisseaux du bas-ventre ; mais pour un cas où cette évacuation est vraiment utile, combien n'en voit-on pas où elle est absolument infructueuse & même nuisible ? Quant à la matière qui suinte à la surface externe, c'est bien pis encore ; si elle est en partie purulente, chacun fait ce que c'est que les épanchemens du pus dans la cavité du bas ventre, ils sont presque toujours mortels.

Si

Si elle n'est que féreufe les malades peuvent guérir, mais ce n'est jamais que fort à la longue; les vaisseaux exhalans qui d'abord verfoient cette liqueur dans la capacité de l'abdomen; à raison du spasme dont ils étoient affectés, continuent à en verser par atonie. Cette atonie, par une loi de la nature dont le principe n'est pas facile à découvrir, se communique plus ou moins aux autres vaisseaux exhalans; il se fait en conséquence dans diverses parties du corps des infiltrations & des œdèmes, quelquefois très-considérables, d'où résulte une variété de symptômes qui mettent la malade mille fois aux portes de la mort, avant que la nature aidée de l'art & des remèdes les plus efficaces puisse recouvrer des forces, & reprendre enfin le dessus, en se débarrassant de tous ces fluides que la maladie avoit mis hors des voies de la circulation (1).

(1) Voyez dans les observations le cas VI.

Je regarde donc la saignée comme le remède essentiel dans la fièvre puerpérale , & je crois que dans la plupart des cas on ne peut la négliger sans mettre les malades dans le plus grand danger. Je ne pense pas , il est vrai , qu'on puisse l'ordonner aussi hardiment ici qu'on le feroit dans bien d'autres maladies inflammatoires , il faut auparavant peser avec beaucoup d'attention toutes les circonstances qui pourroient faire présumer que la malade ne sera pas en état de supporter des évacuations de cette espèce ; il faut se souvenir sur-tout que l'irritabilité des femmes en couche est très-grande , & que chez celles qui ont naturellement les nerfs très-mobiles , une cause légère peut occasionner assez de fréquence dans le pouls (1). Mais je ne faurois trop le répéter , toutes les fois que les symptômes indiquent la nécessité de ce remède , il faut y avoir recours de

(1) Voyez les cas IX. & XI.

très - bonne heure , si l'on ne veut pas courir le risque de l'avoir fait en vain. De dix cas de fièvre puerpérale qui sont devenus mortels malgré ce secours, il y en a neuf où il a été employé trop tard, soit par la négligence ou l'ineptie des assistans qui n'ont pas su voir assez tôt le danger, soit par la trop grande circonspection du Médecin qui a perdu du tems au commencement de la maladie, en n'employant que des remèdes beaucoup moins efficaces.

§. II. *Différentes parties du régime anti-phlogistique.*

En diminuant la masse des fluides, & par conséquent la tension & l'irritabilité du système sanguin, il ne faut pas négliger de faire usage des autres moyens propres à modérer l'activité de la circulation. Le régime rafraîchissant pris dans toute son étendue, doit particulièrement être mis en usage; il consiste d'abord à

éviter, non-seulement toutes les causes qui peuvent agir directement comme des stimulans sur le système artériel, mais encore à diminuer, autant qu'il est possible, la vivacité de toutes les impressions qui dans l'état ordinaire maintiennent le ton des artères, tant celles qui sont produites par des objets extérieurs, que celles qui tiennent à l'exercice même des fonctions de l'économie animale. Il comprend aussi l'usage de certains remèdes regardés comme propres à tempérer la chaleur & à modérer l'action des vaisseaux.

(a) Le repos de l'esprit & du corps.

Le repos du corps & la tranquillité de l'esprit sont de la plus grande importance, parce que les femmes dans ces circonstances sont très-sensibles à une multitude d'impressions qui ne les affecteroient point dans un autre tems. Il faut les garantir du grand jour, du bruit, principalement de tout ce qui peut leur causer

une surprise, ou frapper désagréablement leurs oreilles. Il faut leur cacher soigneusement toute espèce de mauvaise nouvelle, tout ce qui peut leur donner la plus légère émotion. Enfin il ne faut pas leur permettre de voir qui que ce soit, excepté les gens qui sont absolument nécessaires autour d'elles, jusqu'à ce que l'esprit & le corps aient repris assez de forces pour qu'elles ne risquent pas d'en être fatiguées.

Il faut prendre garde que le tronc ne soit point ferré par aucune espèce de bandage, ou de ligature, dont la pression sur des organes enflammés & fort endoloris, ne peut que contribuer beaucoup à augmenter le mal. Et l'on doit toujours se souvenir, que vû l'état de tension & d'irritabilité des vaisseaux du bas-ventre chez les femmes en couche, lors même qu'il n'y a ni douleur ni aucun autre symptôme fâcheux, il faut avoir soin que l'abdomen ne soit point comprimé, parce qu'autrement il n'est pas impossible que

174 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE ,
cette cause seule produife les accidens
les plus graves. Van Swieten recommande
aux femmes, de porter dans leurs couches
une camifole qui ne vienne que jufqu'au
nombril , à laquelle on puiſſe facilement
attacher leurs linges ; par ce moyen on
évite sûrement cette comprefſion fi dan-
gereuſe.

(b) *La Diète.*

Dès le commencement de la fièvre
puerpérale , & pendant qu'elle eſt dans
ſa force , il faut faire obſerver une diète
ſévère. Une légère décoction de riz ou
de gruau , ou une panade claire & priſe
en très-petite quantité , eſt ſuffiſante. Par
conſéquent tout aliment échauffant, toute
liqueur ſpiritueuſe doit être interdite.
Combien de fois cependant n'arrive-t-il
pas que des ignorans font beaucoup de
mal, en attribuant les premiers ſymptômes
de cette maladie à la foibleſſe & à l'ina-
nition , & en forçant les malades à pren-

dre de la nourriture , du vin ou d'autres boissons échauffantes , malgré tout le dégoût qu'elles y opposent !

(c) *Les boissons délayantes.*

Il ne faut pas donner moins d'attention aux impressions qui dépendent de l'exercice des fonctions naturelles. La soif, par exemple, est une source d'irritation à laquelle il faut nécessairement obvier par une boisson abondante, propre à rafraîchir, & à favoriser la transpiration & les urines. Si la fièvre est très-forte, s'il y a beaucoup de chaleur & de sécheresse à la peau, on peut permettre aux malades de boire froid : j'éviterois pourtant le froid de la glace & les degrés qui en approchent. Mais si les malades sont dans le frisson, ou bien si elles sont en fueur ou en moiteur; il convient mieux qu'elles boivent tiède. Il faut prendre garde cependant à ne pas charger tout-à-coup l'estomac d'un trop grand volume de li-

176 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE ,
quide , qui par son poids pourroit causer
quelque irritation sur les viscères enflam-
més , & jusqu'à un certain point aggra-
ver les symptômes. La boisson la plus
simple est celle que l'on doit préférer ,
mais il n'y a point d'inconvénient à con-
sulter un peu le goût des malades , c'est
pourquoi on peut leur permettre une li-
monade foible, ou de l'eau mêlée de quel-
que syrop acide , une décoction d'orge ,
de riz , de racine de chiendent avec un
peu de réglisse , de l'eau panée , du
petit - lait , une légère infusion de mé-
lisse , de camomile ou de thé &c.

(d) Les remèdes mucilagineux.

Un autre genre d'irritation que l'on ne
doit pas négliger , c'est celle qui est pro-
duite par l'acrimonie des matières qui
s'accumulent dans l'estomac & les intes-
tins grêles , & par le poids des excréments
dans les gros boyaux. Nous avons vu que
dans la fièvre puerpérale il se faisoit une

congestion de fluides dans les vaisseaux des viscères, & en conséquence un épanchement dans les intestins par leurs extrémités exhalantes beaucoup plus considérable que dans l'état naturel. Il paroît aussi que la bile coule en plus grande abondance dans le tube intestinal, soit qu'il s'en fasse une plus grande sécrétion parce que le foie reçoit plus de sang qu'à l'ordinaire, soit qu'il y ait un spasme communiqué à ses vaisseaux excrétoires, soit enfin que les efforts fréquens pour vomir l'expriment & la fassent sortir plus abondamment du canal cholédoque. Ces fluides augmentés en quantité, & en même temps devenus plus âcres, dépouillent la membrane vilieuse de sa mucosité au moment où elle lui seroit le plus nécessaire, ils irritent cette membrane, & augmentent dans ses vaisseaux le spasme inflammatoire dont leur épanchement est l'effet : c'est pourquoi il convient d'employer des remèdes propres à envelopper cette matière âcre & à lubrifier

les parois des intestins. Les mucilagineux sont particulièrement indiqués , tels que des décoctions de guimauve , de corne de cerf , ou d'orge entier avec de la gomme arabique. Les huileux paroissent aussi satisfaire pleinement à l'intention d'adoucir & de défendre la surface interne des premiers voies ; mais il faut s'en défier , parce qu'en séjournant avec des matières putrescentes , ils contractent facilement une tendance à la putridité , ils acquièrent eux-mêmes une acrimonie considérable , & augmentent la quantité de cette saburre irritante que l'on cherchoit à corriger.

(e) *Les lavemens.*

Quant aux matières fécales logées dans le colon ou le rectum , leurs amas sont capables aussi de causer une grande irritation , soit directement par la compression qu'ils exercent sur les organes affectés , soit qu'en gênant le mouvement

péristaltique des intestins ils occasionnent une réaction du principe vital qui se manifeste sur-tout dans le système sanguin. Aussi la nécessité d'entretenir la liberté du ventre dans toute espèce de maladie fébrile, est-elle bien reconnue. Chacun fait combien une seule déjection abondante procure quelquefois de bien-être aux malades, en calmant l'inquiétude, l'angoisse, le mal de tête, & en les disposant au sommeil. Toutes les fois donc que le ventre est constipé il faut user de lavemens émolliens; c'est de tous les remèdes le plus facile à administrer, c'est celui qui a le moins d'inconvéniens, c'est souvent un des plus utiles, par conséquent c'est celui de tous auquel on doit avoir recours le premier, pour peu que la nécessité soit indiquée. Nous parlerons bientôt des autres moyens d'évacuer les premières voies.



(f) Le dégorgement des seins.

Sila sécrétion du lait continue pendant la maladie , il faut avoir soin de ne pas le laisser accumuler au point de causer une tension douloureuse des seins , laquelle ne manqueroit pas d'augmenter l'évétisme du systême sanguin. C'est pourquoy si la femme n'allait pas son enfant , (& il vaut mieux , dès que les symptômes commencent à devenir urgens , qu'elle s'en abstienne) il faut tirer assez de lait par la succion, ou de quelqu'autre manière, pour prévenir tout engorgement douloureux. Pour l'ordinaire cependant , la diète sévère qu'on fait observer aux malades , la diarrhée , les remèdes évacuans dont on fait usage , empêchent la sécrétion d'être trop abondante , & même y mettent fin assez promptement.

(g) Les acides.

A toutes ces précautions qu'on peut

appeller négatives, le régime antiphlogistique ou rafraîchissant joint l'usage de quelque remède sédatifs, dont l'effet est particulièrement de modérer l'activité de la circulation, & de diminuer la tension des vaisseaux sanguins. Tels sont surtout les acides, les sels neutres & le bain tiède.

Les acides agissent évidemment comme sédatifs sur les vaisseaux, c'est ce que prouvent leurs bons effets si généralement reconnus dans les hémorrhagies. Ils modèrent la chaleur, ils appaisent la soif, ils agissent comme antiseptiques dans les premières voies, ils augmentent l'action de tous les organes sécrétoires & excrétoires, ils excitent sur-tout celle des vaisseaux de la surface, de manière cependant à ne point échauffer le corps, mais en disposant la peau à une douce transpiration.

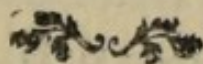
Tous les acides, soit végétaux, soit minéraux, produisent ces effets d'une manière plus ou moins marquée. Dans

182 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE ,
les fièvres on préfère ordinairement les
acides végétaux, parce qu'ils déterminent
davantage à la surface , & parce qu'ils
ont sur les acides minéraux l'avantage
d'entretenir la liberté du ventre. Mais
dans la fièvre puerpérale cet avantage
devient quelquefois un inconvénient,
parce qu'en augmentant la diarrhée ils
peuvent faire beaucoup de mal; c'est pour-
quoi , lorsqu'ils paroissent agir de cette
façon , il vaut mieux se servir d'esprit de
vitriol , ou d'esprit de sel marin délayé &
adouci dans une quantité d'eau & de sy-
rop convenable. Mais lorsque les mala-
des peuvent le supporter sans qu'il en
résulte cet effet , ou sans que l'esto-
mac en paroisse incommodé directement,
on ne doit pas craindre de leur laisser
prendre une certaine quantité de fruits
bien mûrs , qui dans ce cas ne peuvent
que leur faire du bien.

(h) *Les sels neutres.*

Les sels neutres participent des pro-

priétés réfrigérantes des acides, mais tous ne les possèdent pas au même degré. Le nitre & la mixture saline de Rivière sont ceux qui en manifestent le plus; mais, comme les acides végétaux, ils ont le désavantage d'exciter l'action des vaisseaux exhalans des intestins, & d'augmenter la diarrhée, c'est pourquoi lorsqu'ils ont cet effet il ne faut pas en faire un usage suivi sans les combiner avec un mucilage; & si, malgré cette précaution, ils rendent encore les déjections séreuses trop fréquentes, il faut s'en abstenir tout à fait. Le nitre d'ailleurs ne convient pas également à tout le monde, il y a des femmes auxquelles il donne quelquefois des malaises & des angoisses insupportables; & comme la mobilité des nerfs se trouve fort augmentée chez les femmes en couche, il ne faut pas l'employer sans précaution dans la fièvre puerpérale.



(i) L'air fixe.

La mixture saline de Rivière n'a point cet inconvénient du nitre, sur-tout si on a soin de la donner immédiatement après le mélange de l'acide avec l'alkali, & pendant l'effervescence. L'air fixe qui se dégage par le conflit de deux principes qui tendent à former ensemble un sel neutre, agit comme un stimulant doux sur les nerfs, il calme les nausées & le vomissement, & a l'effet d'un cordial; tandis que le mélange salin tempère la chaleur, modère l'action des vaisseaux & procure de la moiteur à la peau. L'air fixe a encore l'avantage précieux dans cette maladie, d'être un puissant antiseptique; il peut ainsi corriger la putridité des matières logées dans les premières voies, & peut-être, en se développant près du siège même du mal, agir sur une portion des vaisseaux affectés, & prévenir leur tendance à la gangrène. Ce-

pendant il faut avouer que cette mixture n'est encore qu'un remède assez foible, à raison de ce qu'on ne peut en donner qu'une trop petite quantité à la fois, qu'on ne peut pas la répéter assez fréquemment, & que son effet est trop passager.

Une manière bien plus commode & bien plus sûre de donner l'air fixe, & d'en introduire dans le corps une quantité considérable, c'est de l'employer combiné avec l'eau, ainsi qu'il l'est dans les eaux minérales acidules, telles que sont particulièrement celles de Seltzer qui ne paroissent pas contenir d'autre principe. Dans toutes les maladies inflammatoires, & autres qui ont quelque tendance à la putridité, elles sont un des meilleurs remèdes. On a trouvé que la bile imprégnée d'air fixe se corrompoit beaucoup plus lentement hors du corps que celle qui n'avoit pas subi cette préparation, & il n'est pas douteux qu'il n'en soit de même dans les intestins. Sur ce principe, dans toute espèce de cas où j'ai pu soup-

çonner un foyer de putridité dans les premières voies , j'ai employé ces eaux à la dose d'une ou deux bouteilles , & même davantage , dans vingt - quatre heures , & j'ai toujours eu lieu d'être content de leur effet. Au reste ces eaux n'ont aucun avantage par dessus l'eau commune imprégnée de la vapeur de quelque substance en fermentation , suivant la méthode indiquée par M. Priestley , trop connue aujourd'hui pour qu'il vaille la peine de m'arrêter à faire connoître.

(k) *Le bain tiède.*

Le bain tiède , si utile dans tout autre cas d'inflammation d'entrailles , n'a point été recommandé dans la fièvre puerpérale. M. Leake , qui est le seul Médecin qui en ait fait mention dans la cure de cette maladie , n'en parle pas de manière à le faire regarder comme un remède bien utile , puisqu'il dit que la plupart des malades pour lesquelles il en fit usage ,

moururent. Cependant il ne croit pas qu'on doive pour cela le rejeter tout-à-fait, parceque, dit-il, dans ces cas où on l'a employé sans succès, on avoit négligé la saignée, ou du moins on l'avoit faite trop tard, & probablement lorsqu'il y avoit déjà un épanchement de pus dans l'abdomen. Mais ce qui m'a toujours empêché de faire usage du bain tiède pour les femmes en couche, qui, comme nous le disions tout à l'heure, ont besoin du repos le plus complet, c'est l'attirail plus ou moins bruyant qu'il entraîne dans la chambre où on le prépare, le mouvement qu'il exige pour y placer la malade, la situation toujours plus ou moins gênée qu'on est obligé de lui donner pour l'y retenir, la fatigue qu'on lui fait éprouver ensuite pour l'essuyer, &c. Toutes ces circonstances sont des causes d'irritation qu'il faudroit éviter, & que l'on évite en effet en substituant au bain tiède de simples fomentations faites avec des flanelles trempées

dans de l'eau chaude, & appliquées sur le ventre après avoir été fortement exprimées ; leur chaleur agit comme un anodin en calmant la douleur des entrailles ; elles paroissent aussi disposer la peau à une douce moiteur. Quelques Praticiens recommandent de faire ces fomentations avec une forte décoction de plantes aromatiques ; peut-être acquièrent-elles ainsi une qualité tonique qui fait qu'elles sont encore mieux adaptées à la nature du mal.

§. III. *Les purgatifs.*

Après avoir établi l'utilité de la saignée & du régime antiphlogistique , je passe à l'examen de quelques autres genres de remèdes regardés par un grand nombre de Praticiens comme indispensables , & que je crois aussi pouvoir être d'un grand usage , quoique je n'y attache pas autant d'importance qu'à la saignée & au régime ; je veux parler des purgatifs, des émétiques & des sudorifiques.

Les purgatifs ont été extrêmement recommandés dans les maladies des femmes en couche : ils peuvent quelquefois faire beaucoup de bien dans la fièvre puerpérale , mais ils peuvent aussi faire beaucoup de mal , lorsqu'ils ne sont pas administrés convenablement. En général lorsque la fièvre & l'inflammation sont considérables , il ne faut pas en faire usage sans avoir préalablement employé les moyens propres à calmer l'irritation du système sanguin , autrement l'on court le plus grand risque d'aller à fins contraires. Si , lorsque les premiers symptômes commencent à se déclarer , la malade est resserrée , il faut , comme nous l'avons déjà dit , lui donner un lavement simple , qui pour l'ordinaire procurera une ou deux selles , ou même davantage , & suffira pour débarrasser les gros intestins. Les lavemens sont d'autant plus utiles que l'évacuation qu'ils produisent est très-prompte , & que dans cette maladie il importe extrêmement de ne pas perdre de tems.

Lorsque les lavemens, même répétés, n'ont point d'effet, on peut tenter un purgatif; mais c'est ici sur-tout que le Médecin a besoin de beaucoup de prudence. Si les douleurs sont très-vives & si la fièvre est forte, on ne doit pas y avoir recours sans avoir fait précéder une ou deux saignées. Il ne faut alors employer dans cette intention que les remèdes les plus doux; la pulpe de casse, la manne, la magnésie, ou ce qui vaut encore mieux dans tous les cas où l'on peut craindre d'irriter les intestins, l'huile douce de ricin, sont à peu près les seuls dont on puisse se servir. Les purgatifs âcres, sur-tout lorsqu'on n'a pas eu la précaution de diminuer la tension des vaisseaux, non-seulement irritent les membranes enflammées des intestins sur lesquels ils agissent, mais ont encore ici, comme dans toute autre maladie inflammatoire, l'effet d'augmenter l'éritisme général du système sanguin; ce qui est le plus sûr moyen d'accélérer dans les parties qui

font le siège du mal, la tendance de l'inflammation à la suppuration & à la gangrène, comme cela se vérifie tous les jours par les erreurs de la médecine populaire. Mais si les douleurs de colique, quoique vives, ne sont pas bien fixes, surtout si le pouls, la chaleur, l'altération ne dénotent qu'un peu de fièvre, un laxatif doux fera d'une très-grande utilité. Une once ou une once & demie d'huile de ricin, partagée en deux ou trois doses pour être données à la distance d'une heure l'une de l'autre, suffira quelquefois dans des cas de cette nature pour calmer tous les symptômes, & pour ôter toute inquiétude sur le compte de la malade par le bien-être que lui procurera l'effet de ce remède.

Lorsque la diarrhée a commencé, l'inflammation pour l'ordinaire est déjà considérable, à moins que ce ne soit ce que les Auteurs ont appelé une diarrhée critique, laquelle est féculente & accompagnée de peu de fièvre; dans ce cas

on peut se passer de purger, parce que la nature fait elle-même cet office ; ou si l'on croit qu'il convienne de l'aider, il faut encore se servir des moyens les plus doux pour ne point faire de mal, vû l'état toujours très-irritable des viscères chez les femmes en couche. Mais si la diarrhée est séreuse, si elle est accompagnée de ténésme & des autres symptômes qui dénotent l'intensité de l'inflammation, il faut bien se garder de purger, on courroit par là le plus grand danger d'augmenter la maladie, & de lui donner très-promptement une terminaison funeste. Je fais bien cependant qu'on l'a fait quelquefois avec succès dans des cas qui paroissent assez graves, où l'évacuation produite par le remède, & le relâchement du système sanguin de l'abdomen qui en est la conséquence, avoient été assez considérables pour compenser tous les mauvais effets ; mais pour un exemple heureux, il y en a dix où cette pratique a mal réussi. Le danger est trop grand
de

de faire plus de mal que de bien en suivant cette méthode, & jamais un Médecin sage & prudent ne voudra s'exposer à en courir le hazard.

§. IV. *Les émétiques.*

Une pratique mieux fondée est celle qui prescrit l'usage de petites doses de tartre stibié ou d'autres préparations d'antimoine. Les bons effets que j'ai observés de ces remèdes dans la plupart des fièvres continues, même dans quelques-unes qui étoient accompagnées d'inflammation locale, me feroient croire à leur utilité dans la fièvre puerpérale. Hulme & Leake en recommandent l'usage, & White est d'accord avec eux sur ce point. Pour moi dans les cas graves j'ai toujours été détourné de m'en servir par la crainte que les efforts pour vomir ne vinssent à augmenter les douleurs; & dans ceux où le mal étoit moins sérieux, j'ai cru pouvoir m'en passer. Cependant je suis

bien éloigné de blâmer ceux qui font autrement, mais je ne pense pas que les succès qu'ils peuvent avoir en suivant cette méthode soient dûs uniquement à l'évacuation qu'ils excitent.

Dans toute espèce de fièvre, les petits vaisseaux de la surface du corps sont constamment dans un état de spasme qui forme un obstacle à l'action des gros vaisseaux, & déränge l'équilibre de la circulation. En vertu d'une loi de la nature, établie pour la conservation de l'économie animale, toute résistance inaccoutumée à l'exercice de quelqu'un des pouvoirs qui maintiennent les fonctions vitales, donne une nouvelle énergie à ces pouvoirs & les rend plus actifs. C'est ce qui arrive particulièrement dans le cas dont nous parlons. Le spasme des petits vaisseaux de la peau produit une réaction du cœur & des artères, de laquelle résultent la plupart des symptômes fébriles, & qui tend toujours à augmenter l'inflammation locale lorsque la

maladie en est compliquée, ou qu'elle en dépend. Le grand art dans la cure des fièvres est de diminuer cette contraction spasmodique des vaisseaux de la surface; si l'on peut obtenir cet effet, on procure incontinent un grand calme à tout le système sanguin; ces sueurs générales qui terminent toujours un accès de fièvre intermittente & qu'on regarde comme étant d'un si bon augure dans les fièvres continues, ne sont que la suite d'un relâchement des vaisseaux cutanés, qui cédant alors à l'*impetus* extraordinaire du sang, en laissent échapper la partie la plus fluide par leurs extrémités exhalantes.

Or la Médecine n'a trouvé aucun genre de remèdes qui agit d'une manière plus sûre & plus constante sur les vaisseaux de la surface que les émétiques, & particulièrement, les préparations d'antimoine. Un huitième ou un sixième de grain de tartre stibié donné dans une fièvre continue, & répété de quart-d'heure en quart-d'heure, jusqu'à ce qu'il pro-

duise une légère naufée, occasionne généralement un peu de moiteur à la peau, & si l'on a soin de prendre pour l'exhibition de ce remède le moment du redoublement, on l'abrège, ou du moins on en modère la violence. On le donne aussi avec avantage à la dose d'un sixième, d'un quart ou même d'un demi-grain toutes les trois ou quatre heures, il agit en même temps comme un purgatif doux & comme un sudorifique. C'est ainsi que la poudre de James, qui n'est autre chose que le régule d'antimoine imparfaitement calciné & combiné avec la base alkaline du nitre, a quelquefois opéré ces guérisons vraiment surprenantes qui lui ont fait une si grande réputation.

Je crois donc que les émétiques, & sur-tout les antimoniaux, peuvent être employés avec avantage dans la fièvre puerpérale. Mais qu'on ne se trompe pas sur leur manière d'agir, & qu'attribuant leurs succès à l'évacuation seule

qu'ils excitent, on ne croie pas pouvoir y suppléer par des purgatifs drastiques qui ont des effets tout-à-fait opposés sur le système sanguin. Il faut aussi avoir soin en les employant d'éviter les hautes doses qui pourroient exciter de violens efforts pour vomir, de peur que la compression forte & soudaine des muscles abdominaux sur les viscères enflammés ne produise une irritation dangereuse.

§. V. *Les sudorifiques.*

Une autre erreur non moins essentielle dans laquelle on pourroit être induit par les bons effets des émétiques, ce seroit de croire que l'on obtiendra ces mêmes effets au moyen des remèdes communément nommés sudorifiques. Je dis que ce seroit là une erreur capitale, & qui pourroit devenir souverainement pernicieuse par ses conséquences. La plupart des remèdes rangés sous cette dénomination sont âcres & stimulan, leur effet est

d'exciter l'action des gros-vaisseaux , & les moyens qu'on met en usage pour augmenter la chaleur naturelle dans la vue d'aider leur opération , servent aussi à irriter le système artériel. Ils n'ont d'ailleurs aucun effet sur les vaisseaux de la surface ; le relâchement apparent de la peau & la sueur qu'ils produisent , ne sont que la suite d'une circulation trop violente , qui force tous les passages sans résoudre le spasme des extrémités exhalantes. De là vient l'incertitude de leur succès dans la plupart des cas où on les emploie ; & leur danger dans toutes les maladies qui sont compliquées de quelque inflammation locale.

La nature a établi une certaine balance entre les extrémités exhalantes des vaisseaux cutanés , & le reste du système artériel. Les premiers soumis à l'impulsion du cœur & des artères , & destinés à laisser échapper une sérosité excrémentielle sous la forme d'exhalaison , donneroient passage , s'ils étoient plus lâches ,

à une trop grande quantité de fluides. Il est clair que la même chose arriveroit si l'*impetus* du sang devenoit plus considérable, les vaisseaux exhalans demeurant dans le même état, ainsi que cela se voit tous les jours chez les personnes qui ont pris un exercice violent. Si les vaisseaux exhalans étoient plus resserrés qu'ils ne doivent l'être dans l'état naturel, comme cela arrive dans les cas de fièvre où ils sont contractés par un spasme, une vive exertion des pouvoirs, qui meuvent le sang dans le cœur & les artères pourroit encore forcer le passage des fluides au travers de la peau, malgré la résistance que leur opposeroit ce retrécissement de leurs canaux.

Il y a donc deux manières d'exciter la sueur; l'une est d'augmenter l'énergie des gros vaisseaux, l'autre de relâcher leurs extrémités à la surface du corps; mais ces deux méthodes, quoiqu'elles mènent en apparence au même but, sont bien différentes quant à la fin pour la-

quelle on les emploie, qui est la guérison. Dans toutes les espèces de fièvre il n'y a point de sudorifiques vraiment utiles que ceux qui opèrent en relâchant les vaisseaux cutanés ; les autres, en irritant le système sanguin, énervent sa vigueur, accélèrent la formation des symptômes de putridité, & précipitent la destruction des pouvoirs animaux. Et dans les cas compliqués d'inflammation locale, ils ne manquent pas de hâter la terminaison la plus funeste, savoir la suppuration ou la gangrène des parties affectées. C'est en employant ces derniers, ou du moins en les combinant avec ceux qu'indique l'autre méthode, que l'on obtient les sueurs les plus copieuses ; mais ce n'est pas cette abondance que l'on doit rechercher, la nature ne nous montre point que cela soit nécessaire. Les sueurs vraiment critiques ne sont pas les plus remarquables par la quantité de fluides évacués par cette voie ; celles qui sortent comme par torrens dénotent toujours quelque cause

d'irritation, & ne terminent jamais complètement une maladie.

Une douce transpiration peut être utile au commencement d'une fièvre puerpérale, si on peut l'exciter par des moyens analogues à ceux que nous avons indiqués, mais je redouterois toujours plus ceux qu'on employe pour augmenter la chaleur du corps dans la vue d'exciter cette évacuation, que je ne compterois sur leurs bons effets; & si l'on en fait usage, il faut que ce soit avec beaucoup de prudence. La méthode de tenir les femmes en couche dans des chambres qui n'ont point de communication avec l'air extérieur pour les entretenir constamment dans le degré de chaleur propre à les faire suer, est tout-à-fait dangereuse. Nous avons vu quels étoient sur elles, les pernicioeux effets d'un air impur, tel qu'on le trouve dans bien des hôpitaux; rien n'est plus propre à souiller au même point l'atmosphère dans laquelle elles respirent, que de les

renfermer comme cela se pratique ordinairement. Il faudroit que l'air de leurs chambres fût toujours assez pur pour qu'en y entrant on n'apperçût aucune odeur ; pour cet effet il faut, autant qu'il est possible, les tenir dans des chambres qui soient grandes & faciles à aérer. Il faut au moins une fois par jour en renouveler l'air en ouvrant les fenêtrés ou les portes, seulement on doit faire attention que le courant d'air ne soit pas dirigé sur la malade. Il ne faut pas que celle-ci soit plus couverte dans son lit qu'elle ne le seroit en parfaite santé. Il faut que les rideaux du lit soient assez ouverts pour que l'air puisse y circuler librement. Il faut que la température de la chambre soit passablement fraîche, cependant lorsqu'il fait froid on peut sans inconvénient y entretenir un peu de feu à la cheminée, sur-tout si la malade est accoutumée à en avoir ; il agit d'ailleurs comme un excellent ventilateur.



§. VI. *Le Camphre.*

Je ne peux pas quitter cet article des fudorifiques sans parler d'un remède que l'on a rangé sous cette dénomination, mais dont la manière d'agir paroît avoir été assez mal comprise par la plupart des Médecins. Ce remède est le camphre, drogue presque indéfinissable à cause de son peu d'analogie avec d'autres productions végétales, comme très-singulière dans ses effets sur le corps humain. Son goût âcre, son odeur forte & poignante, le sentiment de chaleur qu'elle cause à la gorge, feroient croire que sa manière d'agir doit être celle d'un stimulant. D'un autre côté les effets les plus marqués du camphre sur le système nerveux sont ceux d'un antispasmodique ; dans les fièvres & particulièrement dans les fièvres malignes, on s'en est servi souvent avec succès, mais jamais il n'agite le pouls ; pris en dose suffisante, il en diminue au contraire la fréquence & l'élévation ; il

est suivant, Hoffmann & d'autres Médecins, d'un grand usage dans les hémorrhagies ; & si on l'employe en doses trop fortes, il affoiblit tellement les pouvoirs de la circulation qu'il en résulte une pâleur extrême, & un froid universel qui peut se terminer par la mort. Moins stimulant que l'opium, il n'a pas comme ce dernier une qualité soporifique, du moins il ne la manifeste que dans un petit nombre de cas : ses principaux effets sont sur le système vasculaire, & ils se montrent en premier lieu sur les extrémités des artères, & sur les vaisseaux excrétoires qu'il relâche d'une manière très-marquée, particulièrement lorsqu'ils sont dans un état de spasme. C'est ainsi que le camphre peut agir comme diaphorétique, emménagogue, diurétique, antiaphrodisiaque, mais rien ne justifie l'opinion de la plupart des Auteurs de matière médicale qui l'ont rangé dans la classe des remèdes cordiaux & stimulans. C'est en vertu de cette propriété qu'il

a de relâcher l'extrémité des vaisseaux , que le camphre à réuffi quelquefois à guérir d'une manière extrêmement prompte cette inflammation superficielle & éryfipélateufe des viscères que nous avons regardée comme la cause prochaine de la fièvre puerpérale. M. Pouteau (1) cite quelques exemples frappans de ses bons effets dans des cas de cette espèce , & j'en ai vu moi-même un des plus marqués , chez une femme qui au troisième jour d'une fièvre puerpérale , & après avoir subi deux saignées , avoit le ventre excessivement tendu & douloureux , le pouls fréquent , fort & plein , la respiration gênée , les jambes & les cuiffes très-enflées. Les urines étoient en petite quantité & la soif considérable. Quinze grains de camphre que la malade prit dans l'espace de quelques heures , suffirent pour la débarrasser presque entièrement. (2)

(1) Mélanges de Chirurgie.

(2) Voyez les observations ci-après , cas 1.

Je regarde donc le camphre comme un remède qui peut être d'une grande utilité dans cette maladie , sur-tout dans ses commencemens , avant que l'inflammation soit devenue phlegmoneuse ; car dès qu'il y a dans quelque partie des viscères une tendance à la suppuration , on ne peut pas en espérer un grand avantage. Mais il ne faut l'employer qu'avec beaucoup de prudence & de circonspection à cause de sa manière d'agir bizarre & incertaine , j'ai presque dit capricieuse ; dans la plupart des cas il fait trop , ou il ne fait rien. Il y a des personnes auxquelles il donne des angoisses & des maux de cœur , même à la dose d'un grain ; d'autres qui peuvent en supporter des doses tout-à-fait surprenantes : j'en ai donné jusqu'à demi-gros toutes les deux heures pendant un jour & demi à un homme qui avoit une affection du cerveau , sans en appercevoir aucun effet sensible , tandis que deux scrupules pris tout à la fois par

hasard dans un cas raconté par Hoffmann, (1) & soixante grains donnés en plusieurs doses dans l'espace d'une demi-heure ensuite des conseils de M. Pouteau, ont produit des symptômes qui ont causé les plus vives craintes pour les jours des personnes à qui on les avoit administrés.

Ainsi malgré les succès de M. Pouteau, malgré ce que j'ai vu moi-même des heureux effets de ce remède, je ne ferois le regarder comme étant véritablement un spécifique dans la fièvre puerpérale. On ne peut le donner d'abord en très-hautes doses sans courir le risque de faire beaucoup de mal, & si l'on perd son temps à tâtonner avec des doses trop petites, sans employer d'autres secours, on s'expose au danger plus grand encore de laisser empirer la maladie au point qu'elle devienne tout-à-fait incurable. Il n'est pas douteux cependant qu'il n'ait

(1) Hoffmanni Opera, vol. 4. p. 27.

208 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE ,
quelquefois opéré des cures brillantes ,
& qu'entre les mains d'un Médecin sage
& prudent il ne puisse être considéré
comme un instrument de guérison très-
utile.

§. VII. *Les vésicatoires.*

Bien des Médecins ont condamné
l'usage des vésicatoires dans la fièvre puer-
pérale , & je crois qu'ils ont eu raison.
Dans toute espèce de maladie inflamma-
toire , il faut les appliquer le plus près
possible de la partie affectée pour qu'il
en résulte de bons effets , autrement on
n'obtient point la révulsion que l'on de-
sire , ou du moins elle n'a lieu que d'une
manière imparfaite , & l'irritation qu'ils
excitent dans le système sanguin , n'étant
point balancée par un effet direct sur la
partie enflammée , il en résulte souvent
qu'ils font plus de mal que de bien. Aucun
Praticien que je sache ne s'est avisé de
mettre des vésicatoires sur le bas-ventre
à une femme en couche , quoique ce fût

là la manière de s'en servir qui promît le plus de succès dans une inflammation d'entrailles. Je l'ai fait une seule fois, comme on le verra ci-après dans l'observation IX, sans en observer aucun effet favorable ni fâcheux.

Mais si l'on ne peut pas tirer un grand avantage des vésicatoires pendant les premiers périodes de la fièvre puerpérale, ils deviennent cependant un remède essentiel lorsque la maladie traîne en longueur, & lorsque l'inflammation locale étant abattue ou considérablement diminuée, la fièvre subsiste néanmoins avec des symptômes de spasme ou d'atonie ; alors il faut les employer comme on fait dans d'autres espèces de fièvres continues, pour relâcher les vaisseaux cutanés, pour soulager l'oppression lorsque la poitrine s'affecte, pour réveiller l'énergie du principe vital lorsqu'elle diminue, & pour débarrasser le cerveau lorsque ses fonctions sont altérées. Je renvoie le lecteur à l'observation VI; on y verra dans

dans quelles circonstances il faut employer les vésicatoires , & quel succès on peut en attendre.

§. VIII. *Le kina.*

Il me reste à parler d'un remède auquel il faut avouer que la théorie , bien plus que l'expérience , me conduiroit à donner ma confiance dans les premiers périodes de la fièvre puerpérale , c'est le kina. J'ai parlé ci-devant de ses heureux effets dans les inflammations érysipélateuses , & j'ai fait voir qu'il étoit particulièrement adapté aux cas de cette nature dans lesquels les malades , par la foiblesse de leur constitution , & sur - tout par l'impureté de l'atmosphère dans laquelle ils se trouvoient , avoient encore plus besoin des secours propres à soutenir l'énergie du principe vital que de ceux qui tendoient directement à diminuer la tension du systême. Or si , comme je crois l'avoir rendu probable , la cause de la

fièvre puerpérale est une inflammation érysipélateuse des viscères du bas-ventre, si cette inflammation manifeste la tendance la plus rapide à la gangrène, si cette disposition est sur-tout évidente dans un air impur, je le demande, quel remède promet plus d'avantages que celui-là, dans ces cas en particulier où l'on a tout lieu de craindre ce qui peut affoiblir les malades, & diminuer l'activité du système nerveux? M. Fordyce (1) qui regarde la fièvre puerpérale comme tenant à une inflammation de la matrice, & cette inflammation comme appartenant à la classe de celles qu'on nomme phlegmoneuses, ne paroît pas l'avoir attaquée par le kina, quoique dans son traitement il rejette à peu près également la saignée, les purgatifs, les remèdes antimoniaux, & qu'il la regarde comme étant le plus souvent mortelle, chez les fem-

(1) Voyez *Elements of the practice of physic*, P. 2; on the inflam. of the womb.

mes sur-tout qui sont d'une constitution délicate. C'est dans une ville comme Londres cependant , où certaines maladies inflammatoires tendent si rapidement à la gangrène , & sur-tout dans de grands hôpitaux , où je voudrois que des Médecins prudens & éclairés fissent des essais de cette méthode ; je suis bien trompé s'ils n'en obtenoient pas un succès assez marqué pour s'applaudir de l'avoir entreprise.

Ce n'est pourtant pas la théorie seule qui m'autorise à recommander ce remède : j'ai vu un cas où il a parfaitement bien réussi , & quoique ce soit un fait unique , quoique ce soit une observation faite dans un tems où je n'en sentoie pas toute l'importance , & dont par conséquent il peut m'être échappé quelques particularités , parce qu'alors je négligeai d'en garder des notes , les principales circonstances en sont restées assez présentes à mon esprit , pour pouvoir en faire ici le détail.

Lorsque je commençois à pratiquer à Genève il y a environ neuf ou dix ans, je fus appelé auprès d'une femme qui après un travail très-long & très-pénible avoit accouché à l'aide du forceps. Je la vis le lendemain de l'accouchement, elle souffroit des angoisses inexprimables, accompagnées d'un grand abatement de forces ; le ventre, qui à ce qu'on me raconta paroissoit depuis quelques jours être fort gonflé par des vens, en étoit tellement boursoufflé, que son volume étoit beaucoup plus gros qu'il ne l'est ordinairement à la fin d'une grossesse ; il étoit douloureux au toucher, le pouls étoit foible & très - fréquent. Je ne connoissois alors la fièvre puerpérale que par les descriptions confuses des Auteurs ; je ne me faisois pas une idée de cette espèce d'inflammation si funeste des viscères qui en est le principe : mais considérant seulement la foiblesse du pouls & la distension prodigieuse des intestins qui étoit accompagnée de beau-

coup de douleur, je craignis la formation de la gangrène dans ces parties. On étoit alors dans le mois de juillet, & la chaleur qui étoit extrême, particulièrement dans l'appartement de la malade, me fit appréhender encore davantage que le mal ne prît promptement cette tournure. Je crus que la principale indication étoit de redonner du ton aux fibres musculaires des intestins. Je fis faire des poudres de douze grains de kina avec cinq ou six grains de rhubarbe par dose, & j'en donnai une prise toutes les trois heures. Leur effet fut de purger doucement & sans douleur, & de réduire considérablement le volume du ventre. Je substituai bientôt à ces poudres une décoction d'une once de kina qui devoit se consommer dans vingt-quatre heures, & je la fis répéter plusieurs fois : le même effet se soutint, & sans avoir recours à aucun autre remède essentiel, tous les symptômes les plus allarmans se dissipèrent, & la malade se rétablit en assez peu de tems.

Je ne fais jusqu'à quel point on peut attribuer cette cure à l'effet purgatif de la rhubarbe que j'avois employée comme un remède tonique plutôt que comme un évacuant. On a vu ci-dessus les inconvéniens auxquels on s'expose par l'usage des purgatifs irritans dans les commencemens de la fièvre puerpérale ; & quelques succès qu'on en ait pu obtenir dans certains cas particuliers , les exemples en sont en trop petit nombre pour balancer les pernicioeux effets qu'on doit toujours en redouter. Dans le cas que je viens de rapporter, la rhubarbe parut agir comme un doux évacuant, elle débarrassa les intestins des matières putrides dont ils étoient peut-être surchargés, & comme elle n'excita aucune douleur, il est probable qu'elle ne causa pas d'irritation. Mais en admettant, comme je n'en doute pas, que l'évacuation qu'elle produisit fut très-avantageuse, n'est-il pas bien raisonnable de croire qu'elle n'auroit pas suffi pour la guérison, considérée sous

ce point de vue ? N'est-il pas bien naturel de présumer que le kina agit comme un puissant tonique sur les fibres musculaires des intestins, & sur celles de leurs vaisseaux sanguins dont il calma l'irritation ; qu'enfin il peut aussi avoir été très-utile par sa qualité antiseptique ? Quoiqu'il en soit, lors même que l'on révoqueroit en doute son utilité dans la maladie dont j'ai fait le récit, il est au moins bien clair qu'il n'a point nui à la guérison, & que dans d'autres cas de la même nature, où l'abattement des forces feroit craindre tout ce qui pourroit tendre à affoiblir davantage, il y auroit peu de danger à tenter ce remède, que bien des Praticiens emploient avec succès contre les symptômes secondaires de la maladie.

§. IX. *Conclusion de ce chapitre.*

Voilà les réflexions que j'avois à offrir sur le traitement de la fièvre puerpérale. J'aurois pu ajouter bien des choses relativement

tivement aux accidens qui l'accompagnent quelquefois, & à toutes les suites qu'elle peut entraîner après elle; mais n'ayant rien de bien intéressant à présenter à mes lecteurs sur ces différens sujets dont la considération demanderoit une expérience beaucoup plus vaste que la mienne, je me borne à parler de ce que j'ai cru voir avec clarté dans une maladie sur laquelle les avis des Médecins, même les plus célèbres, sont si fort partagés. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il y ait lieu d'avoir égard dans le traitement de ces différens maux, au genre de la cause dont ils émanent; ainsi des abscesses chroniques dans le bas-ventre, une diarrhée opiniâtre, qui épuise les forces, une affection de poitrine, une hydroisie, &c. ne demandent pas, du moins pour l'ordinaire, dans les suites de couche, un traitement différent de celui qu'ils exigeroient dans toute autre circonstance.

Peut-être me reprochera-t-on de n'être

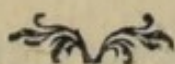
tre pas entré dans assez de détails sur la manière d'employer les différens moyens curatifs que je recommande. Je ne l'ai pas fait , parce que les Médecins Praticiens auxquels j'adresse cet écrit n'ont pas besoin de ces renseignemens ; ils savent distinguer les tems & les circonstances où il convient de mettre en usage tel ou tel remède , & adapter les règles générales aux différences qui se rencontrent. Je conviens que des préceptes généraux tels que je les ai proposés ne peuvent pas être fort utiles pour des ignorans , mais je ne saurois trop le répéter , les livres de médecine ne devroient être que pour ceux qui ont acquis auprès des malades les connoissances propres à les comprendre. Si j'avois fait celui-ci pour les Sages femmes & les Gardes , je croirois avoir fort mal mérité du public , parce que quelques efforts que j'eusse pu faire pour être bien compris de cet ordre de gens , jamais il n'eût été possible de les mettre à l'abri de commettre bien des fautes ,

même très-grossières. C'est un inconvénient qui naît de la nature même des choses : on ne sauroit prévoir tous les cas qui peuvent se rencontrer, & quelque minutieux que l'on puisse être, on est toujours obligé de donner beaucoup à la sagacité & à la prudence du Praticien pour chaque cas particulier.

Peut être encore & avec plus de fondement pourra-t-on me reprocher, qu'en n'admettant qu'un seul principe de la fièvre puerpérale j'en ai trop limité la méthode de cure, qui devoit varier suivant les différentes espèces de cette maladie. M. Kirkland, Auteur ingénieux d'un essai sur les fièvres des femmes en couche, blâme ceux qui font de la fièvre puerpérale, telle que nous l'avons décrite, une seule & même maladie. Il en distingue lui-même plusieurs espèces suivant les causes qui la produisent, qui sont 1°. l'inflammation de la matrice, 2°. l'inflammation des viscères du bas-ventre en conséquence d'un accouchement trop

précipité. 3°. L'absorption du sang , ou d'autres matières putrides , retenues dans la matrice. 4°. L'inflammation des seins. 5°. Le repompement du lait âcre. 6°. La rétention des matières fécales. Il croit en conséquence , qu'on ne peut pas donner de règle générale pour le traitement, qui doit varier suivant ces différentes causes ; & il cherche sur-tout à faire voir que les cas qui dépendent d'un principe de putridité , demandent à être traités bien différemment de ceux qui tiennent à une affection inflammatoire. Mais toutes ces distinctions théorétiques de causes , éclairent bien peu le Praticien. J'ai montré que les principaux symptômes de la fièvre puerpérale dénotent une affection inflammatoire des viscères abdominaux ; conséquemment , qu'elle qu'en soit la cause occasionnelle , le premier soin du Médecin doit être de résoudre le spasme des vaisseaux affectés , & en indiquant les moyens que je crois les plus propres pour y parvenir , j'admets une grande latitude

dans leur usage, qui suivant moi requiert beaucoup de circonspection & de prudence. Je crois d'ailleurs avoir suffisamment développé l'enchaînement des différens états de la maladie, & en montrant comment les symptômes inflammatoires donnent naissance aux symptômes putrides, j'ai indiqué les circonstances, soit particulières, soit extérieures aux malades qui peuvent concourir chez elles au développement de ces derniers ; il suffisoit presque de les indiquer pour faire connoître de quelle manière on pouvoit parer à leur influence. Ainsi donc, quoique la méthode de cure que j'ai exposée soit une, & ne varie pas suivant des causes qui peuvent être obscures & difficiles à découvrir, ou même seulement supposées, elle est assez variée par l'attention aux symptômes, dont la considération sera toujours pour le Praticien la règle de conduite la plus sûre.



CHAPITRE IV.

Recherches sur la mortalité des femmes en couche à Genève. Préservatifs contre la Fièvre puerpérale ; & avis aux accoucheurs sur quelques abus qui se sont introduits dans leur pratique.

J'AI parlé ci-devant de la mortalité des femmes en couche , comparée au nombre total des morts & des naissances ; j'ai même donné une table de sa proportion dans la ville de Londres , (1) & des variations qu'elle avoit éprouvées pendant l'espace d'un siècle ; & je ne doute pas que mes Lecteurs n'ayent vu avec plaisir qu'elle avoit considérablement diminué , à mesure que l'art de

(1) Voyez la fin de la préface.

guérir à fait des progrès, & aboli des coutumes & des préjugés pernicioeux. Conduit par la curiosité à faire des recherches ultérieures dans ce sujet intéressant; excité sur-tout par la terreur qu'avoient répandue à Genève, depuis peu d'années, les morts de quelques femmes de marque, & par la persuasion qui en résultoit dans le public, que les couches devenoient beaucoup plus dangereuses qu'elles ne l'étoient autrefois; j'ai feuilleté les registres mortuaires de cette ville pour les quatre-vingt dernières années, & j'en ai tiré la table suivante, où l'on verra le nombre des femmes mortes en couche année par année & sa proportion avec le nombre total. J'ai déjà parlé des résultats que j'avois obtenus, relativement à la proportion de cette mortalité particulière dans les différentes saisons, & je n'en dirai rien de plus.



TABLEAU de la mortalité des
femmes en couche à Genève, de-
puis l'an 1700 jusqu'en 1779.

Année.	Nombre total des morts.	Femmes en couche.
1700	518	7
1701	495	3
1702	591	6
1703	784	7
1704	810	12
1705	584	13
1706	720	15
1707	780	9
1708	649	7
1709	908	11
1710	672	6
1711	446	5
1712	535	4
1713	591	3
1714	563	12
1715	723	5
1716	525	15
1717	595	11

CHAPITRE QUATRIÈME. 225

Année.		Nombre total des morts.		Femmes en couche.
1718	—	627	—	14
1719	—	662	—	17
1720	—	781	—	11
1721	—	524	—	6
1722	—	611	—	13
1723	—	747	—	9
1724	—	732	—	8
1725	—	783	—	16
1726	—	677	—	9
1727	—	546	—	10
1728	—	628	—	5
1729	—	810	—	7
1730	—	743	—	8
1731	—	727	—	6
1732	—	756	—	6
1733	—	679	—	3
1734	—	575	—	2
1735	—	629	—	7
1736	—	543	—	4
1737	—	867	—	6
1738	—	557	—	3
1739	—	592	—	2

K. w

326 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE,

Année.		Nombre total des morts.		Femmes en couche.
1740	—	739	—	6
1741	—	669	—	3
1742	—	837	—	5
1743	—	745	—	6
1744	—	577	—	4
1745	—	610	—	12
1746	—	839	—	7
1747	—	858	—	8
1748	—	695	—	10
1749	—	759	—	13
1750	—	875	—	10
1751	—	662	—	11
1752	—	600	—	6
1753	—	752	—	10
1754	—	819	—	8
1755	—	752	—	9
1756	—	673	—	4
1757	—	641	—	6
1758	—	667	—	4
1759	—	881	—	9
1760	—	632	—	8
1761	—	759	—	9

CHAPITRE QUATRIÈME. 227

Année.		Nombre total des morts.		Femmes en couche.
1762	—	731	—	7
1763	—	817	—	7
1764	—	971	—	8
1765	—	726	—	8
1766	—	779	—	9
1767	—	731	—	6
1768	—	836	—	2
1769	—	723	—	3
1770	—	668	—	7
1771	—	744	—	9
1772	—	796	—	9
1773	—	751	—	7
1774	—	759	—	9
1775	—	780	—	12
1776	—	875	—	10
1777	—	888	—	12
1778	—	816	—	6
1779	—	790	—	1



En prenant les sommes de ces nombres de dix en dix , ans on trouve les résultats suivans.

Nombre des morts.	Femmes mortes en couche.	Proportion.
6439	90	$71 \frac{1}{2} : 1$
5939	92	$64 \frac{1}{2} : 1$
6839	94	$73 : 1$
6668	47	$142 : 1$
7328	74	$99 \frac{1}{2} : 1$
7322	77	$95 : 1$
7705	67	$115 : 1$
7867	82	$96 : 1$

Il est évident par cette table, que la mortalité n'est pas aussi grande à Genève parmi les femmes en couche qu'elle l'étoit au commencement du siècle ; en comparant les vingt premières années avec les vingt dernières , on la trouve diminuée à peu près dans la proportion de cent quatre à soixante huit. Il est vrai que dans les périodes intermédiaires elle paroît quelquefois beaucoup moindre.

Dans celle qui renferme les années mil sept cent trente à mil sept cent trente-neuf, elle diminue tout à coup dans une proportion trop grande pour qu'on ne puisse pas supposer avec fondement, qu'il se trouve là quelque erreur. Effectivement, j'ai eu tout lieu de croire en parcourant le registre, qu'à cette époque, les morts de femmes en couche n'avoient été notées qu'avec la plus grande négligence. J'ai su depuis qu'en mil sept cent trente-un, le soin du registre mortuaire avoit été confié à un nouveau Chirurgien visiteur ; (1) ce qui m'a confirmé

(1) On donne à Genève le nom de Visiteur à un Chirurgien préposé par le gouvernement, pour examiner le corps de toute personne morte dans l'enceinte de la ville, & la police établie à cet égard est telle que nul ne peut être soustrait à cet examen. Ce Chirurgien fait à mesure un registre, où il note exactement le nom, l'âge, la demeure, la profession du mort. Il est aussi tenu d'y ajouter le nom de la maladie qui a terminé sa vie, mais comme le plus sou-

dans l'idée, que c'est plutôt à la faute du Secrétaire, qu'à une diminution réelle de la mortalité des femmes en couche, qu'il faut attribuer ce changement de proportion, sur-tout puisqu'elle ne se

vent, il s'en tient à cet égard à ce que lui disent les assistans, on comprend que cette partie du registre (très-essentielle cependant par les lumières qu'elle pourroit donner sur les maladies les plus ordinaires à notre pays) n'est tenue que d'une manière tout à fait inexacte. On ne peut compter sur son exactitude à cet égard, que relativement aux maladies sur la nature desquelles personne ne peut se tromper. Ainsi chacun fait reconnoître, au moins dans le plus grand nombre des cas, une petite vérole, une rougeole, une pleurésie. Une suite de couche est aussi assez évidente, pour qu'à l'ordinaire on ne puisse pas s'y méprendre; mais dans les cas de cette nature, le visiteur s'est souvent contenté de mettre sur son registre, *morte de fièvre putride, de fièvre inflammatoire, de fièvre miliaire &c.* sans ajouter à la suite d'une couche. C'est particulièrement ce qui est arrivé au Visiteur qui fut chargé de cet emploi en 1731.

soutient pas dans les périodes suivantes. J'ai retrouvé des traces de cette même négligence, dans quelques - unes des époques qui sont les moins chargées ; & si la dernière paroît l'être d'avantage que les deux ou trois précédentes, on ne doit, peut - être, attribuer cette différence, qu'à l'exactitude avec laquelle le registre se tient aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, je crois que le nombre des femmes qui meurent en couche à Genève pourroit se réduire beaucoup. Il est plus aisé de prévenir les maladies qui leur sont fatales à cette époque, qu'il ne l'est de les guérir ; & il n'est pas douteux, qu'en redoublant d'attention & de soins, on ne parvînt à conserver la vie à bien des Mères que le préjugé, l'ignorance & la mauvaise conduite laissent périr. J'ai dit ci - dessus, combien en général, le séjour des hôpitaux étoit pernicieux aux femmes en couche ; dans quelques uns cependant, par des soins qui sont presque uniquement préserva-

232 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE,
tifs, on est venu à bout de rendre l'accouchement moins fatal qu'il ne l'est, même parmi nous. Tel est un de ceux de Londres, dont parle M. White, où pendant six années, le nombre des femmes mortes en couche n'avoit été au nombre total des accouchemens, que comme un à cent trente - un. Tel est encore celui de Dublin, où cette proportion étoit comme un à cent dix, tandis que dans tous les autres hôpitaux, en Angleterre comme ailleurs, elle est infiniment plus grande. Suivant le même Auteur, dans la ville de Manchester cette mortalité est à peu près comme un à cent vingt-huit. Et la principale circonstance à laquelle il attribue le peu de danger que courent les femmes en couche dans ces différens lieux, c'est le soin extrême que l'on a de ne point les tenir renfermées dans une atmosphère impure,

(1) White p. 334.

mais de leur faire respirer un air constamment renouvelé.

A Genève où la nature du climat dispose les corps aux maladies inflammatoires, d'une manière très-marquée, il ne sera peut-être pas aussi facile qu'il le seroit en bien d'autres endroits, de prévenir les fièvres puerpérales. Cependant, comme cette disposition seule ne suffit pas pour produire ces maladies; comme il existe parmi nous beaucoup de causes nuisibles dont le concours contribue à leur formation, nous ne savons point jusqu'où pourroit aller le succès à cet égard, si l'on venoit à bout de parer à celles de ces causes qu'il est en notre pouvoir de détruire. J'en indiquerai ici quelques-unes des plus manifestes.

Abus qui se sont introduits dans la pratique des accouchemens. 1°. L'extraction trop précipitée de l'enfant & de l'arrière-faix.

Je remarquerai d'abord que dans les

accouchemens qu'on nomme naturels, c'est-à-dire, où l'enfant se présente de la manière la plus favorable, & où il ne rencontre aucun obstacle extraordinaire de la part de la Mère, il est infiniment rare que l'Accoucheur ait autre chose à faire, qu'à laisser la nature achever tranquillement son ouvrage. Dans ceux qu'on nomme non-naturels & contre nature, il est souvent utile, quelquefois même absolument nécessaire, que l'art lui prête ses secours. Mais de quelque avantage que puisse être la main d'un Chirurgien adroit & expérimenté, dans des cas de cette espèce, il ne faut pas s'imaginer qu'elle soit toujours nécessaire. Les Accoucheurs eux-mêmes, conduits par l'habitude & le préjugé, semblent oublier que la nature peut se passer le plus souvent de leur ministère, & agissent beaucoup plus qu'ils ne devraient agir. Appelés d'avance auprès d'une femme qui n'est menacée, en apparence, d'aucun accident, mais que la simple

possibilité d'un accouchement fâcheux a engagée à demander leur assistance , ils ne peuvent rester oisifs ; ils hâtent de tout leur pouvoir la sortie de l'enfant de la matrice , quelquefois même ils se servent d'instrumens pour cet effet ; tout au moins dès que la tête de l'enfant commence à se présenter , ils s'en saisissent , & s'en servent pour tirer promptement l'enfant dehors , comme si sa vie & celle de la Mère dépendoient de cette célérité ; ils abrègent , il est vrai , l'accouchement de quelques momens , mais cet avantage ne balance point les inconvéniens qui résultent d'une telle précipitation. Car en tirant ainsi la tête dans la même direction qu'elle avoit d'abord , on ne laisse point au corps le temps de se tourner pour se mettre dans la position la plus convenable , c'est-à-dire , de façon que le plus grand diamètre du tronc corresponde au plus grand diamètre du bassin. Le tiraillement peu ménagé que l'on emploie , blesse le vagin , la matrice & ses

ligamens , & peut aller au point d'y causer une inflammation. Mais l'effet le plus constant, & peut-être le plus fâcheux de cette pratique , c'est l'obstacle qu'elle apporte à la prompte exclusion de l'arrière-faix. L'irritation mécanique qui en résulte nécessairement, cause dans la matrice des mouvemens spasmodiques qui le retiennent. L'Accoucheur impatient, comme s'il ne devoit jamais avoir assez tôt achevé son ouvrage, cherche d'abord à le tirer par le cordon, & s'il n'en vient pas promptement à bout, il se hâte de porter la main dans la matrice, il rompt les adhérences qui peuvent le retenir encore, & employe la force pour surmonter tous les obstacles qui s'opposent à sa sortie.

Cette pratique est extrêmement dangereuse. Il arrive souvent que la matrice blessée dans quelqu'une de ses parties y contracte une inflammation locale, qui à raison du voisinage, se communique aux autres viscères, conséquemment amène

à la suite tous les symptômes de la fièvre puerpérale, & quelquefois donne lieu à la formation d'abcès chroniques qui tuent enfin la malade, lors même qu'elle a survecu aux périodes les plus dangereuses de la maladie, & que l'on avoit tout lieu d'espérer de sauver ses jours. Je pourrois citer bien des faits en preuve de ce que j'avance, je me bornerai à en raconter ci-après un ou deux très-frappans. (1) J'invite les Accoucheurs à réfléchir sérieusement sur le danger de leur conduite à cet égard, & à ne jamais compromettre les jours d'une Mère de famille, pour la mince satisfaction d'avoir abrégé de quelques momens une opération, qui abandonnée à la Nature, eût été absolument sans danger.

II. *L'air trop chaud des appartemens.*

Un autre abus non moins essentiel à corriger, dont j'ai fait mention déjà plu-

(1) Voyez les observations VII & VIII.

sièurs fois dans le cours de cet Ouvrage, c'est la coutume que l'on a, d'enfermer les femmes nouvellement accouchées dans des chambres où l'air extérieur n'a aucun accès, & dont l'atmosphère se charge bientôt d'exhalaisons putrides; de les mettre d'abord à l'usage d'une nourriture très-succulente, & de ne leur permettre que des boissons chaudes & aromatiques. C'est cependant un adage aussi vrai, qu'il est ancien & généralement reconnu, qu'il faut traiter les femmes en couche comme des personnes grièvement blessées. Or, qui ne fait que des alimens succulens, des boissons aromatiques, & un air impur, sont extrêmement pernicieux à ceux qui ont des blessures considérables?

J'ai souvent oui dire, même à des gens qui se refusoient à regarder la fièvre puerpérale comme une maladie inflammatoire, que rien n'étoit plus dangereux aux femmes en couche que les coups de froid, & qu'on ne sauroit être trop at-

tentif à les en garantir : je pense comme eux relativement à ce danger ; mais je suis bien éloigné de croire , que le meilleur moyen de les en préserver soit de les tenir constamment dans une étuve. Personne n'ignore qu'en s'habituant à un certain degré de chaleur , on devient par là même beaucoup plus sensible à l'impression d'un air moins chaud , qui dans un autre temps n'auroit produit aucun effet. Les personnes qui prennent le plus de soin à se garantir du froid de l'hiver , ne sont pas celles qui sont les plus exemptes des rhumes , des rhumatismes & des autres maux dont il est la cause. D'ailleurs , quelque attention que l'on y apporte , il est à peu près impossible , sur-tout dans une saison froide , de maintenir l'air d'une chambre toujours au même degré de température.

Mais , dira-t-on , s'il est vrai que les femmes qui allaitent leurs enfans , n'ont pas besoin de tous ces soins que l'on prend pour les garantir du froid extérieur , &

pour les maintenir dans une transpiration douce, du moins faut-il convenir, que celles qui ne les nourrissent pas doivent être traitées d'une manière toute différente; car si on prend exemple de ce qui se passe parmi les femmes qui vivent dans l'état de Nature, il n'y a que les premières auxquelles cet exemple puisse s'appliquer. Chez les autres le lait ne trouvant point d'issue par les seins, il faut absolument qu'il sorte par quelque autre voie, ou l'on doit tout craindre des ravages qu'il fera dans le corps. Les pores de la peau sont une de celles par où il s'échappe le plus commodément, & la Nature semble indiquer elle-même cette route par la facilité à suer qu'on remarque chez beaucoup de femmes en couche. Ce seroit donc commettre une grande faute que de ne pas favoriser & entretenir une évacuation si utile

Ce raisonnement, quoique spécieux, est fondé sur un faux principe, & se trouve complètement démenti par l'expérience

périence. D'abord après la couche le lait commence à se former dans les seins , dont , pendant le temps de la grossesse , la Nature a peu à peu disposé les vaisseaux à ce travail ; tout-à-coup on les voit s'enfler & se remplir de ce fluide nourricier , avec un effort qui semble annoncer l'importance de cette opération. A mesure que l'enfant en tire , par la succion , la quantité dont il a besoin , la sécrétion continue à les remplir de nouveau ; bientôt l'habitude la facilite , & la rend de plus en plus abondante ; & quoiqu'il y ait à cela quelques exceptions , on peut dire en général qu'elle augmente en proportion de ce que l'évacuation est plus fréquente & plus complete. Mais si , au lieu d'ouvrir au lait son issue naturelle , on le contraint à séjourner dans les vaisseaux lactifères , au bout de quelques jours l'orgasme qui portoit les fluides vers les glandes mammaires ayant cessé , la sécrétion devient peu abondante , & n'étant point excitée par l'évacuation que solli-

cite la nature , elle diminue toujours davantage , & bientôt tarit tout-à-fait. Il en résulte ordinairement un certain degré de pléthore , dont le remède naturel est une perte plus considérable & plus longue par les lochies , & le retour des règles , qui souvent chez les femmes qui ne nourrissent pas , se fait déjà cinq ou six semaines après la couche.

Il est donc clair , qu'il n'est point nécessaire de se tourmenter pour trouver les moyens de dissiper le lait d'une femme qui n'allait pas son enfant , puisque la sécrétion cesse d'elle-même , dès quelle devient inutile. Il est vrai que lorsqu'une femme a nourri pendant quelque temps , & que par la mort de son enfant , ou par quelqu'autre cause , elle est obligée d'y renoncer , l'habitude qu'ont les fluides de se porter vers les seins , ou plutôt celle qu'ont contractée les organes sécrétoires , empêche la sécrétion du lait de s'arrêter aussi promptement ; & que pour soulager les douleurs que produit le trop

de gonflement, il faut jusqu'à un certain point suppléer à la succion de l'enfant par quelque autre moyen d'évacuation ; mais pourvu qu'on n'en tire que ce qui est absolument nécessaire pour rendre la tension des seins plus supportable, bientôt la quantité du lait diminue, & il ne tarde guères à disparoître. Si cette règle souffre quelques exceptions ; s'il y a des femmes qui, après avoir nourri quelque temps, conservent toujours, même en sevrant, & malgré les évacuans de toute espèce, la plus grande disposition à avoir du lait, ces exceptions mêmes confirment la conséquence que j'en tire, puisque dans ces cas-là, les sudorifiques, & même les diurétiques & les purgatifs, loin de diminuer la quantité du lait, l'augmentent quelquefois en portant leur action sur les vaisseaux sécrétoires des seins, plutôt que sur ceux de la peau, des reins, ou des intestins.

Quoi qu'il en soit, c'est un fait cons-

tant que les femmes que l'on ne fait point suer après leurs couches , que l'on a soin de tenir dans une atmosphère pure & passablement fraîche , & qui commencent de bonne heure à quitter leur lit , se tirent d'affaire , qu'elles nourrissent ou non , tout aussi heureusement pour le moins que celles auxquelles on fait subir le plus exactement le régime sudorifique. C'est ce que j'ai vérifié nombre de fois chez des femmes du peuple , auxquelles la misère ne laissoit , ni le temps , ni les moyens de suivre ce traitement. C'est ce que l'on voit sur-tout , de la manière la plus évidente , dans les pays où l'on a renoncé à cette pratique. En Angleterre , par exemple , où la méthode contraire commence à être généralement adoptée , on en éprouve les plus heureux succès.

Je ne saurois trop le répéter , les sueurs des femmes en couche , celles sur-tout qui sont artificiellement prolongées , ne sont bonnes à rien. Elles ne servent qu'à

les affoiblir , à augmenter chez elles l'irritabilité déjà trop grande; du système nerveux , & à les rendre sensibles aux plus légères variations dans la température de l'atmosphère. C'est à ce traitement seul qu'il faut attribuer les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des fièvres miliaires , malignes & autres, que l'on voit succéder à l'accouchement. Souvent aussi en conséquence de l'affoiblissement qu'il produit, les malades deviennent tristes & vaporeuses ; on ne manque pas d'attribuer au lait ce nouveau symptôme , & pour y remédier on ajoute , ou du moins on substitue au régime sudorifique, l'usage des purgatifs; mais quoi que l'on fasse , ce n'est qu'en reprenant leur manière de vivre ordinaire qu'elles recouvrent enfin les forces & la santé.

On dit que la Nature dispose elle-même les femmes en couche à suer , & qu'en encourageant cette disposition on ne fait que suivre la route qu'elle-même a tracée. C'est fort bien fait d'écouter la

Nature, & de suivre ses préceptes ; mais si l'on ne fait ni l'interroger, ni comprendre ses réponses, quel danger ne court-on pas de s'égarer & de faire du mal en croyant lui obéir ? Si dans une perte utérine on donnoit des emménagogues, ou si dans un cholera-morbus on donnoit des remèdes émétiques ou purgatifs, sous prétexte que l'on ne court point de risque en excitant des évacuations que la Nature a jugées nécessaires, que deviendroient les malades qui seroient conduits de cette manière ? J'ai vu bien des femmes en couche chez qui les sueurs couloient avec la plus grande facilité, & sans être excitées par d'autres moyens que la simple chaleur du lit & des couvertures ordinaires ; mais j'ai vu presque toujours que c'étoient des femmes d'une constitution foible, ou dont les forces avoient été épuisées par quelque cause accidentelle ; & j'ai observé cette disposition chez des femmes qui allaitoient leurs enfans, comme chez celles qui

n'allaitoient point. Dans ces derniers cas croira-t-on que la Nature se fût trompée, en faisant fortir par la voie de la circulation le lait qui étoit nécessaire pour fournir aux besoins du nourrifson ?

III. *L'abus de la saignée pendant le travail de l'accouchement.*

Il y a encore un usage que je ne puis passer sous silence, parce qu'il devient tous les jours un peu plus général à Genève dans la pratique des Chirurgiens accoucheurs, & qu'il me paroît n'être pas mieux fondé que ceux dont je viens de parler; c'est celui de saigner les femmes en travail toutes les fois qu'il est un peu long & pénible, de répéter même cette opération dans certains cas deux ou trois fois de suite. Cette pratique peut quelquefois paroître utile; la saignée agit souvent comme un anti-spasmodique; c'est pourquoi, lorsqu'il n'y a que ce qu'on appelle de fausses douleurs, que le col

de la matrice ne se dilate pas , & que la nature s'épuise en efforts inutiles , le relâchement qu'elle produit dans le système sanguin , & conséquemment dans celui des nerfs, fait cesser l'érétisme spasmodique des muscles du bas-ventre , & par le calme qu'elle procure , elle donne lieu à la formation des mouvemens nécessaires pour l'expulsion du fœtus.

Mais il faut bien prendre garde qu'en Médecine on ne doit jamais avoir recours à de grands moyens , sans une nécessité proportionnée à leur importance. Or la saignée n'est point un remède indifférent dans le tems d'un accouchement ; dans un moment où il va peut-être se faire une perte abondante par les vaisseaux de la matrice , qui abattra tout-à-fait les forces ; dans un moment où la personne à qui on la fait est peut-être à la veille d'une maladie violente , où sa guérison dépendra de la saignée devenue pour lors indispensable , & des forces qui lui resteront pour la supporter. Car ce seroit se trom-

per grossièrement que de présumer, que si l'effusion du sang est un remède capable de guérir la fièvre puerpérale, elle doit aussi pouvoir la prévenir. Jamais, excepté dans quelques cas où il y a évidemment une disposition à la pléthore générale, occasionnée sur-tout & entretenue par des évacuations habituelles, la saignée n'a prévenu de maladie inflammatoire, lorsqu'elle n'a point encore commencé à se manifester par aucun symptôme. J'ai toujours vu au contraire, que lorsqu'il survenoit une inflammation de quelque organe essentiel à la vie, à une personne déjà considérablement affoiblie pour avoir perdu beaucoup de sang, elle avoit moins de chance de se guérir, qu'elle n'en auroit eu dans d'autres circonstances.

Nous avons dit ci-devant que la fièvre puerpérale reconnoissoit particulièrement deux causes prédisposantes, la grande irritabilité du système nerveux qu'on observe généralement chez les

250 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE ,
femmes en couche, & la pléthore ex-
traordinaire des vaisseaux sanguins du bas-
ventre. Il est clair que les saignées faites
pendant le tems de l'accouchement, ne
fauroient parer à la première de ces
causes ; bien loin de la corriger, elles ne
peuvent que l'aggraver, car c'est un fait
assez constant que toutes les causes de
foiblesse tendent à augmenter la mobilité
du système nerveux. Je ne crois pas
qu'elles eussent beaucoup plus d'in-
fluence sur la seconde ; tous les Physio-
logistes savent que des évacuations san-
guines, n'ont pas grand effet pour pré-
venir la formation d'une pléthore locale,
qui dépend de l'état particulier des vais-
seaux de quelque organe. En diminuant
la masse du sang pendant le travail, on
ne diminue pas beaucoup l'impétuosité
avec laquelle il sera bientôt poussé dans
des vaisseaux extrêmement relâchés, &
dont l'atonie sera peut-être encore aug-
mentée en raison de la foiblesse générale
du système.

Si la saignée est utile dans les maladies inflammatoires, c'est bien moins par le retranchement d'une portion de la masse des fluides, que par la diminution de tension qui en résulte dans tout le système artériel. Or cette diminution de tension est d'autant plus considérable, que l'évacuation est plus soudaine; cela va même au point que les Praticiens expérimentés trouvent beaucoup plus d'avantage à saigner par une grande ouverture, & à faire jaillir le sang avec force, qu'à le laisser couler doucement par un petit orifice. Une personne pourra perdre une quantité immense de sang dans une hémorrhagie, sans que l'érétisme des vaisseaux desquels il s'échappe goutte à goutte, paroisse du tout s'affoiblir; mais si l'on en tire rapidement quelques onces par une autre voie, le changement subit qui en résulte dans la tension du système sanguin, suffit souvent pour résoudre le spasme des vaisseaux affectés, & pour arrêter l'écoulement qui en est l'effet.

Ce n'est point de la plénitude des vaisseaux sanguins, mais de leur ton, ou plutôt de leur plus ou moins grande irritabilité, que dépend la disposition à contracter une maladie inflammatoire. Le spasme qui produit l'inflammation, peut exister dans des vaisseaux qui, par quelque cause particulière, ne contenoient que peu de sang relativement à leur capacité ; mais comme le remède le plus efficace que nous puissions lui opposer, est la saignée, il importe extrêmement qu'il y ait beaucoup de sang dans les vaisseaux, afin que le malade puisse supporter d'en perdre une certaine quantité sans être trop affoibli. Il suit de-là qu'une femme qui a subi des évacuations sanguines trop abondantes, soit par les saignées, soit par une hémorrhagie utérine, aura moins de chance qu'une autre de se guérir, si elle vient à contracter une fièvre puerpérale ; & cela est d'autant plus fâcheux, qu'en raison des causes prédisposantes dont nous avons parlé, elle y sera davantage exposée.

Je crois donc que la méthode de saigner avant l'accouchement n'est pas sans danger, & que l'on ne doit pas le faire à la légère. Dans le cas où une femme en travail souffre beaucoup, où le fœtus ne paroît faire aucun progrès, où le col de la matrice ne se dilate pas convenablement, & où l'on est si fort porté à saigner pour gagner du tems & abréger les souffrances, on peut employer une autre méthode, dont l'usage est plus général, le succès plus certain, & les conséquences beaucoup moins dangereuses, c'est celle de donner des anodins. J'ai vu plusieurs fois dans des cas de cette nature, une dose de laudanum accélérer merveilleusement la fin d'un travail, que l'Accoucheur présuinoit devoir durer encore plusieurs heures. Mais il faut prendre garde que cette dose soit assez considérable; il n'y a peut-être pas une femme sur trente qui dans cet état de souffrance, éprouve aucun soulagement, si elle prend moins de douze gouttes de lau-

danum liquide ; dans la plupart des cas on ne risque rien d'en donner vingt à vingt-cinq ou même davantage, que l'on pourra faire prendre en deux ou trois reprises, en laissant entre chacune un intervalle de demi-heure, afin de ne donner les dernières doses qu'après avoir vu que les premières n'ont pas un effet suffisant.

IV. *La crainte mal fondée d'évacuer les gros intestins.*

Un autre abus enfin que je voudrois pouvoir déraciner, c'est la méthode encore trop généralement suivie, lorsqu'une femme en couche est constipée, de la laisser scrupuleusement dans cet état qu'entretient ordinairement la chaleur du lit, & la situation horizontale, chez les personnes qui n'y sont pas accoutumées. Le poids des matières fécales, dont le volume est quelquefois assez considérable, peut causer sur les intestins une irritation dangereuse ; toujours

occasionne-t-il un sentiment incommode de pesanteur & de gonflement qu'une seule déjection soulageroit. C'est pourquoi, toutes les fois qu'une femme dans ce cas ne va pas librement à la selle, il faut dès le lendemain de son accouchement lui donner un lavement simple, & le répéter tous les jours, jusqu'à ce que les fonctions naturelles se rétablissent. Cette pratique, malgré le préjugé contraire, est garantie par l'expérience, & n'est accompagnée d'aucun inconvénient qui puisse en balancer les effets salutaires.

Excepté cette dernière précaution, je ne connois point de moyen qu'on puisse nommer proprement préservatif, & recommander comme propre à prévenir la formation de la fièvre puerpérale. Empêcher qu'on ne fasse du mal à une femme en couche par des soins mal jugés, ou par ignorance & imprudence, c'est à-peu-près tout ce qu'on peut faire dans cette intention, au moins à cette

époque. Pendant la grossesse, il importe extrêmement aux femmes de suivre un régime très-doux, & propre en même tems à maintenir le jeu des fonctions vitales ; mais je ne m'étendrai pas sur ce sujet que d'autres Auteurs ont déjà épuisé ; je ne saurois rien ajouter à ce que M. White en particulier a dit à cet égard. Je me bornerai à cette seule remarque, c'est que de toutes les causes qui peuvent disposer une femme enceinte à de fâcheuses suites de couche, il n'en est point de plus dangereuse que les inquiétudes d'esprit & les chagrins long-tems dévorés ; il n'y a point d'erreur de régime qui augmente plus sûrement l'irritabilité du système nerveux, & qui à la longue, favorise davantage l'irrégularité d'action des extrémités des vaisseaux, qui est le fondement des maladies inflammatoires comme de beaucoup d'autres ; irrégularité à laquelle les vaisseaux des viscères abdominaux, chez les femmes nouvellement accouchées, sont particulièrement disposées.

OBSERVATIONS.

C A S I.

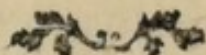
*Fièvre puerpérale guérie par la saignée
& le camphre.*

JE fus appelé au mois de mars 1776 auprès d'une femme de 28 ans , qui avoit accouché trois jours auparavant. Elle souffroit depuis la veille de vives douleurs de ventre , qui rendoient presque insupportable la plus légère compression sur cette partie , & qui étoient accompagnées de beaucoup de fièvre , ainsi que d'une enflure considérable de toutes les parties inférieures. Les vidanges étoient à peu près supprimées. Le pouls étant plein , fort & fréquent , je fis le premier jour deux saignées de neuf à dix onces ; je mis la malade à un

258 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE ,
régime très-févere , & à l'usage d'une
boisson propre à rafraîchir & à humecter.
Le lendemain , tous les symptômes
avoient un peu diminué , les douleurs
cependant étoient toujours assez fortes.
Je fis faire des poudres composées de
douze grains de nitre , d'autant de crê-
me de tartre & de trois grains de cam-
phre , dont la malade devoit prendre une
prise toutes les trois heures. L'effet
presque immédiat de ce remède fut de
causer un relâchement de toute la peau ,
dont la conséquence fut une sueur géné-
rale , de faire couler abondamment les
urines , & de procurer plusieurs selles
sans aucune irritation. Le jour suivant
l'enflure des jambes & des cuisses avoit
presque entièrement disparu , la fièvre
& les douleurs avoient considérable-
ment diminué , & la malade se trouvoit
beaucoup mieux à tous égards. Mais
ayant pris froid par imprudence , elle fut
tout-à-coup saisie d'un violent point de
côté , accompagné de toux , d'oppres-

sion & d'une fièvre violente : c'étoit le sixième jour depuis la couche. Deux saignées que je fis faire ce même jour, ne lui procurèrent que très-peu de soulagement ; les poudres, qui avoient été si utiles pour calmer l'inflammation du bas-ventre, ne calmèrent pas les symptômes pleurétiques, qui ne cédèrent qu'après que j'eus fait faire encore deux saignées, & mis en usage les remèdes qu'on employe ordinairement dans les inflammations de poitrine. La toux & quelques autres symptômes qui subsistèrent ensuite, me firent craindre une phthisie ; cependant au bout de deux ou trois mois la malade se rétablit entièrement, & elle s'est parfaitement bien portée depuis.

Le sang, depuis la première saignée jusqu'à la dernière, fut toujours extrêmement couenneux.



C A S II.

Fièvre puerpérale guérie par la saignée.

Une Dame de 22 ans, d'un tempérament sanguin, très-mobile, accoucha fort heureusement le 12 septembre 1776. Elle demeura après sa couche dans une petite chambre qu'on tenoit exactement fermée : les rideaux de son lit l'étoient aussi constamment. Elle allaitoit son enfant, mais un accident qui survint lui donna beaucoup de peine pour continuer. Le troisième jour après l'accouchement, on remarqua qu'il couloit un peu de sang par les bouts des seins, quoiqu'il n'y eût pas la plus petite gerçure; l'enfant ayant sucé de ce sang se dégoûta, & ne vouloit plus téter; son opiniâtreté même à refuser le sein affligea beaucoup sa mère, qui bientôt après commença à se plaindre de foiblesse, d'angoisse, & de manque d'appétit. Le septième jour elle ressentit une douleur

un peu au deffus de l'aine gauche , qu'elle attribuoit à la fatigue que lui donnoit son enfant ; le sommeil devint pénible , étant accompagné de songes & d'un peu de rêverie au moment du réveil. On crut que tous ces fympômes venoient d'épuisement ; en conféquence elle mangea , non fans beaucoup de répugnance , un morceau de volaille. Le mal-aife augmenta cependant ; au bout d'une heure ou deux il furvint un léger friffon , accompagné d'un peu de tremblement , & bientôt après fuivi de chaleur. La douleur du ventre augmenta beaucoup , enfin le délire devint continu. Alors je fus appelé pour la voir : c'étoit au milieu de la nuit. Le pouls étoit plein , fort & fréquent , il alloit à 124 par minute ; la chaleur confidérable ; le ventre très-douloureux , particulièrement quand on le comprimoit dans la partie inférieure du côté gauche ; la langue sèche & brunâtre ; le vifage rouge ; & malgré son délire , la malade

se plaignoit du mal de tête , & d'un sentiment de pulsation dans les tempes. Le ventre étoit libre & les vidanges couloient convenablement. Je fis faire sur le champ une saignée de 12 onces & des fomentations sur le bas-ventre.

Le jour suivant je trouvai la fièvre un peu calmée; le délire & le sentiment de pulsation dans les tempes avoient cessé; mais la douleur du ventre dont le siège s'étoit un peu étendu vers les parties supérieures , & l'apparence du sang qui étoit très-couenneux, me déterminèrent à en faire tirer encore douze onces : elle parut un peu mieux après cette évacuation. Elle avoit depuis le matin de la diarrhée & elle se plaignoit de ténésme; les selles étoient muqueuses & légèrement sanguinolentes. Après midi la fièvre & la douleur ayant augmenté de nouveau, je convins avec MM. Butini & Odier qui furent appelés avec moi , de faire encore une saignée de dix onces. On fit continuer les fomentations, on ordonna

des lavemens d'eau toutes les quatre heures , & l'on fit faire une eau de poulet très-légère pour servir de boisson. Le soir il étoit survenu des nausées & des vomissemens, qui avoient lieu particulièrement toutes les fois que la malade faisoit quelque mouvement. A dix heures du soir on fit une quatrième saignée, & le sang fut toujours couenneux.

Le lendemain qui étoit le troisième jour de la maladie & le neuvième depuis l'accouchement , tous les symptômes avoient diminué. Le ventre étoit beaucoup plus souple , la diarrhée étoit calmée , la douleur moins vive & la fièvre avoit baissé : mais ce mieux ne dura pas toute la journée ; il fallut encore tirer du sang dans l'après-midi. Mais à peine en avoit-il coulé six à sept onces , qu'un vomissement qui survint ne permit pas d'en tirer davantage. Dès lors cependant tout alla mieux. On fit prendre toutes les trois heures un scrupule de poudre tempérante avec un grain de camphre ;

les deux premières doses parurent procurer un peu de moiteur à la peau ; on crut alors pouvoir doubler la quantité du camphre ; mais la malade ne put plus le supporter, elle se plaignit que ce remède l'agitoit & l'on fut obligé d'y renoncer. D'ailleurs le mieux se soutint ; le jour suivant qui étoit le quatrième de la maladie, la malade avoit dormi quelque temps d'un sommeil tranquille, & elle eut une transpiration douce pendant plusieurs heures. Il survint quelques symptômes nerveux que l'on modéra par des remèdes appropriés, particulièrement par l'usage du kina, mais qui ne cessèrent totalement qu'avec le retour des forces.

C A S III.

Fièvre puerpérale terminée par la mort.

Je fus appelé le 24 septembre 1777 auprès d'une Dame de trente ans, d'un très-bon tempérament, & qui s'étoit toujours bien portée, mais qui se ressen-
toit

toit actuellement de quelques symptômes bien propres à effrayer sur son état. Elle étoit au seizième jour de sa couche. Je commençai par m'informer très-exactement de tout ce qui avoit précédé. J'appris qu'après l'accouchement, qui avoit été très-heureux, & pendant lequel on lui avoit fait une saignée au bras, les vidanges avoient été assez abondantes pendant deux jours, mais qu'alors elles avoient diminué beaucoup, & s'étoient arrêtées d'elles-mêmes assez promptement; qu'il étoit survenu bientôt après une diarrhée qu'on avoit négligée pendant quelques jours, & qu'on avoit ensuite inutilement tâché d'arrêter par des émulsions huileuses, du diascordium, des alimens chauds, des vins de liqueur & des purgatifs; qu'enfin depuis deux jours la malade se plaignoit de douleurs dans le ventre, accompagnées de nausées & de fièvre, que la diarrhée étoit toujours très-abondante, & que ce jour même elle s'étoit purgée avec de la manne &

du sirop de chicorée composé. Au moment où j'arrivai, elle venoit de prendre une rôtie au vin, parce qu'elle se sentoît très-foible. Je trouvai le pouls plein, dur & fréquent, il alloit à 128 pulsations par minute, la langue blanche & chargée, le ventre très-gros & assez douloureux, particulièrement vers l'hypogastre du côté droit, & les forces très-abattues : il étoit revenu dernièrement un peu de perte teinte de sang ; je fis faire une saignée de douze onces, ensuite des fomentations continuelles sur le ventre. J'ordonnai qu'on ne donnât pour tout aliment que de petites soupes farineuses, & pour boisson je fis donner alternativement de l'eau de poulet & de la limonade.

Le lendemain 25 septembre le pouls étoit à 108 & beaucoup plus souple que la veille ; il n'y avoit point eu de diarrhée pendant la nuit, ni de nausée, si ce n'est en buvant de l'eau de poulet, à laquelle par cette raison je substituai un léger lait

d'amandes. La malade avoit assez bien dormi, & s'étoit couchée sur l'un & l'autre côté, ce qu'elle ne pouvoit pas faire la veille, le ventre ayant diminué de volume, & étant moins douloureux au toucher. Le sang qu'on avoit tiré étoit très-couenneux. Le soir le pouls alloit à 124; la malade avoit eu quatre selles de matières assez liées; il y avoit encore de temps à autre des nausées, pour lesquelles j'ordonnai la mixture saline de Rivière, à prendre toutes les trois heures pendant l'effervescence.

26 septembre. Le matin le pouls étoit à 126, les autres symptômes comme la veille. Le soir tout empira considérablement, le pouls battoit avec force & alloit à 146, la respiration étoit fréquente & gênée, le ventre gros & tendu; la douleur cependant n'avoit pas augmenté. Le cas me parut si grave, que je demandai une consultation. M. Butini ayant été appelé sur le champ, nous convînmes de faire tirer 8 onces

de sang, de mettre des vésicatoires aux jambes, & de substituer un julep avec l'esprit de nitre dulcifié à la mixture saline qui déplaisoit extrêmement à la malade. Un lavement que nous ordonnâmes amena assez de matières.

27. Le lendemain matin le pouls alloit à 140, il étoit plus souple que la veille; le ventre & la respiration paroissoient aussi un peu mieux, mais il y avoit eu des nausées que la malade attribuoit au julep; il étoit aussi survenu un peu de hoquet. D'ailleurs point de mal de tête ni aucune tendance aux rêveries; le sommeil avoit été passable, quoique fréquemment interrompu. Dans le milieu de la journée le pouls redevint très-fort, & sa fréquence augmenta jusqu'à 156. Le ventre aussi se météorisa encore plus que le jour précédent, quoiqu'il fût sorti beaucoup de vents par haut & par bas. La diarrhée étoit devenue beaucoup plus féreuse. Nous ordonnâmes qu'on fît tout de suite une saignée de dix onces, qu'on

donnât peu après un lavement simple, & au bout de deux heures un second de dix onces de véhicule avec douze grains de camphre. Ces deux injections firent peu d'effet : le soir cependant le ventre parut un peu mieux ; mais comme le pouls étoit presque aussi fort & aussi fréquent qu'avant la saignée, le sang étant toujours très-couenneux, nous en fîmes tirer encore six onces. Nous vîmes alors que tout l'intérieur de la bouche & de la gorge commençoit à se garnir d'aphtes, & nous fîmes injecter très-souvent de l'eau d'orge & du miel.

28. Le pouls à 148 & assez fort. Le ventre à peu près comme la veille : la diarrhée n'étant plus que séreuse, nous donnâmes une demi-once d'huile de ricin, que nous prescrivîmes de répéter toutes les deux heures, jusqu'à ce qu'elle produisît quelque effet. Le soir nous apprîmes que l'on en avoit donné trois onces sans aucun effet quelconque ; un lavement que l'on administra pour y sup-

pléer ne fit rien du tout. Le pouls étant à 160 , & toujours assez ferme , nous fîmes tirer six onces de sang qui fut très-couenneux , quoique le dernier ne l'eût pas été. Dans la nuit la malade eut des déjections abondantes & très-fétides , mais sans s'en appercevoir. Le lendemain elle perdit tout-à-fait connoissance , les forces & le pouls s'affaifèrent subitement , & sur le soir elle expira.

C A S IV.

Autre fièvre puerpérale mortelle , avec ouverture du cadavre.

Une Dame de 26 ans , d'un tempérament sanguin & qui avoit toujours joui d'une bonne santé , étant enceinte de son troisième enfant , avoit eu une grossesse fort heureuse jusques vers la fin du huitième mois. Elle eut alors quelques inquiétudes & des chagrins , à la suite desquels elle se plaignoit de douleurs de

reins. Sur ces entrefaites on la purgea. Le jour de la purgation elle eut encore une émotion assez vive, & la nuit suivante les douleurs de reins ayant augmenté il survint une perte. On la saigna le lendemain, cependant les douleurs ne cessèrent pas; la perte aussi continua sans être pourtant bien abondante. Le troisième jour on répéta la saignée. Le quatrième les douleurs étant fort augmentées elle fut saignée de nouveau, & peu après, l'accouchement se fit d'une manière très-naturelle, si ce n'est que le placenta s'étant détaché trop tôt, l'accoucheur fut obligé de l'écarter de devant l'orifice de la matrice pour donner passage à l'enfant, dont la sortie fut accompagnée d'une perte extrêmement considérable. Au bout de quelques heures cependant tout alla fort bien, & l'accouchée ne se plaignit de rien pendant les deux premiers jours. Le troisième elle commença à ressentir des douleurs de ventre, elle eut aussi un fris-

son qu'elle attribua à ce qu'elle s'étoit un peu trop découverte & avoit pris froid en donnant à téter à son enfant. Comme elle étoit constipée depuis quelques jours, on lui fit prendre deux lavemens qui ne produisirent aucun effet. Tout le jour suivant elle se plaignit d'un violent mal de tête & de ventre, pour lequel on ne fit rien que lui donner un lavement qui amena beaucoup de matières. Après cette selle il survint une diarrhée féreuse extrêmement fréquente, accompagnée d'un ténésme perpétuel, & de douleurs de ventre si vives qu'elles lui faisoient redouter tous les mouvemens de son corps.

Tel étoit l'état de la malade lorsque je fus appelé pour la voir, plus de quarante heures après que les premiers symptômes se furent manifestés. Le pouls étoit fort & alloit à 126, la soif très-ardente, la langue blanche & sèche, le ventre gros, tendu & très-douloureux au toucher, particulièrement dans

les hypochondres & un peu au dessus du pubis. La perte étoit telle qu'elle est ordinairement à cette époque, & subsista presque jusqu'à la fin de la maladie. Je fis faire une saignée de douze onces & des fomentations continuelles sur le ventre; je défendis tout aliment, excepté de petites quantités de soupe au riz ou au gruau préparé sans jus de viande, & j'ordonnai une boisson abondante propre à adoucir & à délayer. Le sang tiré fut couenneux. La diarrhée diminua bientôt & le soir elle avoit presque cessé; les douleurs étoient moins vives, mais le pouls étant toujours très-fort & à 132 avec beaucoup de chaleur à la peau, je me déterminai à faire faire une nouvelle saignée. Je prescrivis aussi de petites doses de camphre dans une émulsion huileuse, mais dès que la malade en eut pris une fois elle se plaignit d'une chaleur extrême dans la gorge, d'un battement fort incommode dans la tête, & d'une sensation qui sembloit lui annoncer qu'elle

alloit entrer en délire, ce qui fit que je n'insistai pas davantage sur l'usage de ce remède. Je fis mettre ce soir même des vésicatoires aux jambes.

Le jour suivant le pouls étoit à 120, un peu moins fort que la veille, mais le ventre étoit plus tendu & plus douloureux. Une troisième saignée n'empêcha pas que la diarrhée ne revînt cette même matinée avec autant de fréquence que la veille; il survint aussi un peu de nausée. Dans l'après midi la malade se plaignit de beaucoup d'angoisse dans la région de l'estomac; elle avoit le ventre plus volumineux encore qu'auparavant, le pouls à 140, & un peu de hoquet. La diarrhée avoit diminué; mais à cause du ténésme, je fis donner un lavement qui, en occasionnant un dégagement considérable de vents, procura un peu de soulagement. Bientôt après l'angoisse & le sentiment de gêne dans l'estomac se firent sentir avec plus de force qu'auparavant, le hoquet & les nausées augmentèrent, & enfin il

survint un vomissement très-abondant qui occasionna beaucoup de fatigue. Le soir MM. Butini & Odier ayant été appelés en consultation avec moi, nous jugeâmes d'après l'état du pouls qui étoit dur, ferré & à 146, qu'il convenoit de tenter encore une saignée; & conséquemment on tira sept à huit onces de sang, qui ne fut pas couenneux, non plus que celui des deux dernières saignées, mais qui se coagula toujours comme il l'auroit fait dans l'état de santé, avec cette différence seulement que la partie rouge étoit environnée d'une plus grande quantité de sérum.

Le lendemain le pouls étoit à 130. La malade avoit un peu reposé pendant la nuit. Les douleurs qui s'étendoient jusqu'aux reins & vers l'estomac étoient un peu moins vives, mais le hoquet & le mal de cœur n'avoient pas diminué. Demi-once d'huile de ricin que nous avions donnée le soir précédent n'avoit produit aucun effet; nous en donnâmes

une once ce matin ; on répéta cette dose au bout de quelques heures , & l'on en donna une troisième dans l'après midi , mais sans aucun succès. Dans la journée l'angoisse , le hoquet , les nausées augmentèrent. Des aphtes qu'on avoit aperçues le matin au fond de la gorge , s'étendirent considérablement. La malade se plaignoit d'un serrement dans la région épigastrique , & d'une sensation comme s'il y avoit eu un obstacle au passage des liquides ; effectivement il en passoit très-peu , presque tout ce qu'elle buvoit étoit rejeté par le vomissement , & ses urines étoient en très-petite quantité. Deux lavemens faits avec de la manne , qu'on donna dans la soirée , n'amènèrent aucunes matières. Dans la nuit le pouls devint très-fréquent & irrégulier , la malade prit du délire qui fut bientôt suivi d'un affaïssement total , & peu de temps après elle expira.

Douze heures après la mort on fit l'ouverture du cadavre. Tous les intes-

tins étoient extrêmement gonflés de vents , & montroient dans une très-grande portion de leur cours toutes les marques d'une affection gangréneuse. Le duodenum en particulier étoit livide presque d'un bout à l'autre. Une portion du colon du côté droit étoit fort rétrécie , & d'ailleurs ne présentoit pas les mêmes traces de gangrène. L'estomac étoit en bon état , mais gonflé de vents , & rempli d'une grande quantité de liquides. L'omentum & le péritoine parurent peu affectés , mais le méfocolon & le mésentère étoient par - tout garnis de petites cellules remplies d'un pus épais ; il y avoit une matière de la même nature répandue dans la cavité de l'abdomen , avec une grande quantité de fluide séreux dans lequel elle prenoit la forme de flocons ; on voyoit en quelques endroits ces flocons couvrir les intestins & les autres viscères. La substance de la matrice étoit fort pâle , d'ailleurs cet organe paroissoit être dans un état parfaitement sain.

C A S V.

Fièvre puerpérale guérie par la saignée.

Une Dame de 23 ans, d'un tempérament phlegmatico - sanguin, & d'une bonne fanté, accoucha fort heureusement au bout de neuf mois de grossesse, après avoir été saignée pendant le travail. Son enfant mort en apparence depuis fort long - temps, étoit de la grosseur d'un fœtus de quatre mois, fort macéré & défiguré, quoique sans aucune marque de corruption. L'accouchement n'eut pas de suite fâcheuse pendant les premiers jours; mais au cinquième, sans aucune cause extérieure apparente, elle prit tout-à-coup un frisson qui dura deux heures, & fut suivi de beaucoup de chaleur, d'un violent mal de tête, & d'une diarrhée féreuse très - fréquente. Le ventre étoit tendu & douloureux au toucher; le pouls plein & à 118, il

monta au bout de quelques heures jusqu'à 136 ; tous les autres symptômes augmentèrent aussi considérablement. Une saignée de douze onces que l'on fit alors , modéra la chaleur & le mal de tête ; la malade dormit passablement , & la diarrhée fut suspendue jusques au matin. Le sang se trouva extrêmement couenneux. Le lendemain le pouls étoit à 116 , beaucoup plus souple que la veille , & le ventre à peu près dans son état naturel. Le jour suivant il survint une sueur générale, pendant laquelle le pouls, qui le soir auparavant étoit à 100 , baissa encore beaucoup , la diarrhée cessa , & bientôt après la guérison fut complète.

C A S VI. (1)

Fièvre puerpérale suivie d'hydropisie & de suppuration intérieure.

Une Dame de trente ans , d'un tem-

(1) Cette observation m'a été communiquée par M. le docteur Odier.

pérament cholérico-sanguin , sujette depuis long-temps à diverses affections hypochondriaques , après trois couches fort heureuses , eut une quatrième grossesse pendant laquelle elle fut extrêmement sujette , même dès les premiers temps , à des douleurs de reins ; & quelquefois à des pertes que l'on modéra par quelques saignées faites occasionnellement. Elle atteignit ainsi la fin du sixième mois ; mais ayant alors fait une chute dans un escalier , elle ressentit au bout de quelques jours des douleurs de reins beaucoup plus fortes , accompagnées de perte blanche & qui alloient toujours en augmentant. On lui fit alors deux saignées , & on lui donna un julep fait avec l'acide vitriolique ; mais tous ces secours n'empêchèrent pas que quinze jours après sa chute elle ne fit une fausse couche. Au moment de l'accouchement elle perdit prodigieusement , quoique quelques instans auparavant on l'eût saignée de nouveau. On modéra la perte

par des applications de linges trempés dans de l'oxycrat, & pendant deux jours l'accouchée ne se plaignit de rien. Au troisième elle prit une fièvre aiguë, avec des douleurs de ventre qui étoient augmentées par la compression. Ces symptômes continuèrent pendant les deux jours suivans, les douleurs devinrent même très-vives, & furent accompagnées de diarrhée & de vomissemens; le pouls devint assez plein, dur & fréquent, il alloit à 130 lorsque je fus appelé, enforte que, malgré les évacuations abondantes qui avoient précédé, & qui ne laissoient pas que de me faire craindre qu'elle n'en supportât difficilement de nouvelles, j'ordonnai une saignée, mais la malade ne voulut jamais s'y soumettre. Je me bornai donc à prescrire une boisson abondante, des fomentations aromatiques sur le bas-ventre & des lavemens émolliens. Le lendemain tout avoit empiré; il y avoit de plus de l'oppression & un hoquet, ou plutôt

une toux convulsive qui revenoit par paroxysmes très-courts & très-violens, & qui dégénéra ensuite en véritable toux. J'essayai en vain de petites doses de nitre, une émulsion huileuse, &c. ; la malade avoit pris une telle répugnance pour les remèdes qu'elle les refusoit absolument, ou qu'elle les vomissoit, & je fus obligé de m'en tenir à ce que j'avois prescrit la veille. Cet état dura encore pendant deux ou trois jours ; cependant les douleurs & la tension du ventre ayant diminué, quoique la fièvre se soutînt toujours au même degré, & que les maux de cœur, la toux, l'oppression eussent augmenté, je donnai une dose d'huile de ricin qui fit son effet sans occasionner aucune fatigue, & je répétai deux fois ce remède avec le même succès. J'avois ainsi gagné le onzième jour après l'accouchement, lorsque tous les symptômes parurent empirer. J'eus alors recours aux vésicatoires que je fis appliquer aux jambes : ils eurent d'abord un effet très-heureux, puisqu'ils

abattirent considérablement la fièvre, la toux & l'oppression; cependant, comme tout cela subsistoit encore à un point capable d'allarmer, comme il s'y étoit joint une enflure œdémateuse qui s'étoit d'abord manifestée aux jambes & qui gagnoit tout le reste du corps, comme la malade avoit eu quelques frissons irréguliers suivis de chaleur qui donnoient lieu de craindre une suppuration intérieure, je lui fis prendre une décoction de kina qu'elle supporta parfaitement, & qui parut lui faire du bien. Mais au dix-huitième jour, ou environ, l'enflure ayant beaucoup augmenté, la fièvre & l'oppression ayant redoublé, & les urines étant considérablement diminuées, je fis appliquer de nouveaux vésicatoires aux cuisses, & je donnai quelques petites doses de camphre avec un julep composé d'oxymel scillitique & de tartre stibié. Le lendemain tout alloit plus mal, l'oppression & la fièvre particulièrement étoient extrêmes. Le soir le pouls devint si foible,

& la difficulté de respirer étoit venue à un tel point que je crus que la malade alloit expirer. Cependant je fis appliquer des vésicatoires aux bras ; au bout de quelques heures le pouls reprit un peu de force , & la respiration devint un peu plus libre. Je donnai le lendemain un purgatif composé de scille , de rhubarbe , de poudre cornachine & de tartre soluble , qui opéra fort bien & sans causer de fatigue ; mais les urines ne devenoient pas plus abondantes , & l'anasarque augmentoit constamment, enforte que bientôt après il survint une disposition léthargique , qu'un nouveau vésicatoire qu'on mit à la nuque fit cesser au bout de deux jours. Les crachats parurent alors tout-à-fait purulens , on eut même lieu de soupçonner un abcès dans le foie , dans la région duquel on sentoit un gonflement circonscrit très-douloureux , qui me détermina à employer pendant un assez long-temps de petites doses de calomel intérieurement , & des fric-

tions d'onguent mercuriel sur cette partie. Je fis usage en même temps de poudres diurétiques composées de scille , de crème de tartre & de nitre , en y joignant de temps en temps quelque léger purgatif; j'employai aussi les eaux de Seltzer & la poudre des feuilles de lierre terrestre. Peu à peu les urines se rétablirent , la toux , l'oppression , l'enflûre , la tension du foie se dissipèrent , & enfin au bout de six semaines , la malade commença à recouvrer les forces & la santé

C A S VII.

Fièvre puerpérale éphémère , occasionnée par l'extraction de l'arrière-faix.

Une Dame d'un tempérament cholé-rico-sanguin , & d'une bonne santé , étoit en couche pour la seconde fois. Lorsqu'elle fut délivrée de son enfant , l'arrière-faix demeurant encore dans la matrice , l'accoucheur y porta la main pour

le tirer , & le fit avec une forte de violence qui causa une douleur assez vive. Au bout de quelques heures elle se plaignit d'un sentiment de meurtrissure intérieure au dessus de l'aîne du côté gauche, qu'elle-même attribuoit à l'effort fait pour arracher le placenta. J'espérai que cette douleur passeroit d'elle-même , & je ne prescrivis autre chose qu'un régime très-moderé & très-doux. Le lendemain la douleur duroit encore , & j'apperçus dans la région où la malade la rapportoit une tumeur circonscrite , douloureuse au toucher , & que je jugeai avoir son siège dans la substance même de l'uterus , ou dans le voisinage de l'ovaire. Il y avoit assez de tranchées de matrice auxquelles j'attribuai en partie la formation de cet engorgement , & je pensai que l'écoulement des vidanges le dissiperoit. Le troisième jour la tumeur s'étoit beaucoup étendue , & la sensation pénible qu'elle causoit gênoit les mouvemens de la malade. Je fis faire

alors des fomentations simples sur toute la région hypogastrique, mais elles n'empêchèrent pas que dans la journée le mal ne fît des progrès, & que les douleurs ne s'étendissent vers l'hypochondre gauche; le pouls en même temps commença à s'élever; vers le soir il étoit à 90 & assez plein; il survint un peu de frisson & de mal de tête. On ne pouvoit pas attribuer ces symptômes au lait, parce qu'il y en avoit peu dans les seins, & que l'enfant étoit déjà fort bien; d'ailleurs cette personne n'avoit eu que peu ou point de fièvre de lait à son premier accouchement. Je fis donner un lavement émollient qui amena beaucoup de matières, je fis fomentier le ventre avec une décoction de camomille dans du vin rouge, & je prescrivis une boisson très-abondante. Ces secours firent baisser promptement la fièvre & cesser les douleurs qui n'étoient pas dans le siège de la tumeur circonscrite; on continua à tenir le ventre libre par des lavemens, & à

288 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE ,
fomenter la tumeur qui se dissipa com-
plètement au bout de quelques jours.

C A S V I I I . (1)

Fièvre puerpérale occasionnée par l'extraction de l'arrière-faix , & suivie d'une suppuration mortelle de l'ovaire.

Une Dame âgée de 20 ans accoucha de son premier enfant le 7 janvier 1780 ; l'accouchement fut difficile & laborieux , & peu de temps après la sortie de l'enfant , l'accoucheur fit l'extraction de l'arrière-faix & le tira par morceaux. L'accouchée souffrit beaucoup , & se plaignit constamment les jours suivans d'une douleur dans le côté droit & inférieur du ventre , à l'endroit où elle disoit avoir senti la main du Chirurgien.

Ensuite elle se plaignit d'un point de

(1) Cette observation m'a été communiquée par M. le docteur Vieusseux.

côté accompagné de toux & de fièvre. Elle fut alors saignée, ce qui diminua la fièvre & dissipa la douleur de côté.

Le 12 janvier la fièvre augmenta beaucoup; la douleur qui n'avoit jamais cessé dans l'endroit marqué, devint générale dans tout le ventre. Je vis la malade pour la première fois dans la nuit du 12 au 13. Le pouls plein, fort & dur, battoit au-delà de 130 fois par minute. J'ordonnai une saignée sur le moment, il étoit trois heures du matin: on en fit deux autres dans le jour. La saignée fut répétée les deux ou trois jours suivans, en sorte qu'en comptant une saignée faite pendant le travail d'enfant, elle fut saignée abondamment sept ou huit fois, en un mot autant qu'elle put le supporter, sans que la fièvre diminuât beaucoup. Mais la grande diminution de la partie rouge dans le sang tiré, la foiblesse de la malade & des mouvemens spasmodiques assez allarmans, empêchèrent de saigner davantage. La douleur générale & la tension

290 DE LA FIÈVRE PUEERPÉRALE ,
du ventre cessèrent, mais l'endroit affecté
dès le commencement continua à être
douloureux au toucher , & l'on y sen-
toit toujours une dureté. Enfin au moyen
d'un usage suivi du nitre, du camphre, des
laxatifs , du quinquina &c. la fièvre dimi-
nua, & la malade étoit assez bien; elle re-
prit même des forces & de l'appétit ;
mais la fièvre ne cessa point, & le pouls,
quoique peu élevé, n'étoit jamais au des-
sous de 120, le plus souvent il étoit à
130 & au-delà : les lochies avoient eu
leur cours ordinaire.

Peu à peu la dureté & la douleur s'ac-
crurent, & l'on sentit manifestement au
côté droit inférieur du ventre une tu-
meur semblable à la tête d'un enfant; la
fièvre augmenta constamment; les
sueurs, les angoisses, les douleurs, l'in-
somnia, affoiblirent & épuisèrent la ma-
lade. En vain l'on employa un grand
nombre de remèdes tant intérieurement
qu'extérieurement, il survint les derniers
jours des symptômes de tetanos de la

mâchoire, & elle mourut neuf semaines après l'accouchement.

A l'ouverture du cadavre on trouva la matrice parfaitement saine & réduite à son volume ordinaire; mais il y avoit à la partie droite inférieure du bas-ventre, une tumeur de forme irrégulièrement sphérique, remplissant presque tout l'espace entre les os des îles & le pubis. Cette tumeur étoit composée des membranes de l'omentum & du péritoine, & de différentes parties des intestins qui paroissoient avoir été attirées comme par force dans cet endroit, de sorte que la partie du colon qui auroit dû être située sous le ventricule, formant un angle extrêmement aigu, étoit descendue jusques à la tumeur, & y avoit contracté une adhérence. Toutes ces parties étoient tellement collées les unes aux autres, qu'on ne pouvoit les séparer qu'en les déchirant. Les différentes cellules qui formoient la tumeur étoient pleines de pus contenu dans des membranes dur-

cies & épaissies , mais qui avoient souffert en quelques endroits une corrosion telle qu'en peu de temps les muscles du bas-ventre ou les intestins auroient été percés ; ces cellules ne communiquoient pas entr'elles. Au milieu de la tumeur on remarquoit une tumeur particulière de la grosseur d'un œuf de pigeon , formée par l'ovaire considérablement durci & augmenté dans son volume , contenant aussi du pus. Le reste du corps étoit sain.

Je vis dans le même temps un cas semblable dans une jeune femme en couche aussi de son premier enfant , chez qui un autre accoucheur avoit fait l'extraction de l'arrière-faix , mais avec cette différence qu'on put commencer à saigner plus tôt , & assez pour que la fièvre diminuât beaucoup par les saignées. Il resta une tumeur comme dans la première malade , dure & douloureuse au toucher , qui au moyen des applications émollientes , & des résolutifs intérieurs ,

se dissipa enfin tout-à-fait , quoique très-lentement.

C A S I X.

Fièvre puerpérale terminée par la mort.

Une Dame de trente ans , d'un tempérament phlegmatico-sanguin & d'une bonne santé étoit , enceinte pour la seconde fois. Au septième mois de sa grossesse elle se plaignoit souvent de pesanteur de tête & de chaleur au visage , ce qui détermina son accoucheur à lui conseiller une saignée. Elle ne supporta pas bien cette évacuation , & au bout de quelques heures elle eut une violente suffocation qui fut suivie de défaillance. Cet accident revint deux fois en assez peu de temps , & pendant deux jours la malade fut sujette à une extrême mobilité de nerfs. Cependant le fleurs de zinc & l'éther calmèrent tous ces symptômes qui ne reparurent plus. Cette personne n'avoit jamais éprouvé jusqu'alors aucune

294 DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE ,
affection hystérique , & elle n'y avoit
point de disposition héréditaire.

Dès les premiers mois de sa grossesse
le ventre parut plus gros qu'il ne l'est or-
dinairement chez les femmes enceintes ,
ce qui fit soupçonner qu'elle portoit des
jumeaux. Au commencement du neu-
vième mois elle prit des douleurs com-
me celles de l'accouchement , qui furent
accompagnées d'une perte d'eau confi-
dérable ; cependant ces douleurs cessè-
rent au bout de deux jours , & l'accou-
chement n'eut lieu qu'au terme ordi-
naire , quoique pendant cet intervalle ,
l'accident des douleurs accompagnées
de perte se renouvela deux ou trois fois ,
ce qui diminua beaucoup le volume du
ventre. L'accouchement fut naturel , & les
membranes du fœtus s'avancèrent dans
le vagin gonflées de fluide , se rompirent
& laissèrent échapper les eaux comme
à l'ordinaire. Les fausses douleurs qui
précédèrent la dilatation du col de la ma-
trice , & les tranchées qui suivirent la sortie
de l'enfant , furent de la plus grande vio-

lence ; tout alla bien cependant au bout de deux ou trois heures. Le lendemain au soir j'allai voir l'accouchée qui se trouvoit fort bien , & étoit pleine de courage ; son enfant t'étoit , & les vidanges avoient leur cours. Le pouls me parut un peu plus élevé & plus fréquent qu'il ne devoit être ; mais comme il n'y avoit d'ailleurs aucun autre symptôme allarmant , & comme j'avois déjà observé quelquefois ce même état du pouls avant la couche , je ne crus pas devoir m'en inquiéter.

Le surlendemain , c'est-à-dire le quatrième jour depuis l'accouchement , on m'appella dans la matinée. J'appris alors que la veille il étoit survenu un peu de frisson qui avoit été suivi de chaleur , ce qui avoit empêché de mettre l'enfant au sein , & que le soir la foiblesse étoit si grande qu'elle n'avoit pas permis non plus de l'essayer. La malade avoit été tranquille jusques vers les quatre heures du matin , mais alors il étoit survenu du frisson accompagné de tremblement ;

ensuite des douleurs de ventre & de la diarrhée. Le pouls étoit plein & alloit à 105 ; le mal de tête violent , la soif ardente , la langue très-blanche ; il y avoit quelques nausées les déjections , étoient fréquentes & féreuses , & le ventre si douloureux qu'il ne supportoit pas la plus légère pression de la main , les douleurs redoubloient même avec violence par paroxysmes très-fréquens , & sur-tout à chaque selle ; tous les mouvemens du corps étoient accompagnés de souffrances cruelles. Il y avoit en outre une difficulté de respirer , que la malade attribuoit à ses douleurs intérieures. Le cours des lochies n'étoit point dérangé.

Ce concours de symptômes , l'état déjà très-avancé de la maladie , la rapidité avec laquelle elle avoit cheminé , l'angoisse , l'extrême inquiétude d'esprit que je voyois peintes sur la physionomie de la malade , m'effrayèrent dès les premiers momens au point de ne me

laisser presque aucune espérance de la sauver, & me firent porter le plus fâcheux pronostic. Le mauvais effet qu'avoit eu la saignée pendant la grossesse, & la crainte qu'en avoit conservée la malade, m'en faisoient redouter l'usage; je me bornai donc à ne prescrire d'abord que des lavemens mucilagineux, des fomentations, & une boisson abondante & adoucissante. Le premier lavement fait avec de la graine de lin soulagea un peu les douleurs, mais de nouveaux lavemens parurent occasionner plus de fatigue que de bien être; c'est pourquoi, trois heures après ma première visite, je me déterminai à faire tirer six onces de sang qui fut très-couenneux; le pouls qui étoit à 110 au moment de la saignée, monta d'abord à 120 & devint en même temps plus foible; l'oppression augmenta aussi quelques momens après. Je fis donner toutes les deux heures une poudre contenant trois grains de camphre & un scrupule de gomme arabique, & de temps

en temps , à cause des maux de cœur qui devenoient perpétuels , dix grains de sel de tartre avec une quantité suffisante de suc de citron dans l'acte d'effervescence. Les premières doses de camphre sembloient faire du bien , mais cet effet ne se soutint pas long-temps. Dans la soirée la fréquence du pouls varia beaucoup , mais il ne fut jamais assez fort pour m'encourager à tenter une nouvelle saignée. A onze heures du soir je prescrivis une demi-once de sirop de diacode à prendre en deux fois dans une émulsion huileuse, ce qui procura un peu de calme pendant la nuit. Les douleurs étoient moins vives qu'au matin , mais elles étoient plus généralement répandues dans tout le ventre.

Le lendemain matin le pouls alloit à 120 , il étoit un peu plus fort que la veille. Les douleurs étoient moins vives ; mais les nausées , le mal de tête , l'oppression , l'angoisse n'avoient pas diminué. Les urines étoient rouges & en petite

quantité. La langue s'étoit nettoyée par les bords qui étoient rouges & humides. Les selles étoient tout-à-fait supprimées, quoique l'on donnât des lavemens; mais il restoit toujours du ténéfme. M. Butini que je demandai alors en consultation, crut que l'on pouvoit faire une nouvelle saignée. On tira sept onces de sang qui fut très-couenneux, mais sans aucun soulagement pour la malade, quoique le pouls-s'affoiblît promptement.

Dans la journée il survint à deux reprises un vomissement abondant d'une liqueur d'un verd foncé. Les maux de cœur ne permettoient plus de donner du camphre, ni même les boissons adoucissantes prescrites la veille, & ils n'étoient plus soulagés par la mixture saline. Le soir on mit un grand vésicatoire sur la région épigastrique où la douleur se faisoit alors particulièrement sentir. La malade s'étant plaint qu'une boisson légèrement acidulée avec de l'esprit de vitriol lui causoit beaucoup d'irritation à la

gorge , nous examinâmes l'intérieur de la bouche , dont tout le fond nous parut garni d'une légère éruption rouge. Nous fîmes appliquer de forts sinapismes à la plante des pieds.

Le jour suivant le pouls alloit à 128. La nuit avoit été mauvaise , le vomissement de matière verte s'étoit renouvelé , & la malade se plaignoit vivement d'une douleur dont le siège paroissoit être le long de l'œsophage , ainsi que du mal de gorge qui ne permettoit pas de boire l'eau de Seltzer que nous avions substituée aux autres boissons. L'oppression avoit augmenté. Le ventre étoit moins douloureux , mais plus volumineux que la veille. Le ténésme subsistoit , mais les selles étoient très-peu considérables. L'huile de ricin , dont nous donnâmes dans le jour plusieurs doses , ne passa point , & les lavemens faits avec de la manne n'amenèrent point de matières. A huit heures du soir le pouls monta tout-à-coup à 136 , & devint en même temps

plus foible ; bientôt les extrémités commencèrent à se refroidir : au milieu de la nuit la tête , qui jusqu'alors avoit été parfaitement nette , s'embarraffa , le délire augmenta de plus en plus , & la malade mourut sur le matin.

C A S X.

Fièvre puerpérale guérie par la saignée.

Je fus appelé il y a quelque temps pour voir une femme non mariée , âgée d'environ vingt ans , qui avoit accouché depuis trois jours , & qui avoit eu à effuyer beaucoup de chagrins & de soucis. Elle souffroit de très-vives douleurs dans le ventre , qui d'ailleurs étoit fort tendu , & elle ne pouvoit presque pas supporter qu'on le touchât. Elle avoit un grand mal de tête , une soif ardente , le pouls plein , dur & fréquent , il alloit à 130 par minute ; elle avoit de plus quelques maux de cœur , mais point de diarrhée ,

elle étoit plutôt constipée. L'état des vidanges étoit tout-à-fait naturel. Quant au régime , elle s'étoit jusqu'à ce moment très-mal conduite , s'étant forcée depuis sa couche à prendre des alimens échauffans , & n'ayant eu pour boisson qu'une infusion de canelle.

Je commençai par lui interdire toute espèce de nourriture , excepté de petites quantités de soupe de gruau fort claire ; je lui donnai pour boisson de l'eau panée , & une décoction de chiendent & de réglisse ; je fis faire une saignée de douze onces , je recommandai de tenir le ventre libre par des lavemens , & j'ordonnai des poudres de nitre & de crème de tartre avec deux grains de camphre par prise. La malade supporta bien le camphre , mais il n'eut pas d'effet sensible.

Le lendemain le pouls avoit un peu baissé , mais les autres symptômes subsistoient dans toute leur force. Je conseillai le matin une seconde saignée , &

me réglant sur l'état du pouls & sur la violence des douleurs , j'en fis faire deux autres dans le même jour. L'effet de ce traitement fut de procurer à la malade un peu de sommeil la nuit suivante , de diminuer considérablement les douleurs , d'appaîser les maux de cœur & d'abattre la fièvre. Le lendemain cependant , comme les douleurs & la fièvre sembloient se réveiller , j'ordonnai une cinquième saignée après laquelle tout alla de mieux en mieux. La malade prit deux purgatifs doux , & se trouva en peu de jours complètement délivrée d'une maladie qui s'étoit annoncée comme la menaçant du plus grand danger.

Je n'ai jamais vu dans aucune maladie inflammatoire un sang plus couenneux que celui de cette malade , depuis la première saignée jusqu'à la dernière.



C A S X I.

Fièvre puerpérale éphémère , produite par l'irritation des intestins.

Une Dame d'un tempérament sanguin , mais d'une constitution délicate , & sujette à des maladies nerveuses , accoucha fort heureusement de son troisième enfant. Elle se trouva si bien ensuite, qu'à peine deux semaines s'étoient-elles écoulées qu'elle songeoit déjà à sortir ; cependant comme elle étoit referrée , & manquoit un peu d'appétit , elle souhaita de se purger , & je lui conseillai de le faire avec une once d'huile de ricin , qu'elle prit le lendemain , qui étoit le quinzième jour depuis sa couche. Ce remède opéra fort bien & sans la fatiguer : sur le soir cependant elle commença à sentir des douleurs de ventre assez vives , accompagnées d'envies fréquentes d'aller à la selle ; mais alors les déjections étoient très-peu considérables. Dans

la nuit elle prit un lavement simple, dont l'unique effet fut d'augmenter beaucoup les douleurs.

Le matin je fus appelé pour la voir. Je trouvai le ventre assez gros sans être fort tendu, les douleurs de colique subsistoient toujours & se faisoient sentir surtout dans la région iliaque du côté gauche, où la compression les augmentoit. Le pouls étoit élevé & alloit à quatre-vingt-douze. Malgré l'époque déjà avancée depuis la couche, je craignis la formation d'une fièvre puerpérale; il est même probable qu'il y avoit déjà un léger commencement d'inflammation d'entrailles, que l'état de spasme où étoient les intestins avoit fait naître, & auroit achevé de déterminer si la maladie eût été abandonnée à elle-même. Connoissant la mobilité du genre nerveux chez cette malade, je crus devoir considérer son état comme purement spasmodique; & sans avoir égard à la fièvre, je me contentai de lui donner une émulsion faite avec

une once d'huile d'amandes , & autant de sirop de diacode pour prendre toute la dose en quatre ou cinq reprises , à une heure de distance l'une de l'autre. L'effet de ce remède fut de calmer assez promptement les douleurs. Le soir je la trouvai passablement bien , le pouls étoit descendu à 80 & il étoit devenu tout-à-fait souple. La nuit fut assez bonne. Le lendemain les douleurs & le gonflement du ventre s'étant un peu réveillés , je tâchai de les appaiser avec quelques prises de magnésie calcinée , mais inutilement ; le soir la fièvre se ranima , mais tous ces symptômes cédèrent de nouveau à la mixture anodine , à laquelle je fus obligé de revenir deux ou trois fois avant que la cure fût complète & permanente.



POSTSCRIPT.

REMARQUES sur le Mémoire concernant la maladie qui a attaqué en différens temps les femmes en couche à l'Hôtel-Dieu de Paris ; lu à l'une des assemblées de la Faculté de Médecine , dites prima mensis , en l'année 1782.

IL y avoit déjà long-temps que cet ouvrage prêt pour l'impression avoit été remis entre les mains d'un Membre de la Société royale de médecine , lorsque la Faculté de Paris a publié son mémoire sur la nouvelle méthode proposée par M. Doulcet pour guérir la fièvre puerpérale. La découverte qu'on y annonce est des plus intéressantes ; & si un succès constant la confirme , on pourra la mettre au rang des plus belles acquisitions que la médecine ait faites depuis long-

temps. On ne peut donc qu'applaudir avec reconnoissance aux soins du gouvernement qui a ordonné de réimprimer ce mémoire avec le rapport qu'a fait à ce sujet la Société royale, afin de le faire distribuer gratis aux différens hôpitaux du Royaume & dans les campagnes.

Je dois ici dire un mot de ce petit ouvrage, dont la publication semble au premier coup-d'œil rendre le mien inutile, & m'auroit peut-être engagé à le supprimer, si ce n'étoit cette considération, qu'étant relatif seulement à l'état où paroît la fièvre puerpérale dans l'atmosphère extrêmement impure d'un grand hôpital, il pouvoit être considéré comme n'embrassant pas tous les cas possibles, & comme laissant bien des doutes sur ceux où la maladie a des caractères plus décidément inflammatoires.

Ce mémoire donne d'abord une description de la fièvre puerpérale assez succincte, mais où les principaux symptômes pathognomoniques sont décrits

de manière à ce qu'on ne puisse s'y méprendre. Le seul égard auquel elle diffère essentiellement de la mienne, c'est celui du pouls, que l'on a trouvé petit & concentré, tel que l'ont décrit tous les Auteurs qui ont observé cette maladie dans de grands hôpitaux, mais bien différent de ce qu'il est dans d'autres circonstances, lorsque les malades ne sont pas exposés à des exhalaisons putrides, qui détruisent le ton des vaisseaux en énervant la vigueur du principe vital.

Ce qu'on a trouvé à l'ouverture des cadavres répond parfaitement à ce que j'ai observé, & prouve clairement que le principal siège du mal n'est pas dans la matrice, mais dans les intestins & autres-viscères, qui sont dans un état d'inflammation tendante à la gangrène. Quant à l'épanchement qu'on trouve dans le bas-ventre de deux espèces de fluides, auxquels j'ai donné les noms de liqueur séreuse & de pus épais, & que dans ce mémoire de M. Doulcet on ne

fait pas difficulté de nommer du petit-lait & du fromage, j'observerai,

1°. Que la couleur des liquides épanchés qui a toujours une teinte plus ou moins jaunâtre, n'est point un caractère suffisant pour les faire regarder comme étant véritablement du lait; que d'ailleurs les flocons de matière épaisse qu'on trouve dans la cavité de l'abdomen ont une apparence fibreuse, que ne prend jamais la partie coagulable de ce fluide; mais que la lymphe, ou partie coagulable du sang, qui dans les parties affectées d'inflammation fournit la matière du **pus**, est très-disposée à contracter dans beaucoup de circonstances.

2°. Que, quoiqu'en médecine on ne puisse jamais donner que des théories incomplètes des maladies, celles-là cependant doivent être préférées où l'on a fait tous les pas que l'on pouvoit faire vers la connoissance des causes. Quand il seroit démontré que la matière épanchée dans le bas-ventre est véritablement

du lait altéré par la putrefaction , on pourroit demander encore , pourquoi ce lait , qui dans l'état naturel n'existe comme tel que dans les seins , se porte avec impétuosité sur les viscères , & se fait jour au travers des membranes qui les recouvrent pour s'épancher dans leurs interstices. Le mouvement progressif des fluides animaux ne leur est-il pas imprimé par l'action des vaisseaux dans lesquels ils circulent ? & peut-on imaginer qu'aucune de leurs parties constituantes , soit qu'on les considère relativement à leur masse , ou relativement aux fluides particuliers qui les composent , puissent jamais s'écarter de la route ordinaire sans quelque modification particulière de la force motrice ? Et quelle peut être la nature de cette modification du mouvement des vaisseaux sanguins dans les viscères des femmes en couche , qui donne lieu à l'épanchement abondant qu'on observe chez les personnes mortes de fièvre puerpérale ? On ne sauroit douter

qu'elle ne tende à augmenter leur action; c'est ce que démontrent la chaleur, l'altération & tous les symptômes d'une extrême irritation de quelque partie du système sanguin : symptômes qui la manifestent ici de la manière la plus évidente, même dans les cas où une atmosphère chargée d'exhalaisons impures, énervant les forces vitales, empêche le développement de cette vive réaction des vaisseaux, qui pour l'ordinaire caractérise les maladies inflammatoires.

Ce n'est donc pas assez de dire que dans la fièvre puerpérale il se fait une métastase du lait sur les intestins, il faut nécessairement reconnoître un changement dans l'action des vaisseaux de ces organes, qui en est l'avant-coureur & la cause. Ce changement indiqué d'abord par la douleur & par la fièvre, & qui laisse sur les viscères qu'occupe le mal des traces évidentes d'une affection organique de ces parties, m'a paru mériter le nom d'inflammatoire, & j'ai développé
dans

dans le corps de cet ouvrage les raisons qui m'ont déterminé à regarder la fièvre puerpérale comme tenant essentiellement à une inflammation érysipélateuse des viscères, dont, suivant moi, un épanchement de fluides est un effet naturel.

Ayant ainsi posé l'état de la question, je consentirai, si l'on veut, à regarder la disposition particulière qu'ont les femmes à former du lait après leurs couches, comme pouvant influencer sur la nature de l'épanchement, ainsi que je l'ai dit ci-devant (1). Mais on ne sauroit tirer de cette opinion aucune conséquence utile à la pratique; & la meilleure preuve que j'en puisse donner, c'est que, quoiqu'il paroisse que la théorie des méastases du lait fût généralement admise par les Médecins qui ont exercé à l'Hôtel-Dieu, la fièvre puerpérale avoit toujours été funeste aux femmes qui en étoient atteintes dans cet

(1) Voy. p. 143 à la note.

hôpital, jusqu'à ce qu'on eût découvert la nouvelle méthode de les traiter; découverte à laquelle le hasard seul a conduit M. Doulcet, comme nous l'apprenons dans le mémoire dont il est ici question.

Quoi qu'il en soit, l'ipécacuanha a réussi pour la guérison de la fièvre puerpérale, c'est un fait constaté par un grand nombre d'expériences; mais il faut y avoir recours de très-bonne heure, comme nous l'avons dit de la saignée, & comme cela doit être vrai de toute autre méthode qui d'ailleurs promettroit du succès. Il paroît que l'ipécacuanha, en relâchant le système des vaisseaux à la surface du corps, ce qui est l'effet constant des émétiques dans toutes les maladies fébriles, (1) & en rétablissant le ton des vaisseaux des intestins par le mouvement extraordinaire qu'il imprime à ces organes, ar-

(1) Voy. p. 195.

rête les progrès de l'inflammation & en prévient les funestes effets. Mais pourrat-on l'employer aussi hardiment qu'on l'a fait à l'Hôtel-Dieu, dans les cas où l'état du pouls indiquera la nécessité de la saignée ? C'est une question sur laquelle l'expérience seule a droit de décider.

Les guérisons nombreuses qu'a opérées ce remède doivent sans doute être attribuées en grande partie à la confiance que ses premiers succès ont inspirée aux nouvelles malades auxquelles on l'a administré. Si quelque chose peut être plus funeste encore que le mauvais air aux personnes attaquées de la fièvre puerpérale, & en général aux femmes en couche, c'est un état de crainte. Or, quoi de plus propre à porter la terreur dans l'ame de ces femmes, que de se voir attaquées d'une maladie dont aucune de celles qui en ont été saisies dans le même lieu n'a réchappé ? Mais on comprend comment la vue d'une de ces malades qu'on est enfin venu à bout de guérir par un traite-

ment nouveau a pu remonter le courage de celles qui en avoient été les témoins, en leur donnant l'espérance d'être aussi guéries par la même méthode; & comment un petit nombre d'expériences heureuses a pu changer leur confiance en certitude. Alors l'ouvrage de la guérison s'est trouvé à moitié fait avant l'exhibition du spécifique, & ses succès en ont été beaucoup plus assurés. Mais si par malheur l'ipécacuanha venoit à manquer dans quelques cas, ce qui pourroit bien arriver, puisque les Médecins ne connoissent aucun remède dont le succès soit toujours infaillible, il est bien à craindre que la confiance des malades venant à diminuer, le nombre des cas fâcheux n'augmente dans une proportion toujours plus grande. Ces pernicieux effets de la crainte sont à redouter sur-tout dans les hôpitaux. Dans la pratique particulière, on voit le plus souvent des femmes qui, peu instruites des dangers de leur état, se laissent moins aller à ces terreurs

qui ajoutent un degré terrible d'activité aux maux dont leur corps est la proie , & qui par conséquent sont des sujets sur lesquels on peut plus aisément constater les effets des remèdes. Il est à souhaiter que ceux de l'ipécacuanha soient bien observés en différens lieux , & que les Praticiens qui en auront fait usage veuillent bien rendre publiques leurs observations sur un sujet si intéressant pour l'humanité.

F I N.

T A B L E

D E S M A T I È R E S

Contenues dans cet Ouvrage.

P R É F A C E ,	Page iij
I N T R O D U C T I O N ,	I
C H A P. I. <i>Description de la fièvre puerpérale. Pronostic.</i>	ibid
§. I. <i>Description des symptômes.</i>	4
§. II. <i>État des cadavres à la suite de la Fièvre puerpérale.</i>	17
§. III. <i>Auteurs qui ont décrit la Fièvre puerpérale.</i>	19
§. IV. <i>Importance des caractères propres à faire reconnoître de bonne heure la Fièvre puerpérale.</i>	25
§. V. <i>Pronostic.</i>	34
C H A P. II. <i>Causes de la Fièvre puerpérale.</i>	43
§. I. <i>Cause prochaine de la Fièvre puerpérale. Réfutation de ceux qui</i>	

*regardent cette maladie comme étant
essentiellement une Fièvre putride.*

47

§. II. *Recherches sur la connexion qui
existe entre les maladies inflamma-
toires & les maladies putrides , &
particulièrement la gangrène. Causes
qui déterminent ou accélèrent la ten-
dance à la putridité.*

55

§. III. *Influence du mauvais air sur les
Femmes en couche.*

81

§. IV. *Causes prédisposantes & occasion-
nelles de la Fièvre puerpérale.*

89

§. V. *Explication des principaux phé-
nomènes de la Fièvre puerpérale.*

121

§. VI. *Examen de quelques autres Théo-
ries de la Fièvre puerpérale.*

133

§. VII. *Récapitulation de ce qui a été
dit sur les causes de la Fièvre puer-
pérale.*

152

CHAP. III. *Traitement de la Fièvre puer-
pérale.*

156

§. I. *La Saignée.*

158

§. II. *Différentes parties du régime*

<i>antiphlogistique.</i>	171
§. III. <i>Les purgatifs.</i>	188
§. IV. <i>Les émétiques.</i>	193
§. V. <i>Les sudorifiques.</i>	197
§. VI. <i>Le Camphre.</i>	203
§. VII. <i>Les vésicatoires.</i>	208
§. VIII. <i>Le kina.</i>	210
§. IX. <i>Conclusion de ce Chapitre.</i>	216
CHAP. IV. <i>Recherches sur la mortalité des femmes en couche à Genève. Pré- servatifs contre la Fièvre puerpérale, & avis aux Accoucheurs sur quel- ques abus qui se sont introduits dans leur pratique.</i>	222
<i>Tableau de la mortalité des femmes en couche à Genève, depuis l'an 1700 jusqu'en 1779.</i>	224
§. I. <i>Abus qui se sont introduits dans la pratique des accouchemens : 1°. l'ex- traction trop précipitée de l'enfant & de l'arrière-faix.</i>	233
§ II. <i>L'air trop chaud des appartemens.</i>	237
§. III. <i>L'abus de la saignée pendant</i>	

TABLE. 321

<i>le travail de l'accouchement.</i>	247
IV. <i>La crainte mal fondée d'évacuer les gros intestins.</i>	254
OBSERVATIONS.	257
CAS I. <i>Fièvre puerpérale guérie par la saignée & le camphre.</i>	Ibid.
CAS II. <i>Fièvre puerpérale guérie par la saignée.</i>	260
CAS III. <i>Fièvre puerpérale terminée par la mort.</i>	264
CAS IV. <i>Autre fièvre puerpérale mor- telle, avec ouverture du cadavre.</i>	270
CAS V. <i>Fièvre puerpérale guérie par la saignée.</i>	278
CAS VI. <i>Fièvre puerpérale suivie d'hy- dropisie & de suppuration intérieure.</i>	279
CAS VII. <i>Fièvre puerpérale éphémère, oc- casionnée par l'extraction de l'arrière- faix.</i>	285
CAS. VIII. <i>Fièvre puerpérale occasion- née par l'extraction de l'arrière-faix, & suivie d'une suppuration mor- telle de l'ovaire.</i>	288

C A S IX. *Fièvre puerpérale terminée par la mort.* 293

C A S X. *Fièvre puerpérale guérie par la saignée.* 301

C A S XI. *Fièvre puerpérale éphémère produite par l'irritation des intestins.* 304

P O S T C R I P T. 307

Remarques sur le Mémoire concernant la maladie qui a attaqué en différens temps les femmes en couche à l'Hôtel-Dieu de Paris, lu à l'une des assemblées de la Faculté de Médecine, dites prima mensis, en l'année 1782

Fin de la Table.

*EXTRAIT des Registres de la
Société Royale de Médecine.*

LA Société royale de Médecine ayant entendu, dans la séance tenue au Louvre le 31 décembre 1782, la lecture du rapport avantageux qui lui a été fait par M M. Geoffroy, Michel, Varnier & Thouret, d'un traité *sur la Fievre puerpérale*, par M. Delaroche, docteur en médecine & membre de la Société de Médecine de Genève, a pensé que cet Ouvrage étoit très-digne de son approbation & d'être imprimé sous son privilège.

En foi de quoi j'ai signé le présent.
A Paris, ce 16 avril 1783.

V I C Q - D' A Z Y R,
Secrétaire perpétuel.

